



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

PARIS.

B '12

BIBLIOTHEQUE
DE
MARLY

EX LIBRIS
VICTORIEN SARDOU



Zah. III B. 106

French Revolution

Rare and an interesting copy
from the Sadler library (see label
on previous page)

see the carvers imprint
[2-10]

L A
GAZETTE NOIRE
P A R
UN HOMME QUI N'EST PAS
B L A N C ;
O U
OEUVRES POSTHUMES
D U
GAZETIER CUIRASSÉ.

— Nous autres Satyriques,
Propres à relever les foudres du tems,
Nous sommes un peu nés pour être mécontents.

B O I L E A U.

I M P R I M É
à
Cent lieues de la BASTILLE,
à trois cent lieues des PRÉSIDES,
à cinq cent lieues des CORDONS,
à mille lieues de la SIBÉRIE.

M. D C C. L X X X I V.

* *

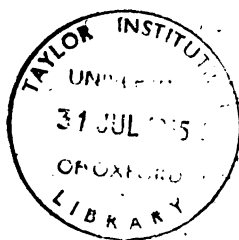
*

— Pour vous livrer la guerre
Ma plume me suffit au défaut du tonnerre.

LE GAZETIER CUIRASSE.

* *

*



A V I S.

La fuite des œuvres Posthumes de feu notre ami le GAZETIER CUIRASSE' paroîtra ou ne paroîtra pas. Ça dépendra 1°. de l'accueil favorable ou défavorable que fera le public à cette premiere partie : 2°. du bon plaisir de la veuve & des héritiers de feu notre ami.

On croit devoir amicalement prévenir les voleurs, corsaires, pirates & forbans de la Librairie, que, s'ils s'avisent de contrefaire cette premiere partie, suivra *citò* une seconde édition de cette même premiere partie, dans laquelle édition seront intercalées des pièces, ommises à dessein dans cette premiere; & cette seconde édition sera vendue aux Libraires, un tiers moindre du prix que ne seront vendues les contre-factions.

Ainsi soit tenu *pro certo*.

JAMES WILSON,

Londres 1 Octobre

1783.

GAZETTE NOIRE:



* *

*

EN France on enferme, en Turquie on étrangle, en Russie on exile dans les déserts; l'un revient à l'autre.

Il n'appartient pas à toutes les nations du monde de dire ce qu'elles pensent. La Bastille, le paradis de *Mahomet*, la Sybérie sont des argumens trop forts pour qu'on puisse leur rien repliquer.

Mais il est un pays sage (a) où l'esprit peut profiter des libertés du corps, & ne rien craindre de ses productions; c'est dans ce pays où les grands ne sont que les égaux des moindres

(a) Ce pays est comme une espèce de montagne élevée qui voit la foudre se former à ses pieds, gronder sur la plaine, & retentir dans les vallons, où elle choisit ses victimes. C'est ainsi que le château de Douvres voit ce qui se passe à Calais.

PREMIERE PARTIE.

A

citoyens ; où le Prince est le premier observateur des loix, que l'on peut parler sans crainte de toutes les Puissances de la terre ; que l'on ose peindre hardiment & les fautes & les crimes des Rois , & les bévues & les forfaits de leurs Ministres , & les calamités des peuples, qui en sont la suite ; que l'on brave hautement & le courroux des grands & leur insolent mépris ; que l'on a le courage d'insulter aux trophées sanglans que la perfidie & l'injustice consacrent à la vengeance , à l'ambition & à la tyrannie ; que le sage enfin peut , à son tribunal , juger les extravagances & en rire , en donnant des leçons à l'humanité dont la barbarie d'un pouvoir injuste ne le punira pas.

Montesquieu dit que les Scythes crévoient les yeux à leurs esclaves , afin qu'ils fussent moins distraits en battant leur beurre ; c'est ainsi qu'on en use en France , où avec de très beaux & de très bons yeux , il est défendu de voir clair.

On a deux yeux depuis plus de cent ans en Angleterre ; les François commencent à ouvrir un œil ; mais trop souvent il se trouve des hommes en place qui ne veulent pas même permettre qu'on soit borgne.

Ces pauvres gens en place sont comme le

Docteur *Balnard* de la Comédie Italienne, qui ne veut être servi que par le balourd *Arlequin*, & qui craint d'avoir un valet trop pénétrant.

Faites des Odes à la louange de Monseigneur *Superbus Fadus*, des Madrigaux pour sa maîtresse ; dédiez à son cocher ou à son palfrenier un livre de géographie, vous serez bien reçu : éclairez les hommes, vous serez écrasé. Le beau pays que la France !

Où as-tu été si longtems rectus, pauvre *Linguet* ? Je voudrois bien pouvoir le demander tout bas à l'oreille du Comte de *Vergermes*, ou S. E. M^r. *Le Noir*, Ministre des menus.

Dans le puissant Royaume des Lys, il n'est permis de penser & de parler que d'après le Roi, le premier, l'unique être pensant & parlant, *par la grace de Dieu*, & où tout ce qui intéresse la gloire de cet être privilégié, est avidement saisi, & aveuglement cru.

Dites en France que le Roi ne voit pas clair : que ses Ministres ont la berlue ; osez avancer que le Roi n'a pas le pouvoir héréditaire de faire des miracles à son sacre ; de guérir les écrouelles ; soutenez que la Reine n'a pas dansé avec grace à un bal masqué ou paré ; osez dire surtout que les Ministres n'ont pas

des yeux d'Argus, des génies d'aigle; parlez mal seulement du chien de Monsieur, du perroquet de Madame, & vous courez risque d'être oublié, billonné, étranglé, roué. L'heureuse constitution!

Un *Jean-Jacques* qui n'est assurément ni *Jean-Baptiste*, ni *Jean l'Evangeliste*, ni *Jacques le Majeur*, ni *Jacques le Mineur*, mais *Jean-Jacques* le Genevois, attribue la force, la splendeur & la liberté de l'Angleterre à la destruction des loups dont elle étoit jadis infestée. — Heureuse nation! Elle a chassé des loups mille fois plus dangereux qui dévastaient encore les autres climats.

Terre fortunée! où un mauvais chiffon de papier, une lettre-de-cachet n'est pas, comme en un certain beau pays, l'interprète des volontés du Monarque, ou plutôt des volontés, du caprice, de la vengeance d'un despote, souvent d'un imbécille Visir ou de sa vile cailllette (a), comme le cimetière, ou le cordon

(a) On a vu sous le règne du feu Roi, Louis XV, de glorieuse mémoire, une coquine du nom de *Sabbatin*, dont le mari avoit été savetier à Marseille, devenue maîtresse de l'infame Duc de la *Vrillière*, tenir bureau ouvert de Lettres-de-Cachet. Cette geuse avoit pour amant en second un certain Chevalier d'*Arc*, le plus grand corsaire de France.

est à Constantinople l'interprète de l'Alcoran ou d'un Eunuque noir du Sérail.

Terre au dessus de toutes les terres, où l'homme ose user du droit inséparable de son être, celui de penser & de parler de la manière qui lui plait le plus ; où il ose ouvrir son cœur, délier sa langue, jaser, écrire d'après sa conscience ! Terre où la tyrannie est détestée, flétrie, combattue ; où le despotisme n'ose faire taire les loix pour les uns, & s'en servir pour égorger les autres ; terre enfin où les peuples foibles, tremblans, avilis comme ailleurs, ne sont pas gouvernés par un barometre.

En France, un citoyen peut-il dire : „ je „ suis maître de ma personne : je puis disposer

pour la triste des innocens. Ce d'*Arc* étoit Directeur en chef des bureaux du Duc & de son infame maîtresse dont rien ne pouvoit rassasier l'ambition & l'avarice. D'*Arc* est bâtard d'un valet de pied de la maison de Penthièvre. Il tenoit chez lui, durant le regne de l'infame *Sabbatin*, une liste des personnes qui sollicitoient des lettres-de-cachet, & qui avoient déjà consigné l'argent pour les obtenir. Il est auteur de quelques ouvrages que les gens méchans lui reprochent de n'avoir jamais lû. La mère de la *Sabbatin* étoit, en son vivant, blanchisseuse des honnêtes gens qui sont à la chaîne à Marseille. C'est la belle-mère du noble Marquis de *Chambonas* d'aujourd'hui.

„ de mon champ; nulle force ne peut me ravir les fruits de mon industrie: nulle puissance ne peut me priver des bienfaits que la nature a mis en commun pour mes enfans”? — Eh! bon Dieu, non!

Une belle nuit, un beau matin, un noir vilain Vulcain enfonce votre porte, & on vous enleve comme un *Corps Saint* sur votre grabat. On ne craint point de donner le coup de la mort à votre femme qui est en couches ou prête d'accoucher; d'allarmer vos enfans qui ignorent s'ils auront le lendemain du pain pour déjeuner; . . . — Et on vous traîne, Seigneur! faut-il le dire? le plus souvent dans un Bicêtre, & ce Bicêtre est une image de l'Enfer.

Avez-vous un morceau de terre, un pré, une vigne qui soit à la bienfiance d'un voisin qui a plus de métal ou de crédit que vous? Ne voulez-vous pas le lui céder de bonne grace? on vous l'enleve de force. Allez-vous plaindre? Vous serez bien venu!

Avez-vous une tendre enfant, non encore dans l'âge de puberté? A-t-elle donné dans les yeux de quelque Sardanapale subalterne? On vous la ravit à vos yeux; on vous la déflore; on vous la prostitue. Voulez-vous dire un mot? On vous menace du bâton,

Avez-vous une jolie femme ? Est-elle du goût de quelque nouveau parvenu, de quelque petit fat en puissance, de quelque *talon-rouge*, par exemple ? On vous la séquestre proprement. Voulez-vous raisonner ? On vous envoie aux galères, ou à la maison des fous, à Charenton. Le beau pays que celui-là.

O Angleterre ! terre incomparable à toutes les terres ; terre où il n'y a ni Cordons, ni Sybérie, ni Présides, ni Bastille, ni vexation, ni Inquisition ; terre fortunée que j'habite, je te bénis, je t'adore ! En ton sein j'exhalerai mon dernier soupir ! En ton sein je déposerai ma cendre !

Les Cordons se filent le plus joliment du monde à Constantinople, &, comme on fait, les muets n'y manquent pas. C'est tout comme chez nous.

Les cachets se distillent assez lestement à Versailles, & les exécuteurs de la *Souterraine justice* ne sont pas en petit volume à Paris, par toute la France, & même chez l'étranger (a).

(a) On ne compte pas moins de 700 Mouchards, salariés de la France, aux Pays-Bas. On ne peut concevoir comment l'*Auguste César*, le *Grand Joseph* peut souffrir que ces excréments de l'espèce humaine infectent son pays,

En Sybérie, on est enseveli vivant dans les entrailles de la terre. Il n'y a qu'un seul exemple d'un seul homme en deux siècles, échappé de ce délectable séjour ; encore ,

& foyent le perpétuel épouvantail du Citoyen paisible dans ses foyers. — N'a gueres plus de 6 mois, les deux freres *Villebon* ont été enlevés à Bruxelles, & traduits à Paris... L'Inquisition Ministerielle de France a-t-elle donc le privilège de s'étendre jusque chez vous ? Le lui avez-vous gracieusement concédé ? On vous le demande, *Auguste César* ! D'après le trop sinistre exemple des freres *Villebon*, qui, dorénavant, auroit envie d'aller porter ses penates aux Pays-Bas, y regardera à deux fois. Vous aurez raison, mon ami. Là où la sûreté & la propriété ne sont pas respectées, point de patrie, point de félicité. Quoi ? je supporterai lesch arges d'un Gouvernement, & je ne pourrai y vivre en paix & en sécurité au milieu de ma famille ? Une Puissance étrangere pourra venir impunément m'y étrangler ? On me ravira à ma femme, à mes enfans ? L'injustice les privera du fruit de mon travail & de mon industrie ? Ils se verront livrés par le despotisme à toutes les horreurs de l'indigence ? — Ah ! Maudit soit un tel pays ! — Quittons-le sans balancer, & secouons-en la poussiere de nos souliers comme faisoient les Apôtres & les Prophètes.

Nous pensons que ce seroit faire injure à la MAJESTÉ IMPERIALE & ROYALE-APOSTOLIQUE, que de croire qu'elle ait consenti à l'enlèvement des freres *Villebon*. Des agents subalternes de la police de France, y ont donné les mains ; voilà qui est plus probable.

étoit-ce un homme volant ! Encore un charmant pays !

A la Bastille , c'est toute autre chose. Bon Logis. Vous y êtes passablement traité pour une *pistole* par jour , quand ça ne dure pas longtemps , & que l'on paye de votre bourse , ou de celle de vos pere , mere , oncles , tantes , cousins , cousines. Mais , quand vous y êtes hébergé par la *police* , ou , ce qui revient au même , par les polissons , Ministres ou agents de la police , alors gargote , pitoyable gargote ! Une bouteille de mauvais vin que le Roi reste six mois à payer , du *re-fricassé* & du *re-fricasseras-tu* , voilà , pauvre Bastillien , ta vie. — Sauve-toi si tu peux ! Oui-dà , camarade ! Une triple porte d'airain t'enferme. Je te plains de tout mon cœur , malheureux ! Tu peux rester cinquante dans ta carrière ; car la Bastille est une vraie carrière (de pierres) en tout sens.

On est souffré & brûlé en un jour à l'Inquisition : c'est plutôt fait. Si on est repentant , on va en paradis *tout droit* ; c'est bien plus consolant.

Aux Présides , on en est quitte pour aller jeter quelques fusées sur les cornes des bœufs des Maures , lorsque ces Messieurs viennent à

leurs portes faire leur carnaval, une fois en un an. Le reste du tems on y vit comme des Chanoines de la *Ste. Chapelle*, le teint vermeil & brillant de santé, surtout lorsqu'il n'y a point de siege de Gibraltar ou de Mahon pour les *enfans perdus*.

* *

*

APPRENEZ-moi, de grace, Docteur, quelles sont les limites de la prérogative des Rois & de la liberté des peuples ?

Je vous conseille, l'ami, d'aller examiner cette question dans l'Hôtel-de-Ville d'Amsterdam à tête reposée.

Ce mot *roi* donna-t-il jamais chez les Grecs l'idée du pouvoir absolu ?

Saisit ce pouvoir qui put, petit fils ; mais ce n'est que malgré soi qu'on le laissa prendre.

Il est clair que, chez les Romains, les rois ne furent point despotiques, comme l'est, de nos jours, *Louis* à Paris, *Charles* à Madrid, *Frédéric* à Berlin, *Catherine* à Petersbourg, *Mustapha* à Stamboul,

Le dernier *Tarquin* mérita d'être chassé & le fut. Nous n'avons aucun preuve que les petits chefs de l'Italie aient jamais pu faire, à leur gré, présent d'un lacet au premier homme de l'Etat, comme fait aujourd'hui un Turc imbécille dans son sérail, & comme de vils esclaves, barbares, mais encore plus fots, le souffrent sans murmurer.

Nous ne voyons pas un roi au-delà des Alpes & vers le Nord, dans les tems où nous commençons à connoître cette vaste partie du monde. Les Cimbres qui marcherent vers l'Italie, & qui furent exterminés par *Marius*, étoient des loups affamés qui sortoient de leurs forêts avec leurs louves & leurs louveteaux.

Mais de *majesté*, de tête couronnée chez ces animaux, d'ordres intimés de la part d'un Secrétaire d'Etat, d'un grand-boutillier, d'un grand-échançon, d'un logotète, d'impôts, de taxes arbitraires, de commis aux portes, d'Edits, burfaux, on n'en avoit pas plus de notion que des Vêpres, de la Messe, du Salut & de l'Opéra.

Il faut que l'or & l'argent monnoyé, & même non-monnoyé, soit une recette infaillible pour mettre celui qui n'en a pas dans la dépendance absolue de celui qui a trouvé le secret d'en amasser.

C'est avec cela seul que le premier puissant roi eut des postillons & des grands-Officiers de la Couronne, des gardes, des cuisiniers, des femmes, des maîtresses, des géoliers, des aumôniers, des pages & des soldats.

Il seroit fort difficile à un roi de France, à un roi de Prusse, à un Padisha Turc, de se

faire obéir ponctuellement, s'ils n'avoient à donner que des moutons & des culottes.

Aussi, il est très vraisemblable qu'après toutes les révolutions qu'éprouva notre globe, ce fut l'art de fondre les métaux qui fit les rois, comme ce sont aujourd'hui la poudre, les canons, les bayonnettes & les fusils qui les maintiennent.

SIR *Jules-César*, Chevalier-baronet de plusieurs provinces, bourgs, villes & villages, avoit bien raison de dire, *qu'avec de l'or on a des hommes ; & qu'avec des hommes on a de l'or.* Voilà tout le secret.

Ce secret avoit été connu dès long-tems en Asie & en Egypte. La découverte en est antérieure de plus de dix siècles à celle de la *Lanterne-magique* chez les Savoyards. Les Princes, & les Prêtres qui ne s'oublient jamais, partagerent autant qu'ils le purent.

Le Prince disoit au Prêtre: “ tien, voilà „ de l'or ; mais il faut que tu affermisses mon „ pouvoir, & que tu prophétises en ma fa- „ veur ; je serai oint, tu seras oint. Rends des „ oracles, fais des miracles, tu seras bien payé, „ pourvu que je sois toujours le maître.”

Le Prêtre se faisoit donner terres & monnoye, & il prophétisoit pour lui-même, fai-

soit des miracles pour lui-même, rendoit des oracles pour lui-même, chassoit le Souverain très souvent, & se mettoit à sa place.

Ainsi les *Choen* ou *Chotim* d'Egypte, les *Mag* de Perse, les *Caldéens* devers Babylone, les *Chazin* du Mogol (si je me trompe nom, il n'importe gueres, mon cher Lecteur,) tous ces gens-là vouloient dominer.

Il y eut des guerres fréquentes entre le trône & l'autel en tout pays, jusques chez la misérable nation *Juive* que j'aime beaucoup à raison qu'elle n'a pas quitté, qu'elle ne quitte pas, & ne quittera sûrement pas, d'ici à l'avénue de l'*Ante-Christ*, la Loi de ses peres & grands-peres, *Abrahaam*, *Isaac*, *Jacob*.

Je vous dis, mon cher ami, que j'aime ces malheureux *Juifs*, parcequ'ils ouvrent porte & fenêtre, cave & grenier, quand il TONNE, dans la ferme, mais pas trop fondée confiance que le tonnerre leur apportera le MESSIE PROMIS, déjà venu, je crois; & qui, je crois encore, ne reviendra plus.

Mais je hais un petit peu cette infortunée race de nos anciens Patriarches & de nos anciens Prophètes, parceque, je ne vous le cache pas, elle est un peu *canaille*, un peu *friponne*, & qu'elle n'a pas plus de bonne

foi qu'il n'en faut dans le commerce du monde.

Nous le savons bien depuis douze cent ans, nous autres habitans *polis* de la zone tempérée de la *sage* Europe. Nos Esprits ne tiennent pas trop de cette température ; nous savons ce qu'il nous en a coûté autrefois, & à ce qu'il nous en coûte encore au moment que je parle.

Et l'or & l'argent sont tellement le mobile de tout, que plusieurs de nos Rois d'Europe, trop peu sages, ou plutôt dit, trop fous, envoient encore aujourd'hui de l'or & de l'argent à Rome, où des Prêtres le partagent dès qu'il est arrivé.

Lorsque dans cet éternel conflit de Jurisdiction, les chefs des nations ont été puissans, chacun d'eux a manifesté sa prééminence à sa mode.

C'étoit un crime, jadis, dit-on, de cracher en présence du Roi des Mèdes.

Il faut frapper la terre de son front, neuf fois, devant L'Empereur de la Chine.

Un Roi d'Angleterre imagina de ne jamais boire un verre de *Punch*, si on ne lui présentait à genoux.

Un autre se faisoit baiser son pied droit : un autre son pied gauche.

Les cérémonies diffèrent ; mais tous , en tout tems , ont voulu avoir l'argent des peuples :

Il y a des pays où l'on fait au *Krall* , au *Chazan* une pension comme en Pologne , en Suède , dans la Grande-Bretagne. Ailleurs un morceau de papier signé ou *Louis* , ou *Joséph* , ou *George* ou *Guillaume* , suffit pour que le *Bogdan* ait tout l'argent qu'il desire.

Et puis , Docteurs en *soupe salée* ou pas *salée* , écrivez sur le droit des gens , sur la théorie de l'impôt , sur le tarif , sur le *fœderum mansionaticum viaticum* ; faites de beaux calculs sur la taille proportionnelle , sur la Lotterie , si vous voulez encore ; prouvez par des profonds raisonnemens cette maxime si neuve , que le *berger doit tondre ses moutons , & non pas les écorcher* , ainsi qu'il se pratique en plusieurs beaux pays de la terre.

Je lis avec un charme infini , dans l'histoire de Perse , “ que le petit-fils du grand & très
 „ grand *Shâ-Abas* , qui remporta quatre belles
 „ victoires contre les Turcs , & qui fit ensui-
 „ te une assez jolie guerre aux Mogols ; que
 „ ce petit-fils , dis-je , fut bercé pendant sept
 „ ans par des femmes , qu'ensuite il fut bercé
 „ pendant huit ans par des hommes ; qu'on
 „ l'ac-

„ l'accoutuma de bonne heure à s'adorer lui-
„ même, à se croire formé d'un autre limon
„ que ses sujets, à regarder ses peuples com-
„ mes des bêtes de somme, comme des trou-
„ peaux de bœufs ou de cochons.

„ Que tout ce qui l'environnoit avoit or-
„ dre de lui épargner le pénible soin d'*agir*,
„ de *penſer*, de *vouloir*, & de le rendre inha-
„ bile à toutes les fonctions animales & non
„ animales, à toutes les fonctions du corps &
„ de l'ame.

„ Qu'en conſéquence, un *Saint* homme de
„ Prêtre (car il n'y a rien de plus *Saint* qu'un
„ Prêtre) le diſpenſoit de la fatigue de prier
„ de ſa bouche le grand-ETRE.

„ Que certains Officiers de la Cour étoient
„ prépoſés pour lui mâcher noblement, com-
„ me dit *Rabelais*, le peu de paroles qu'il avoit
„ à prononcer.

„ Que d'autres Seigneurs lui tâtoient le pouls,
„ trois ou quatre fois le jour, comme à un
„ agonifant.

„ Qu'à ſon lever, qu'à ſon coucher, tren-
„ te Ducs & Pairs, Marquis, Comtes ou Ba-
„ rons de Perſe accouroient, l'un pour lui dé-
„ nouer l'éguillette, l'autre pour le déconſti-
„ per, celui-ci pour l'accoutrer d'une chemi-

PREMIERE PARTIE

B

„ se , celui-là pour l'armer d'un cimeterre ,
„ chacun pour s'emparer du membre dont il
„ avoit la surintendance.”

J'ignore , mon cher Lecteur , si quantes & quantes fois le joli petit-fils du grand *Sha-Abas* avoit envie d'aller à la *selle* ou à la *secrète* , on alloit *chier* pour son compte ; soit un premier Gentil-homme de la chambre , qui , en France , a toujours l'ordre du *St. Esprit* , ou ses quatre quartiers de *pere* , & *souvent* , non de *mere* , pour y prétendre ; ou un Seigneur *Menin* du Dauphin , favori de la fortune & non de Venus , qui , de sa vie , n'aura pas le *Cordon-bleu* , pas même le *Cordon-rouge* ; — ou un Chambellan d'Empire qui a , ou qui n'a pas la *Toison d'or* ; — ou un Major-Dôme d'Espagne , GRAND en toutes ses classes , chevalier de l'ordre d'*Alcantara* , de *St. Jacques* de *Compostelle* , de *Charles III* ; — ou un Don des Royaumes de Portugal & des *Algarves* , chevalier du *Christ* ; — ou un Monsignor du pays *Latin* , chevalier de l'*épéron-d'or* du Pape ; — ou un Boyard de *Moscow* , Prince à treize à la douzaine , ou à vingt-six au quarteron , chevalier de *St. Alexandre-Newski* , de *St. Walodimir* , de *Ste. Anne* , de *Ste. Catherine* , de *Ste. Ursule* & de ses chastes com-

pagnes , les onze mille Vierges ; — ou un chevalier de l'*Annonciade* de Savoye , de l'*Éléphant* de Dannemarck , du *Lion* de Cassel , des *Séraphins* de Suède , de l'*Aigle-noir* de Prusse , de l'*Aigle-rouge* de Saxe , de l'*Aigle-blanc* de Pologne ; — ou , enfin , un Mylord du *Bain* , du *Chardon* ou de la *Farrettiere* d'Angleterre : N'importé à l'affaire.

Mais ces particularités me plaisent , parcequ'elles me donnent une idée nette du caractère des Princes Persans , & que , d'ailleurs , elles me font assez entrevoir celui du charmant petit-fils de *Sha-Abas* , de cet Empereur automate , auquel ressemblent d'assez près plusieurs de nos Empereurs & Rois , aujourd'hui *glorieusement* régnant.

Génies de travers , esprits bossus , tortus , crochus , n'allez pas bride-abbattue , crier au blasphème , & dire , d'après votre louable coutume , que je confonds tout le monde !

Je fais , aussi bien que vous , que Louis XVI ne ressemble pas au louable petit fils de *Sha-Abas*.

Louis XVI ne manque jamais de tenir son Conseil.

Plusieurs des Confreres de Louis XVI ne

ressemblient pas plus que lui au charmant petit-fils de *Sha-Abas*.

Joseph, par exemple, court d'un bout de l'Europe à l'autre pour s'instruire, & instruire ses peuples; il a déclaré une petite guerre au *Muphti* de Rome: je lui en fais mon compliment, & desire de tout mon cœur qu'il continue à pousser sa pointe.

Frédéric, à Berlin, fait des vers, de la musique, des codes: c'est très bon & très joli. J'ai pour sa personne une estime profonde: c'est bien un autre petit-fils que celui de *Sha-Abas*.

De mon autorité privée, j'ordonne d'AUJOURD'HUI que *Frédéric* soit placé à la tête de toutes les têtes du temple des Rois de mémoire.

Catherine à Pétersbourg, *Catherine*, Autocratrice de douze cent lieues quarrées, a écrit, de sa main, à la tête de ses loix, en présence des Députés de trente nations & de trente religions: *La faute la plus nuisible seroit l'intolérance*.

Cette femme, *Catherine*, ne ressemble pas plus que l'homme *Frédéric*, au petit garçon de *Sha-Abas*.

De mon bon plaisir, ENTENDS, VEUX & PRÉTENDS que la tête de cette femme, *Catherine*,

marche après la tête de cet homme, *Frédéric*, à la tête de toutes les têtes du temple des Rois de mémoire, de nos jours, bien entendu.

Frédéric-Auguste, Electeur de Saxe, a son plaisir avec ses pigeons *patus* ; — Don *Ferdinand*, Roi des Deux-Siciles, avec ses Cadets de Marine.

Christian VII, Roi de Danemarck & de Norwége, s'amuse à faire trotter ses chiens *lévriers*.

Charles, Roi de toutes les Espagnes, (& pas encore de toutes les Indes) prend son plaisir à la chasse ; assiste journellement au combat des taureaux ; attend avec une patience d'Ange la reddition de Gibraltar.

George III, Roi d'Angleterre, fait des enfans tous les ans ; même comme il peut sa fabrique de boutons.

A chacun son métier. On ne peut disputer des goûts ni des couleurs.

* *

*

L faut que le plaisir de gouverner soit bien grand , puisqu'il y a tant de gens qui s'en mêlent.

Nous avons beaucoup plus de livres sur le gouvernement , qu'il n'y a de Princes & de Seigneurs sur la terre.

Que DIEU me préserve , mes amis , d'enseigner ici messieurs les Rois , & messieurs leurs Ministres , & messieurs leurs valets de chambre , & messieurs leurs Confesseurs , & messieurs leurs Fermiers-Généraux , & aussi mesdames ou mes demoiselles leurs maîtresses !

Je n'y entends rien , je les révere tous & toutes.

Il n'appartient qu'à Mr. *John Wilkes* de peser dans sa balance Angloise , à la taverne , ceux qui sont à la tête du genre humain ,

De plus , mon cher Lecteur , il seroit bien étrange qu'avec cinquante ou soixante mille volumes sur le Gouvernement , avec *Machia-vel* & la *Politique de l'Ecriture Sainte* de Bos-suet à Monseigneur le Dauphin , grand-pere de *Louis XV* , & deux fois grand-pere de

Louis XVI, avec le *citoyen financier*, le *Guidon de Finances*, le *moyen d'enrichir un Etat*, &c. &c. il y eut encore quelqu'un qui ne sçut pas parfaitement tous les devoirs des Rois, & l'art de gouverner les hommes.

Le Professeur *Puffendorff*, ou le Baron *Puffendorff*, tout comme vous voudrez, dit (a) que le Roi *David*, ce saint homme, ayant juré de ne jamais attenter à la vie de *Semeï*, son Conseiller privé, ne trahit point son serment quand il ordonna (selon l'histoire Juive) à son fils *Salomon* de faire assassiner *Semeï*, parceque *David* ne s'étoit engagé que pour lui seul à ne pas tuer *Semeï*.

Monsieur le Baron, qui réproûve si hautement les restrictions mentales des Révérends Peres Jésuites, en permet une ici à l'oint *David*, qui n'est pas fort de mon goût, & qui le fera encore moins de celui de Messieurs les Conseillers d'Etat de Versailles.

Salus populi suprema lex esto!

Que le salut du peuple soit la loi suprême!

Telle est la belle maxime & la maxime fondamentale des nations. Mais, de nos malheurs

(a) Liv. IV. Chap. XI. art. XIII.

reux jours, on fait concister le salut du peuple à égorger une partie des citoyens dans toutes les guerres civiles.

Le salut d'un peuple dans ce terrible dix-huitieme siècle où nous vivons (je crois) est de tuer, sans pitié, ses voisins, & de s'emparer de leurs biens sans miséricorde, dans toutes les guerres étrangères.

Monsieur le Baron *Puffendorff*, il est encore difficile de trouver là un droit des gens bien salulaire, & un gouvernement bien favorable à l'art de penser de l'Academie Française, & à la douceur de la société Allemande.

Vous conviendrez sans peine, avec moi mon cher Monsieur le Baron, qu'il y a des figures de géométrie très régulières & très parfaites en leur genre; l'arithmétique est parfaite; beaucoup de métiers sont exercés d'une maniere toujours uniforme & toujours bonne; mais pour le gouvernement des hommes, peut-il jamais en être un bon, quand tous sont fondés sur des passions qui se combattent?

Il n'y a jamais eu Couvens de Moines ni de Moineesses sans discorde; il est donc impossible qu'elle ne soit dans les Royaumes.

Chaque Gouvernement est non seulement comme les Couvens de Capucins ou Capucines,

de Bénédictins ou Bénédictines , mais comme les ménages : il n'y en a point sans querelles ; & les querelles de peuple à peuple , de Prince à Prince , ont toujours été sanglantes : celles des Sujets avec leurs Souverains n'ont pas quelquefois été moins funestes : comment faut-il faire , mon cher Lecteur ? ou risquer , ou se cacher.

Plus d'un peuple souhaite une constitution nouvelle.

Les Anglois voudroient changer de Ministres tous les huit jours , les Romains de Pape toutes les semaines ; mais ils ne voudroient pas changer la forme de leur gouvernement.

Les galfats , descendans ou pas descendans des Ediles de l'antique Rome , sont tous fiers de leurs Eglise *St. Pierre* , & de leurs anciennes statues Gecques ; mais le peuple voudroit être mieux nourri , mieux vêtu , dût-il être moins riche en bénédictions , en indulgences , en *Agnus-Dei*. Les peres de famille souhaiteroient que les gens à calotte rouge , noire ou blanche , eussent moins d'or & de maîtresses , & qu'il y eût plus de bled dans leurs greniers : ils regrettent le tems où les Apôtres alloient à pied , & où les citoyens Romains voyageoient de palais en palais en litiere.

Chacun vante sa paroisse. On ne cesse de

prôner les belles Républiques de la Grèce : il est sûr que les Grecs aimeroient mieux le gouvernement des *Périclès* & des *Démotthenes*, que celui d'un Bacha de Stamboul.

Quel gouvernement cependant que celui où le juste *Aristide* étoit banni, *Phocion* mis à mort, *Socrate* condamné à la cigue, après avoir été berné par *Aristophane* ; où l'on voit les *Amphictions* livrer imbécillement la Grèce à *Philippe*, parceque les Phocéens avoient labouré un petit coin de terre qui étoit du domaine d'*Apollon* ! mais le gouvernement des monarchies voisines étoit pire.

Feu *Puffendorff* avoit promis, avant de mourir, d'examiner quelle est la meilleure forme de gouvernement de ce malheureux bas-monde : il vous dit très bien, (a) que plusieurs prononcent en faveur de la Monarchie, & d'autres au contraire se déchaînent furieusement contre la sérénité & la majesté souvent pas trop sacrées de la personne des Rois, & qu'il est hors de son sujet d'examiner en détail les raisons de ces derniers.

Si quelque Lecteur malin attend ici qu'on lui en dise plus que Monsieur le Docteur, il se trompera beaucoup.

Un montagnard de la Suisse, un *Myn Heer*

(a) Liv. VII. Chap. V.

de Hollande , un noble de *Venise* , un bourgeois de Raguse , un faiseur de tourne-broches de Geneve , un Pair d'Angleterre , un Marquis de France , un gavache du pays de Porto & de Castille , un paysan de Suède , un serf de Dannemark , un Boyard de Moscovie , un Savoyard du Piémont , un Curé de *St. Jean de Latran* & un Baron d'Allemagne disputoient, un jour , en voyage sur la préférence de leurs gouvernemens.

Personne ne s'entendit : chacun demeura dans son opinion sans en avoir une bien certaine : & ils s'en retournerent chez eux sans avoir rien conclu ; chacun louant sa patrie par vanité , & s'en plaignant par sentiment.

Quel est donc , bon Dieu ! la destinée du pauvre genre humain ? Presque nul peuple n'est gouverné par lui-même.

Partez en poste , ami Lecteur , de l'orient pour l'occident : faites le tour du monde , si ça vous amuse ; vous verrez que le Japon a fermé ses ports aux étrangers dans la juste crainte d'une révolution affreuse.

La Chine a subi cette révolution ; elle obéit à des Tartares , moitié Mantchoux , moitié Huns.

L'Inde a des Tartares Mogols.

L'Euphrate , le Nil , l'Oronte , la Grece , l'Egypte font encore sous le joug des Turcs.

Ce n'est point une race Angloise qui regne en Angleterre. C'est une famille Allemande qui a succédé à un Prince Hollandois ; & celui-ci à une famille Ecoffaïse , laquelle avoit succédé à une famille Angevine , qui avoit remplacé une famille Normande ; qui avoit chassé une famille Saxone & usurpatrice.

Une Princesse Teutonne régit toutes les Russies ; le sang du Charles XII ne donne plus de loix à la Suède.

L'Espagne obéit à une famille Welche , qui succéda à une race Autrichienne ; cette race Autrichienne a des familles qui se vantent d'être Visigothes ; ces Visigoths avoient été chassés longtems par des Arabes , après avoir succédé aux Romains , qui avoient chassé les Carthaginois.

La Gaule obéit à des Francs , après avoir obéi à des Préfets Romains.

Les mêmes bords du Danube ont appartenu aux Germains , aux Romains , aux Abares , aux Slaves , aux Bulgares , aux Huns , à vingt familles différentes , & presque toutes étrangères.

Et qu'a-t-on vu de plus étranger à Rome

que tant d'Empereurs nés dans des Provinces barbares , & tant de Papes nés dans des Provinces non moins barbares ?

Gouverne qui peut ; & quand on est parvenu à être le maître , on gouverne aussi , souvent comme on peut , mais pas toujours comme on veut. Mes amis , ce n'est pas ma faute.

* *

*

Me promenant, l'autre jour, avec le plus grand de mes freres dans un petit bois, le bon garçon me raconta ce qui suit. Prêtez attention, s'il vous plait.

“ J'ai vu dans mes courses qui ont été assez longues, comme vous savez, frere *Eustache* ; j'ai vu un pays assez grand & assez peuplé, dans lequel toutes les places s'achètent, non pas en secret & pour frauder la loi comme ailleurs, mais publiquement & pour obéir à la loi.

“ On y met à l'encan le droit de juger souverainement de l'honneur, de la fortune & de la vie des citoyens, comme on vend quelques arpens de terre, de pré ou de vigne.

“ Il y a des commissionstrès importantes dans les armées qu'on ne donne qu'au plus offrant & dernier enchérisseur.

“ Le principal mystere de leur religion se célèbre pour cinq sous-marqués ; & si le célébrant ne trouve point ce salaire, il reste oisif comme un *gagne-petit* sans pratique, ou un *gagne-denier* sans emploi.

“ Les fortunes dans ce charmant pays ne sont point le prix de l'agriculture ; elles sont le résultat d'un jeu de hazard que plusieurs jouent en signant leurs noms , & en faisant passer ces noms de main en main.

“ S'ils gagnent, ils parviennent à entrer de part dans l'administration publique ; ils marient leurs filles à des Mandarins, & leurs fils deviennent aussi especes de Mandarins.

“ S'ils perdent, ils rentrent dans la boue dont ils sont sortis, ils disparaissent.

“ Une partie considérable des citoyens a toute sa subsistance assignée sur une maison qui n'a rien ; & trois cent personnes ont acheté chacune cent mille écus le droit de recevoir & de payer l'argent dû à ces citoyens sur cet hôtel imaginaire ; droit dont ils n'usent jamais, ignorant profondément ce qui est censé passer par leurs mains.

“ Quelquefois, on entend crier par les rues une proposition à quiconque a un peu d'or dans sa cassette, de s'en défaire pour acquérir un quarré de papier admirable, qui vous fera passer, sans aucun soin, une vie douce & agréable, à la Cour, à la ville, à la Campagne, là où vous voudrez : vous irez sans souci à la Comédie, à l'Opéra, là où il vous plaira :

vous pourrez coucher tranquille encore avec une jolie fille, si l'envie vous en prend : vous n'aurez à craindre ni pluie, ni grêle, ni froid, ni chaud, ni faim, ni soif ; rien n'est plus commode.

“ Le lendemain, on vous crie à tue-tête un ordre *de par le Roi*, qui vous force à changer ce papier contre un autre qui fera bien meilleur.

“ Le surlendemain, on vous étourdit d'un nouveau papier qui annule les deux premiers. Vous êtes ruiné, frère *Eustache* ; mais de bonnes têtes vous consolent, en vous assurant, sans le savoir, que, dans quinze jours, les colporteurs de la ville vous crieront une proposition plus engageante.

“ Vous voyagez dans une province de ce délectable Empire ; & vous y achetez des choses nécessaires au vêtir, au manger, au boire, au coucher.

“ Passez-vous dans une autre province, on vous fait payer des droits pour toutes ces denrées, comme si vous veniez d'Afrique ou d'Amérique. Vous en demandez la raison, on ne vous répond point ; ou si l'on daigne vous parler, on vous répond que vous venez d'une province *réputée étrangère*, & que par conséquent

quent il faut payer pour la commodité du commerce.

„ Vous cherchez envain à comprendre comment des provinces d'un royaume sont étrangères au royaume.

„ Il y a quelque tems qu'en changeant de bidet, & me sentant affoibli de fatigue, je demandai un verre de vin au maître de la poste : je ne faurois vous le donner, me dit-il : les Commis à *la soif*, qui sont en nombreux corps d'armée, & tous fort sobres, me feroient payer le *trop bu* ; ce qui me ruinerait.

„ Ce n'est point trop boire, lui dis-je, que de se sustenter d'un verre de vin ; & qu'importe, Monsieur le maître de Poste, que ce soit vous ou moi qui ait avalé ce verre ?

„ Monsieur, repliqua-t-il, nos loix sur *la soif* sont bien plus belles que vous ne pensez.

„ Des que nous avons fait la vendange, les *Locataires* du royaume nous députent des médecins qui viennent tâter le poulx à nos caves.

„ Ils mettent à part autant de vin qu'ils jugent à propos de nous en laisser boire pour notre santé.

„ Ils reviennent au bout de l'année ; & s'ils jugent que nous avons excédé d'une bouteille leur ordonnance, ils nous condamnent à une

PREMIERE PARTIE.

C



forte amende; & pour peu que nous soyions récalcitrans & rétifs, on nous envoie aux galeres, ou si vous entendez mieux, on nous mène à Marseille ou à Toulon boire de l'eau de la mer.

„ Si je vous donnois le verre de vin que vous me demandez, on ne manqueroit pas de m'accuser d'avoir *trop bu*, ou moi, ou ma femme, ou mon petit garçon, car je n'en ai qu'un; vous voyez, Monsieur, ce que je risquerois avec les sur-intendans de notre santé.

„ J'admirai ce régime, frere *Eustache*: mais je ne fus pas moins surpris, lorsque je rencontrai un plaideur au désespoir: [ce plaideur avoit dix-sept enfans, le dix-huitième étoit prêt à éclore] il m'apprit qu'il venoit de perdre au delà du ruisseau le plus prochain, le même procès qu'il avoit gagné la veille au deçà.

„ Je fus par lui qu'il y a dans le pays autant de codes différens que de villes.

„ Sa conversation excita ma curiosité. Notre nation est si sage, me dit-il, qu'on n'y a rien réglé. Les loix, les coutumes, les droits des corps, les rangs, les prééminences, tout y est arbitraire, tout y est abandonné à la prudence du roi ou de ses Ministres.

„ J'étois encore dans le pays, lorsque ce peu-

ple eut une guerre avec quelques-uns de ses voisins. On appelloit cette guerre *la ridicule* (a), parcequ'il y avoit beaucoup à perdre & rien à gagner.

„ J'allai voyager ailleurs, & je ne revins qu'à la paix. La nation à mon retour, paroissoit dans la dernière misère; elle avoit perdu son argent, ses soldats, ses flottes, son commerce.

„ Je dis: son dernier jour est venu, il faut que tout passe. Voilà une nation anéantie; c'est dommage, car une grande partie de ce peuple étoit aimable, industrieuse & fort gaie, après avoir été autrefois grossière, superstitieuse & barbare.

„ Je fus tout étonné, frere *Eustache*, qu'au bout de deux ans, sa capitale & ses principales villes me parurent plus opulentes que jamais; le luxe étoit augmenté, & on ne respiroit que le plaisir.

„ Je ne pouvois concevoir ce prodige. Je n'en ai vu enfin la cause qu'en examinant le gouvernement de ses voisins; j'ai conçu qu'ils étoient tous aussi mal gouvernés que cette nation, & qu'elle étoit plus industrieuse que tous.

(a) La guerre de 1755.

„ Un provincial de ce beau pays dont je parle, se plaignit un jour amèrement de toutes les vexations qu'il éprouvoit.

„ Il favoit assez bien l'histoire ; on lui demanda s'il se feroit cru plus heureux, il y a cent ans , lorsque dans son pays , alors barbare , on condamnoit un citoyen à être pendu pour avoir fait gras en carême , ou avoir mangé un morceau de lard rance , un vendredi ou un samedi de l'année ? il secoua la tête.

„ Aimeriez-vous les tems des guerres civiles qui commencerent à la mort de *Francois II* , ou ceux des défaites de *St. Quentin* & de *Pavie* , ou les longs défastres des guerres contre les Anglois , ou l'anarchie féodale , & les horreurs de la seconde race , & les barbaries de la premiere ?

„ A chaque question, mon provincial étoit saisi d'effroi. Le Gouvernement des Romains lui parut le plus intolérable de tous.

„ Il n'y a rien de pis , disoit-il , que d'appartenir à des maîtres étrangers.

„ On en vint enfin aux Druides. — Ah ! s'écria-t-il, je me trompois ; il est encore plus horrible d'être gouverné par des prêtres sanguinaires.

„ Il conclut enfin, malgré lui, que, le tems

où il vivoit, étoit, à tout prendre, le moins odieux."

Revenus de la promenadé, je pris un livre, & je fis lire à mon frere *Jacob* ce petit apologue :

„ Un aigle gouvernoit les oiseaux de tout le pays d'Oritnie. — Il est vrai qu'il n'avoit d'autres droits que celui de son bec & de ses serres. Mais enfin, après avoir pourvu à ses repas & à ses plaisirs, il gouverna aussi bien qu'aucun autre oiseau de proie.

„ Dans sa vieillesse, il fut assailli par des vautours affamés, qui vinrent du fond du nord désoler toutes les provinces de l'aigle.

„ Parut alors un chat-huant, né dans un des plus chétifs buissons de l'Empire, & qu'on avoit longtems appelé *Monsieur Lucifugax*.

„ Ce *Monsieur Lucifugax* étoit rusé : il s'affocia avec des chauves-fouris, & tandis que les vautours se battoient contre l'aigle, notre hibou & sa troupe d'élite entrèrent habilement, en qualité de pacificateurs, dans l'air qu'on se disputoit.

„ L'aigle & les vautours, après une assez longue guerre, s'en rapportèrent à la fin au hibou, qui, avec sa physionomie grave, fut en imposer aux deux partis.

„ Il persuada à l'aigle & aux vautours de se laisser rogner un peu les ongles , & couper le petit bout du bec pour se mieux concilier ensemble. Avant ce tems , le hibou avoit toujours dit aux oiseaux : — Obéissez à l'aigle ; ensuite il avoit dit : — Obéissez aux vautours. Il dit bientôt : — Obéissez à moi seul.

„ Les pauvres oiseaux ne furent à qui entendre ; ils furent plumés par l'aigle , le vautour , le chat-huant & les chauves-souris.”

Qui habet aures , audiat , ou autant dit , **AT-TRAPPE QUI PEUT !**

* *

*

LE souper n'étoit pas prêt : nous poursuivimes , en attendant , la conversation , mon frere & moi.

Il est clair , me dit mon frere *Jacob* , que tous les hommes , jouissant des facultés attachées à leur nature , sont égaux. Ils le sont , quand ils s'acquittent des fonctions animales , & quand ils exercent leur entendement.

L'Autocratrice de la Moscovie , le roi de la Chine , le Grand-Mogol , le Grand-Turc ne peut dire au dernier des hommes : — Je te défends de digérer & de penser. Tous les animaux de chaque espece sont égaux entr'eux.

Un cheval ne dit pas au cheval son confrere :
Qu'on peigne mes beaux crins , qu'on m'étrille & me ferre ;
Toi , cours , & va porter mes ordres souverains
Aux mulets de ces bords , aux ânes mes voisins.
Toi , prépare les grains dont je fais des largesses
A mes fiers favoris , à mes douces maitresses.
Qu'on châtre les chevaux désignés pour servir
Les coquettes jumens , dont seul je dois jouir.
Que tout soit dans la crainte & dans la dépendance :
Et si quelqu'un de vous hennit en ma présence ,

C 4

Pour punir cet impie & ce féditieux,
 Qui foule aux pieds les loix des chevaux & des Dieux,
 Pour venger dignement le ciel & la Patrie,
 Qu'il soit pendu sur l'heure auprès de l'écurie.

Les animaux ont naturellement au-dessus des hommes l'avantage de l'indépendance. Si un taureau qui courtise une genisse est chassé à coups de cornes, par un taureau plus fort que lui, il va chercher une autre maîtresse dans un autre pré, & il vit *libre*.

Un coq battu par un coq, se console dans un autre poulailler. Il n'en est pas ainsi de nous, malheureux mortels ! Faites quelque chose qui ne soit pas du goût de tout le monde, la Sybérie, la Bastille, les Préfides, les Galères, Bedlam, Spandau, les Cordons, & *cætera*, & *cætera*, — font LA'.

Un petit Visir du pays de Stamboul exile à Lemnos un Bostangi ; — le Visir *Azem* exile le petit Visir à Tenedos ; — le Padisha ou Grand Turc exile le Visir *Azem* à Rhodes. — Les Janissaires mettent en prison & étranglent sa Hauteffe, & élisent une autre Hauteffe qui exilera ou empalera les bons Musulmans à son choix, & selon son bon plaisir ; encore, lui fera-t-on bien obligé, s'il se borne à ce petit exercice de son autorité *Sacrée-Turque*.

Si cette terre chétive & pauvre étoit ce qu'elle semble devoir être , poursuivoit mon frere *Jacob* ; si l'homme y trouvoit partout une subsistance facile & assurée , & un climat convenable à sa nature , il est clair qu'il eut été impossible à un homme d'en asservir un autre.

Que ce globe soit couvert de fruits salutaires , que l'air qui doit contribuer à notre vie , ne nous donne point des maladies & une mort prématurée , que l'homme n'ait besoin d'autre lit que celui des daims & des chevreuils ; alors les *Gengiskan* & les *Tamerlan* n'auront de valets que leurs enfans , qui feront assez honnêtes gens pour les aider dans leur vieillesse.

Dans cet état naturel , dont jouissent tous les quadrupèdes non-domptés , les oiseaux & les reptiles , l'homme feroit aussi heureux qu'eux ; la domination feroit alors une chimère , une absurdité à laquelle personne ne penseroit ; car pourquoi chercher des serviteurs , quand vous n'avez besoin d'aucun service ?

S'il passoit par l'esprit de quelque individu à tête tyrannique & à bras nerveux , d'asservir son voisin moins fort que lui , la chose feroit impossible ; l'opprimé feroit sur le Danube , avant que l'oppresseur eut pris ses mesures sur le Volga.

Tous les hommes seroient donc nécessairement égaux, s'ils étoient sans besoins; la misère, attachée à notre espèce, subordonne un homme à un autre homme : ce n'est pas l'inégalité qui est un malheur réel, c'est la dépendance. Il importe fort peu que tel homme s'appelle sa *Hauteffe*, tel autre sa *Sainteté*, tel autre sa *Majesté*; mais il est dur de servir l'un ou l'autre.

Une famille nombreuse a cultivé un bon terroir; deux petites familles voisines ont des champs ingrats & rebelles; il faut que les deux pauvres familles servent la famille opulente, ou qu'ils l'égorgent; cela va sans difficulté.

Une des deux familles indigentes va offrir ses bras à la riche, pour avoir du pain; l'autre va l'attaquer & est battue. La famille servante est l'origine des domestiques & des manœuvres; la famille battue est l'origine des Esclaves.

Il est impossible dans notre malheureux globe que les hommes vivans en société ne soient pas divisés en deux classes, l'une de riches qui commandent, l'autre de pauvres qui servent; & ces deux se subdivisent en mille, & ces mille ont encore des nuances différentes.

Tu viens, toi goujeat, quand les lots font

faits , nous dire : — Je suis homme comme vous , j'ai deux mains & deux pieds , autant d'orgueil & plus que vous , un esprit aussi déordonné pour le moins , aussi inconséquent , aussi contradictoire que le votre. Je suis bourgeois d'Amsterdam , citoyen de Geneve , de St. Marin , de Raguse ou de Vaugirard , donnez-moi ma part de la terre. — Il y a dans notre hémisphère connu , environ cinquante mille millions d'arpens à cultiver , tant passables que stériles. Nous ne sommes qu'environ un milliard d'animaux à deux pieds sans plumes sur ce continent ; ce sont cinquante arpens pour chacun : faites-moi justice , donnez-moi mes cinquante arpens.

On lui répond : — va-t-en les prendre chez les Caffres , chez les Hottentots ou chez les Samoyèdes ; arrange-toi avec eux à l'amiable ; ici toutes les parts sont faites. — Si tu veux avoir parmi nous le manger , le vêtir , le loger & le chauffer , travaille pour nous comme faisoient ton pere & ton grand-pere ; fers-nous ou amuse-nous , & tu seras payé ; sinon tu serois obligé de demander l'aumône ; ce qui dégraderoit trop la sublimité de ta nature , & t'empêcheroit réellement d'être égal aux rois , & même aux vi-

caires de village, selon les prétentions de ta noble fierté.

Tous les pauvres, poursuivoit encore mon frere *Jacob*, ne sont pas malheureux. La plupart sont nés dans cet état, & le travail continuel les empêche de trop sentir leur situation; mais quand ils la sentent, alors on voit des guerres, comme celles du parti populaire contre le parti du Sénat à Rome; celle des payfans en Allemagne, en Angleterre, en France, & celle toute récente des *fesse-Mathieux* de Geneve.

Ecoutez une petite fable qui vient naturellement à ce sujet, vous cancre *Genevois*! — Un Jardinier se plaignit à son Seigneur d'un lievre qui venoit manger les choux de son jardin. — Ce Seigneur se charge d'exterminer l'animal. — Il vient chez le payfan, accompagné de trois chasseurs, suivi de trente-six chiens, & fait plus de dégât dans un moment, que le lievre n'en eut fait en mille ans. — On le poursuivit au travers du jardin. Malgré les chiens, il se sauve par un trou de la muraille. — Alors le gentil-homme conseille au payfan de le boucher, & le félicite du départ de son ennemi.

Misérables faiseurs de tournebroches, vous

vous avez le sort du Jardinier ! vos chefs révoltés ont fui comme le lièvre. La plupart de vous autres se sauve de son jardin, & erre çà là au milieu des buissons & des bruyères, mendiant le secours & la miséricorde de tout le monde.

Toutes ces belles farces finissent, d'ordinaire, par l'asservissement du peuple, parceque les puissans ont l'argent, & que l'argent est maître de tout dans un Etat ; je dis dans un Etat, car il n'en est pas de même de nation à nation. Une Nation qui se servira le mieux du canon, du fusil & du sabre, subjuguera toujours celle qui aura plus d'or & moins de courage.

Tout homme naît avec un penchant assez violent pour la domination, la richesse & les plaisirs, & avec beaucoup de goût pour la paresse : par conséquent, tout homme voudroit avoir l'argent & les femmes ou les filles des autres ; être leur maître, les assujettir à tous ses caprices, & ne rien faire, ou du moins, ne faire que des choses très-agréables.

Vous voyez bien, cher Frere *Eustache*, qu'avec ces belles dispositions, il est aussi impossible que deux Prédicateurs, deux Proffes-

seurs de Théologie ou deux maîtres d'école ne soyent pas jaloux l'un de l'autre.

Le genre-humain tel qu'il est bâti, ne peut subsister à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possèdent rien du tout. Car, certainement, un homme à son aise ne quittera pas son petit morceau de terre pour venir labourer le votre; & si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne sera pas un Maître-des-requêtes de l'hôtel du Roi, ou une *favonette* à vilain qui vous la fera.

L'égalité est donc à la fois la chose la plus naturelle, &, en même tems, la plus chimérique.

Comme les hommes sont excessifs en tout, quand ils le peuvent, on a outré cette inégalité. On a prétendu dans plusieurs pays qu'il n'étoit pas permis à un citoyen de sortir de la contrée où le hazard l'a fait naître; le sens de cette loi est visiblement: *ce pays est si mauvais & si mal gouverné, que nous défendons à chaque individu d'en sortir, de peur que tout le monde n'en sorte.*

Messieurs les Empereurs & Rois, faites mieux: donnez à tous vos sujets envie de demeurer chez vous, & aux étrangers d'y venir.

Chaque humain, dans le fond de son cœur,

a droit de se croire entièrement égal aux autres humains, depuis le dernier marmiton d'un couvent de Capucins jusqu'au premier moutardier du Pape, jusques même au premier Major-Dome du roi d'Espagne. Il ne s'ensuit pas de là pourtant que le Marmiton, fût-il marmiton de l'Empereur, doive ordonner à Sa Majesté de lui faire à diner.

Mais le marmiton peut dire à l'Empereur : — Je suis homme comme vous : je suis né comme vous en pleurant : vous mourrez comme moi dans les angoisses & les mêmes cérémonies : nous fessons, tous deux, les mêmes fonctions animales : si les Turcs s'emparent de Vienne, & si, alors, je suis Pacha aux trois queues de cheval, & que vous soyez esclave, je vous prendrai à mon service.

Tout ce discours est raisonnable & juste : il n'y a pas le petit mot à dire ; mais en attendant que le Grand-Turc s'empare de Vienne, le marmiton doit faire son devoir, ou toute société est pervertie.

A l'égard d'un homme qui n'est ni marmiton d'un couvent de Capucins, ni marmiton d'un Pape ; encore moins marmiton d'un Empereur, ni revêtu d'aucune autre charge dans l'Etat ; à l'égard d'un particulier, qui ne tient

à rien, mais qui est fâché d'être reçu partout avec l'air de la protection & du mépris ; qui voit évidemment que plusieurs *Monsignors* n'ont ni plus de science, ni plus d'esprit, ni plus de vertu que lui, & qui s'ennuye d'être quelquefois dans leur anti-chambre, quel parti doit-il prendre ? Celui de s'en aller.

Nous

* *

*

Nous en étions là, lorsqu'on nous sonna pour souper. Nous fûmes manger. — Entre la poire & le fromage, nous reprîmes la conversation mon frere & moi.

Jacob me conta trois histoires. L'une tient un peu du scandale : elle met fit, pourtant rire; l'autre tient du massacre : elle fit saigner mon cœur ; la troisieme tient de l'horreur, elle pénétra mon ame d'indignation.

Tu fais, frere *Eustache*, me dit *Jacob*, que j'ai séjourné longues années dans la Capitale des Welches. De mon tems, il s'y passa une histoire assez scandaleuse.

Sans rechercher, ici, si ce qu'on appelle *scandale*, étoit originairement une pierre qui pouvoit faire tomber les gens, ou une querelle, ou une séduction, je m'en tiens à la signification d'aujourd'hui.

Un *scandale* est une grave indécence, On l'applique principalement aux gens d'Eglise. Les contes de *La Fontaine* sont libertins, plusieurs endroits de *Sanchez*, de *Tambourin*, de *Molina*, les plus grands & les plus profonds

PREMIERE PARTIE.

D

Casuistes de l'univers entier , sont scandaleux.

On est scandaleux par ses écrits ou par sa conduite. Le beau siège que soutinrent les révérends peres Augustins contre les archers du guet , au tems de *la Fronde*, fût scandaleux. La banqueroute du frere *La Valette* fut plus que scandaleuse. Le procès des révérends peres Capucins de Paris, en 1764, fut un scandale très réjouissant. Avant de te raconter le joli scandale , je dois te dire un mot , cher *Eustache* , au sujet de ces Messieurs Capucins que tu ne connois pas , toi qui n'es jamais , pour ainsi dire , sorti de ton village.

Ces révérends sont des gens excessivement crasseux & ignorants , l'excrément de tous les Moines de tout pays *Catholique* , & les plus inutiles à l'Etat. Ils ne vivent que d'aumônes , n'ont aucune école publique , se piquent d'une grande humilité , vont à demi-nuds , portent une grande barbe , sont ceints d'une corde , & rien n'a l'air aussi sale & aussi mal-propre que leur habillement.

Le menu peuple a pour eux autant de vénération que les Turcs en ont pour leur Dervis. Mais quelques humbles & dévots qu'ils paroissent , il est peu de moines aussi faux , aussi

traf-

traîtres, aussi méchans que ceux-là; & ils le font dans tous les pays.

En Espagne, les Capucins étoient à la tête de révoltés de Catalogne; on les voyoit sur les remparts de Barcelone, au milieu des soldats, exciter le feu & le carnage.

En France, pendant que la peste ravageoit la Provence, & que ce pays effuyoit la punition de ses crimes, ces malheureux caffards songeoient à repeupler les villes, & à réparer le dommage que caufoit la contagion.. Deux d'entr'eux porterent leurs excès jusqu'à violer une jeune fille qui desservoit avec eux les infirmeries. On les arrêta; mais ils trouverent le moyen de se sauver, & par arrêt du Parlement, ils furent pendus tous deux en effigie.

C'est un nommé *François*, vrai fanatique qui n'a formé que des fanatiques, (bien entendu); il n'étoit pas capable d'en former d'autres. Ce *François* qu'on a mis dans le Ciel, (je ne sais pourquoi) se vautre follement dans la neige, comme fait villainement le cochon dans un tas d'ordures, ou le cheval sur la paille de son fumier. Ses disciples, aujourd'hui, se piquent le corps avec des pointes de fer; bien leur fasse!

Et bien, ce *François* a été le fondateur des

premiers couvents de ces canailles de faînéants. — Ce *François* étoit fin & délié plus que *Nicolas Machiavel*, *Fra-Paolo*, *Armand de Richelieu*, *Jules Mazarin*, *Cromwel*, *Ximenez*, *Albéroni*, *Jean Wilkes*, le Duc de Choiseul, le Comte de Chatham, Lord Nord, Gravier de Vergennes, Comte de Panin, Prince de Kaunitz, *Monlino-Florida-Blanca*, *Jacques Fox*, Marquis de Rockingham, Comte de Shelburne, Marquis de Pombal, & tant d'autres que je ne te nomme pas, ne l'ont jamais été de leur vie.

Ces Messieurs auroient dû aller apprendre leur leçon à l'école de *François*. — Ce *François* trouva le secret, pendant sa vie, de donner un air de sainteté aux actions les plus extravagantes; & il n'en est aucune quelque folle & ridicule qu'elle soit, que ses dignes disciples n'ayent relevée par de grandes louanges.

“ Un jour, disent-ils (a), une Cigale annonçoit la belle saison par son chant. —
 „ *François* appella l'animal, &, l'ayant sur son doigt, allons, ma sœur la Cigale, lui dit-il,
 „ chantez les louanges de la Divinité. — La
 „ Cigale obéit, comme de raison; & lorsque

(a) Voyez *Légende de St. François, vie de St. François*, & autres Coqs-à-l'âne sur *St. François*.

„ la petite bête eut achevé sa chanson, *Fran-*
„ çois la remercia fort poliment , & chanta
„ lui-même à son tour :

— Votre soin n'est plus nécessaire,
Vous pouvez désormais partir en liberté.

Que peux-tu autre chose que rire , frere
Eustache , de pareilles sottises ; & tu ferois
bien en peine , je pense , de décider lequel est
le plus fou ou de celui qui les écrit ou de ce-
lui qui les croit. Voici encore un trait diver-
tissant que j'ai lu dans la vie de ce *François*.

Il étoit en Lombardie , & se trouvant , un
soir , un peu incommodé , (c'étoit un Ven-
dredi) il mangea à son souper un bon gras
chapon rôti ; ce chapon , ne pouvoit manquer
d'être bien tendre ; il n'avoit pas plus de *sept*
ans , dit la légende. — Un pauvre se pre-
sente : *François* donne une cuisse de son bon
chapon à ce pauvre qui lui demandoit l'aumô-
ne pour l'amour de DIEU , & qui , voulant
jouer à *François* un mauvais tour , garda la
cuisse jusqu'au lendemain que le *Saint* prê-
choit. — Il la montra alors au peuple assistant
à son sermon.

“ Voyez , leur dit le pauvre , quelle CHAIR
„ mange le frere que vous honorez comme

„ un SAINT; car il me la donna hier au soir,
„ Mais le *membre* de *Chapon* fût vu de tous
„ être *poisson* : si qu'il fut joliment blâmé, &
„ fortement tançé comme forcené de tout le
„ peuple; & quand il vit cela, il eut honte &
„ requit pardon.”

Tu vois par ces deux jolies histoires, mon
cher *Eustache*, que ce *François* avoit l'art de
fasciner les yeux. Je puis dire que ses en-
fans n'ont rien perdu des talents de leur pere,
& qu'ils savent persuader aux bonnes femmes
que de grands vauriens sont de vrais reli-
gieux. —

Je reviens à l'histoire du *scandale* qui a occa-
sionné le procès des révérends peres Capucins
de Paris en 1764.

Les révérends s'étoient battus dans le cou-
vent; les uns avoient caché leur argent; les
autres l'avoient volé. Jusques-là, ce n'étoit
qu'un *scandale* particulier, une pierre qui ne
pouvoit faire tomber que des Capucins. Mais
quand l'affaire fut portée en justice, le scan-
dale devint public.

Il est dit, (a) qu'il faut douze cent livres de

(a) Page 27 du mémoire contre frère *Athanasie*, pré-
senté au Parlement.

pain par semaine au Couvent des révérends peres Capucins de la rue *St. Honoré*, de la viande, du vin, du bois à proportion, & qu'il y a quatre quêteurs en titre d'office, chargés de lever ces contributions dans la ville.

Quel scandale épouvantable ! Douze cent livres de viande, douze cent livres de pain par semaine pour quelques lâches, fainéants, crasseux Capucins, tandis que tant de braves gens accablés de vieillesse, & tant d'honnêtes veuves sont exposées tous les jours à périr de misère !

Que le révérend frere *Dorothée* avec sa longue barbe de bouc, se soit fait trois mille livres de rente au dépens du couvent, & par conséquent aux dépens du public, voilà non-seulement un scandale énorme, mais un vol fait à la classe la plus indigente des citoyens de Paris. Car ce sont les pauvres qui payent la taxe imposée sans *lettres-patentes* par les moines mendiants.

L'ignorance & la foiblesse du peuple lui persuadent qu'il ne peut gagner le ciel qu'en donnant son nécessaire, dont ces moines composent leur superflu.

Il a donc fallu que de ce seul chef, frere *Dorothée* ait extorqué vingt mille écus, au

moins , aux pauvres de Paris , pour se faire mille écus de rente.

Songez bien , mon cher *Eustache* , que de telles aventures ne sont pas rares dans ce dix-huitième siècle de notre ère vulgaire , qui a produit tant de bons livres.

Je te l'ai déjà dit , frere *Eustache* , le peuple ne lit point. Un Capucin , un Cordelier , un Carme , un Picpuce qui confesse & qui prêche , est capable de faire lui seul plus de mal que les meilleurs livres , l'Evangile à côté , ne pourront jamais faire de bien.

Si j'avois assez de crédit & de confiance , j'oserois proposer aux ames bien nées de tout pays Catholique-Apostolique & Romain de répandre dans une capitale & dans toutes les provinces , un régiment d'anti-Capucins , d'anti-Cordeliers , d'anti-Recollets , d'anti-Picpuces & d'anti-Carmes , qui iroient de maison en maison recommander aux peres & aux meres d'être bien vertueux , & de garder leur argent pour l'entretien de leur famille & le soutien de leur vieillesse ; d'aimer DIEU de tout leur cœur & *par dessus toutes choses* , & sur tout de ne jamais rien donner aux coquins de Moines.

Mais revenons :

On accuse (a) frere *Gregoire* d'avoir fait un enfant à Mademoiselle *Charlotte Bras-de-fer*, & de l'avoir ensuite mariée à *Moutard* le cordonnier.

On ne dit point si frere Grégoire a donné lui-même la bénédiction nuptiale à sa maîtresse, & à ce pauvre *Moutard* avec dispense. S'il l'a fait, voilà le scandale le plus complet qu'on puisse donner ; il renferme fornication, vol, adultère & sacrilège : — *Horresco referens*.

Je dis d'abord *fornication*, puisque frere Grégoire forniqua avec *Charlotte Bras-de-fer*, qui n'avoit alors que quinze ans.

Je dit *vol* ; puisqu'il donna des mouchoirs, des tabliers & des rubans à Charlotte, & qu'il est évident qu'il vola le Couvent pour les acheter, pour payer les soupers, les frais de couches & les mois de nourrice.

Je dis *adultère* ; puisque ce méchant Capucin continua à coucher avec Madame *Moutard*.

Je dis *Sacrilège* ; puisqu'il confessoit *Charlotte* ; & s'il maria lui-même sa maîtresse, figurez-vous quel homme c'étoit que frere Grégoire.

(a) Page 43 du mémoire.

* *

*

JE passe à la seconde histoire dont je t'ai parlé, frere *Eustache*, me dit *Jacob*. Je t'ai dit qu'elle tenoit du massacre, eh! oui, du massacre! elle fait saigner mon cœur, elle fera sûrement saigner le tien. Elle a excité l'étonnement & la pitié de l'Europe entière, (excepté peut-être de quelques fanatiques ennemis de la nature humaine).

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on dit que la Justice est bien souvent très injuste: *Summum jus, summa injuria*, est un des plus anciens proverbes.

Il y a plusieurs manieres affreuses d'être injuste; celle, par exemple, de rouer vif l'innocent *Calas* sur des indices équivoques, & de se rendre coupable du sang innocent pour avoir trop cru de vaines présomptions.

Une autre maniere d'être injuste, est de condamner à la mort, un homme qui mériterait tout-au-plus trois mois de prison. Cette espece d'injustice est celle des tyrans, & surtout des fanatiques, qui deviennent toujours tyrans, dès qu'ils ont la puissance de mal faire.

Je viens à la funeste, à la massacnable histoire que je t'ai promise, cher frère, me dit *Jacob*.

Il y avoit dans Abbeville, petite cité d'une petite province au Royaume des Welches, une Abbessé, fille d'un Conseiller d'Etat très-estimé. C'étoit une Dame aimable, de mœurs au fonds très régulières, d'une humeur douce & enjouée, bienfaisante, & sage sans superstition.

Un habitant de cette cité, nommé B***, âgé de 60 ans, vivoit avec elle dans une grande intimité, parce qu'il étoit chargé de quelques affaires du Couvent; il étoit Lieutenant d'une espece de petit tribunal qu'on appelle *Election*, si l'on peut donner le nom de tribunal à une Compagnie de Bourgeois ignares, uniquement préposés pour régler l'assise de l'impôt appelé *la taille*.

Cet homme devint amoureux de l'Abbessé, qui ne le repoussa d'abord qu'avec sa douceur ordinaire; mais qui fut ensuite obligée de marquer son aversion & son mépris pour ses importunités trop redoublées.

Elle fit venir chez elle dans ce tems-là, un Chevalier de *la Barre*, son neveu, âgé de dix-neuf ans, petit-fils d'un Lieutenant-Général des armées, mais dont le pere avoit dissipé une

une fortune de plus 40000 livres de rente. Elle prit soin de ce jeune homme, comme de son fils, & elle étoit prête à lui faire obtenir une compagnie de Cavalerie: il fut logé dans l'extérieur du Couvent, & madame sa tante lui donnoit souvent à souper, ainsi qu'à quelques jeunes gens de ses amis.

Le Sieur B*** exclus de ces soupers, se vengea en suscitant à l'Abbesse quelques affaires d'intérêt.

Le jeune *la Barre* prit vivement le parti de sa tante, & parla à cet homme avec une hauteur qui le révolta entierement.

B*** résolut de s'en venger. Il sçut que le Chevalier de *la Barre* & le jeune *Talonde* (ce dernier n'avoit pas encore dix-huit ans) fils du président de l'*Election*, avoient passé depuis peu devant une procession sans ôter leur chapeau.

Il chercha dès ce moment à faire regarder cet oubli momentané des bienséances religieuses, comme une insulte préméditée faite à la religion. Tandis qu'il ourdissoit secretement cette trame, il arriva malheureusement que le 9 Août de la même année, on s'aperçut que le crucifix de bois, posé sur le pont d'Abbeville, étoit endommagé, & l'on soup-

çonna que des soldats ivres avoient commis cette insolence impie.

Peux-tu t'empêcher de remarquer ici, frere *Eustache*, me dit *Jacob*, qu'il est peut-être indécent & dangereux d'exposer sur un pont ou sur un grand chemin ce qui doit être révééré dans un temple *Catholique*? les voitures publiques peuvent aisément le briser ou le renverser par terre. Des ivrognes peuvent l'insulter au sortir d'un cabaret, d'un bordel, sans savoir même quel excès ils commettent.

Tu dois remarquer encore, frere *Eustache*, que ces ouvrages grossiers, ces crucifix de ponts ou de grand chemin, ces images de la Vierge *Marie*, ces Enfans *Jésus* qu'on voit dans des niches de plâtre au coin des rues de plusieurs villes, ne sont pas un objet d'adoration tel qu'ils le sont dans les Eglises Catholiques: cela est si vrai qu'il est permis de passer devant ces images sans les saluer. Ce sont des monumens d'une piété mal éclairée: & au jugement de tous les hommes sensés, ce qui est *saint* ne doit être que dans un lieu *saint*.

Malheureusement un des plus grands fanatiques du siècle, l'Evêque d'Amiens, étant aussi Evêque d'Abbeville, donna à cette aventure

une célébrité, & une importance qu'elle ne méritoit pas.

Il fit lancer des *monitoires*, arme terrible & imposante pour les sots; le fanatique & encore plus ignorant Prélat, vint faire une procession solennelle à Abbeville auprès de ce crucifix, & on ne parla dans cette cité que de Sacrileges pendant une année entière.

On disoit qu'il se formoit une nouvelle secte qui brisoit tous les crucifix de la province des *Picards*, qui jettoit par terre toutes les hosties & les perçoit à coups de couteaux.

On affuroit que les hosties avoient répandu beaucoup de sang. Il y eut des femmes, des vieilles grand' meres, de vieux bons hommes qui crurent en avoir été témoins.

On renouvela tous les contes calomnieux répandus contre les Juifs dans tant de villes de l'Europe.

Tu connois, frere *Eustashe*, à quel excès la vile canaille porte la crédulité & le fanatisme, trop souvent encouragés par quelque prêtres ou moines.

Le Sr. B*** voyant les esprits échauffés confondit malicieusement ensemble l'aventure du crucifix & celle de la procession, qui n'avoient aucune connexité.

Ce misérable rechercha toute la vie de l'infortuné Chevalier de *la Barre* : il fit venir chez lui, valets, servantes, manœuvres ; il leur dit d'un ton d'inspire, qu'ils étoient obligés, en vertu des *sacrés Monitoires*, de révéler tout ce qu'ils avoient pu apprendre à la charge de ce jeune homme ; ils répondirent tous qu'ils n'avoient jamais entendu dire que le Chevalier de *la Barre* eût la moindre part à l'endommagement du crucifix.

On ne découvrit aucun indice touchant cette mutilation, &, même alors, il parut fort douteux que le crucifix eut été mutilé exprès.

On commença à croire (ce qui étoit assez vraisemblable) que quelque charette, chargée de bois, de bled, de foin ou de paille avoit causé cet accident.

Mais, dit B*** à ceux qu'il vouloit faire parler, “ si vous n’êtes pas sûrs que le Chevalier de *la Barre* ait mutilé un crucifix en passant sur le pont, vous savez au moins que cette année, au mois de Juillet, il a passé dans une rue avec deux de ses amis, à trente pas d’une procession, sans ôter son chapeau. Vous avez oui dire qu’il a chanté une fois des chansons libertines; vous êtes obligés de l’accuser sous peine de péché mortel.”

Après les avoir ainsi intimidés , le misérable alla lui-même chez le premier juge de la Sénéchaussée d'Abbeville. Il y déposa contre son ennemi ; il força ce juge à entendre les dénonciaieurs.

La procédure une fois commencée, il y eut une foule de délations; chacun disoit ce qu'il avoit vu ou cru voir, ce qu'il avoit entendu ou cru entendre.

Mais quel fût, frere *Eustache*, l'étonnement du scélérat B***, lorsque les témoins qu'il avoit suscités lui-même contre le Chevalier de *la Barre*, dénoncèrent son propre fils comme un des principaux complices des impiétés secrètes qu'on cherchoit à mettre au grand jour !

B*** fut frappé comme d'un coup de tonnerre; il fit sur-le-champ évader son fils; mais ce que tu croiras à peine, frere *Eustache*, le coquin n'en poursuivit pas avec moins de chaleur cet affreux procès.

Voici quelles furent les charges.

Le 13 Août (année 1765) six témoins déposent *qu'il ont vu passer trois jeunes gens à trente pas d'une procession; que les Srs. de la Barre & de Talonde avoient leurs chapeaux sur la tête, & le Sr. Meinel le chapeau sous le bras.*

Dans

Dans une addition d'information , une *Elisabeth Lacrivet* dépose avoir entendu dire à un de ses cousins , que ce cousin avoit entendu dire au Chevalier de *la Barre* qu'il n'avoit pas ôté son chapeau.

Le 26 Septembre, la femme d'un savetier , nommée *Ursule Gondalier* , dépose qu'elle a entendu dire que le Chevalier de *la Barre* voyant une image de *St. Nicolas*, en plâtre , chez la Sœur *Marie* touriere du Couvent , il demanda à cette touriere , si elle avoit achetée cette image pour avoir celle d'un homme chez elle.

Le nommé *Bauvalet*, garçon Cordonnier , dépose que le Chevalier de *la Barre* a proféré un mot impie en parlant de la Vierge *Marie*.

Claude , dit *Sélincourt* , Jardinier, témoin unique, dépose que l'accusé lui a dit que les *Commandemens* de DIEU ont été faits par des prêtres ; mais à la confrontation , l'accusé soutint que le Jardinier *Sélincourt* étoit un calomniateur , & qu'il n'avoit été question que des *Commandemens* de l'Eglise.

Le nommé *Héquet*, garçon muletier, dépose que l'accusé lui a dit ne pouvoir comprendre comment on adoroit un Dieu de pâte. L'ac-

PREMIÈRE PARTIE.

E

cusé, dans la confrontation, soutint qu'il n'avoit parlé que des Egyptiens.

Nicolas la Vallée, maître boulanger, dépose qu'il a entendu chanter au Chevalier de *la Barre*, deux chansons de corps-de-garde. L'accusé avoue qu'un jour étant ivre, il les a chantées avec le Sr. de *Talonde*, sans savoir ce qu'il disoit; que, dans cette chanson, on appelle à la vérité la *Ste. Marie-Magdelaine*, PUTAIN; mais qu'avant sa conversion, elle avoit mené une vie libertine & débordée. Il convint avoir récité l'Ode à *Priape* du Sr. *Pyron*.

Le sus-dit *Héquet* dépose encore dans une addition, qu'il a vu le Chevalier de *la Barre* faire une petite génuflexion devant les livres intitulés, *Thérèse Philosophe*, la *Touriere des Carmelites*, le *Portier des Chartreux*. Il ne désigne aucun autre livre; mais au récolement & à la confrontation, il dit qu'il n'étoit pas sûr que ce fut le Chevalier de *la Barre* qui fit ces génuflexions.

Le nommé *La Cour*, charpentier, dépose qu'il a entendu dire à l'accusé, au nom du con, au lieu de dire au nom du pere; &c. Le Chevalier dans son interrogatoire sur la sellette nie ce fait.

Le nommé *Petignot*, tailleur, dépose qu'il a entendu l'accusé réciter les *litanies* du *Con*, telles à peu près qu'on les trouve dans maître *Rabelais*, & que je n'ose rapporter ici. L'accusé le nie dans son interrogatoire sur la fellette; il avoue qu'il a en effet prononcé *con*; *con* des Demoiselles, *con* des Dames; mais il nie tout le reste.

Ce sont là, frere *Eustache*, me dit *Jacob*, toutes les accusations que j'ai vues portées contre le Chevalier de *la Barre*, le Sr. *Moinel*, le Sr. de *Talonde*, *Jean-François Douville de Maillefeu*, & le fils du nommé B***, auteur de toute cette massacrable tragédie.

Il a été constaté qu'il n'y avoit eu aucun scandale public, puisque *la Barre* & *Moinel* ne furent arrêtés que sur des monitoires lancés à l'occasion de la mutilation du Crucifix, dont ils ne furent chargés par aucun témoin.

On rechercha toutes les actions de leur vie, leurs conversations secrètes, des paroles échappées un an auparavant; on accumula des choses qui n'avoient aucun rapport ensemble, & en cela même la procédure fut très vicieuse.

Sans ces funestes monitoires, & sans les mouvemens violens que se donna B***, il n'y auroit jamais eu de la part de ces enfans in-

fortunés ni scandale, ni procès criminel. Le scandale public a été surtout dans le procès même.

Le monitoire d'Abbeville fit précisément le même effet que celui de Toulouse contre les *Calas*; il troubla les cervelles & les consciences.

Les témoins excités par B***, comme ceux de Toulouse l'avoient été par le Capitoul *David*, rappellerent dans leur mémoire des faits, des discours vagues, dont il n'étoit gueres possible qu'on pût se rappeler exactement les circonstances, ou favorables ou aggravantes.

Dans l'infâme procédure, il n'y eut d'interrogés que *la Barre*, & *Moinel*, enfant d'environ quinze ans.

Moinel tout intimidé, & entendant prononcer au juge le mot d'attentat contre la religion, fut si hors de lui, qu'il se jetta à genoux, & fit une confession générale, comme s'il eut été devant son confesseur.

La Barre, plus instruit & d'un esprit plus ferme, répondit toujours avec beaucoup de raison, & disculpa *Moinel* dont il avoit pitié. Cette conduite qu'il eut jusqu'au dernier moment, prouva qu'il avoit une belle ame. Cette

preuve auroit dû être comptée pour beaucoup aux yeux de juges intelligens, & ne lui servit de rien.

Dans ce procès, frere *Eustache*, qui a eu des suites si affreuses, tu ne vois que des indécences réprimables, & pas une action noire; tu n'y trouves pas un seul de ces délits qui sont des crimes chez toutes les nations; point de brigandage, point de violence, point de lacheté; rien de ce qu'on reproche à ces enfans ne feroit même un délit dans les autres Communions chrétiennes.

Je suppose que le Chevalier de *la Barre* & Mr. de *Talonde* ayent dit que l'on ne doit pas adorer un Dieu de pâte: ils ont commis une très grande faute parmi les *Catholiques*; mais c'est précisément, & mot à mot ce que disent tous ceux de la religion réformée.

Le Chancelier d'Angleterre, Lord *Cambden*, (d'aujourd'hui) homme très sage, prononceroit ces mots en plein Parlement, sans qu'ils fussent relevés par personne.

Lorsque My Lord *Lockart* étoit Ambassadeur à Paris, un habitué de paroisse porta furtivement l'*Eucaristie* dans son hôtel à un Domestique malade qui étoit *Catholique*. My Lord *Lockart* qui le sçut, chassa l'habitué de sa

maison. Il dit au Cardinal *Mazarin* [alors Ministre] qu'il ne souffriroit pas cette insulte. My Lord traita en propres termes l'*Eucharistie*, de *Dieu de pâte & d'idolâtrie*. — Le Cardinal *Mazarin* lui fit des excuses.

Le grand Archevêque *Tillotson*, le meilleur prêdîcant de l'Europe, & presque le seul qui n'ait point déshonoré l'éloquence par de fades lieux communs, ou par de vaines phrases fleuries, ou par de faux raisonnemens; l'Archevêque *Tillotson*, dis-je, parle précisément de l'*Eucharistie* comme le Chevalier de *la Barre*.

Les mêmes paroles respectées dans My Lord *Lockart* à Paris, & dans la bouche de My Lord *Tillotson* à Londres, ne peuvent donc être qu'un délit local, un délit de lieu & de tems, un mépris de l'opinion vulgaire, un discours échappé au hazard devant une ou deux personnes.

N'est-ce pas le comble de la cruauté, frere *Eustache*, de punir ces discours secrets, du même supplice dont on puniroit celui qui auroit empoisonné son pere & sa mere, & qui auroit mis le feu aux quatre coins de sa ville?

Remarque, cher frere, je t'en supplie, comme on a deux poids & deux mesures dans ce monde.

Tu trouveras dans la XXIVe. lettre *Perfant* de *Montesquieu*, Président à mortier du Parlement de Gascogne, de l'Académie Française de Paris, ces propres paroles : Ce magicien s'appelle le Pape; tantôt il fait croire que TROIS ne font qu'UN; tantôt que le PAIN qu'on mange n'est pas du PAIN, & que le VIN qu'on boit n'est pas du VIN; & mille autres traits de cette espece.

L'illustre & recommandable *Fontenelle* s'étoit exprimé de la même maniere dans la relation de Rome & de Geneve, sous le nom de *Mero* & d'*Enegu*.

Il y avoit mille fois plus de scandale dans ces paroles de *Fontenelle* & de *Montesquieu*, exposées par la lecture aux yeux du public, qu'il n'y en avoit dans deux ou trois mots échappés au Chevalier de *la Barre* devant un seul témoin; paroles perdues dont il ne restoit aucune trace.

Les discours secrets devoient être regardés comme des pensées. C'est un axiome dont la plus détestable barbarie doit convenir.

Je te dirai plus, frere *Eustache*; il n'y a point de loi en France, de loi expresse qui condamne à mort pour des blasphêmes.

L'ordonnance de 1666 prescrit une amende

pour la première fois, le double pour la seconde, &c. — & le *piloxi* pour la sixième récidive.

Cependant les Juges d'Abbeville, par une ignorance crasse & une cruauté inconcevable, condamnerent le jeune *Talonde*, agé de dix-huit ans, 1^o à souffrir le supplice de l'amputation de la langue jusqu'à la *racine*, ce qui s'exécute de manière que, si le patient ne présente pas la langue lui-même, on la lui tire avec des tenailles de fer, & on la lui arrache,

2^o On devoit lui couper la main droite à la porte de la principale Eglise.

3^o Ensuite il devoit être conduit dans un tombereau à la place du marché, être attaché à un poteau avec une chaîne de fer, & être brûlé à petit feu.

Le Sr. de *Talode* avoit heureusement épargné à ses juges l'horreur de cette exécution par la fuite.

Le Chevalier de *la Barre* étant entre leurs mains, ils eurent l'humanité d'adoucir la sentence, en ordonnant qu'il feroit décapité avant, d'être jetté dans les flammes; mais s'ils diminuèrent le supplice d'un côté, ils l'augmentèrent de l'autre, en le condamnant à subir la

question *ordinaire & extraordinaire* pour lui faire déclarer ses complices ; comme si des extravagances de jeune homme , des paroles emportées par le vent , dont il ne reste pas le moindre vestige , étoient un crime d'Etat , une conspiration. Cette étonnante Sentence fut rendue le 28 Février de l'année 1766.

La Sénéchaussée d'Abbeville ressortit au Parlement de Paris.

Le Chevalier de *la Barre* y fut transféré, son procès y fut instruit. Dix, Dix des plus célèbres Avocats de la Capitale des Welches signèrent une Consultation , par laquelle ils démontrèrent l'inégalité des procédures , & l'indulgence qu'on doit à des enfans mineurs, qui ne sont accusés ni d'un complot , ni d'un crime réfléchi. Le Procureur-Général (*Foli de Fleuri*) versé dant la jurisprudence, conclut à réformer la sentence d'Abbeville.

Il y avoit vingt-cinq Juges ; Dix acquiescèrent aux Conclusions du Procureur-Général ; les QUINZE autres animés par des principes respectables , dont ils tiroient des conclusions affreuses , se crurent obligés de confirmer cette abominable sentence.

Ces QUINZE fanatiques Juges vouloient signaler leur zele pour la religion *Catholique-Apostolique*

lique & Romaine; mais ils pouvoient être religieux & très fort religieux, sans être assassins & meurtriers.

Il est triste, frere *Eustache*, que cinq voix sur VINGT-CINQ, fussent pour arracher la vie à un accusé, & quelquefois à un innocent. Ne faudroit-il pas peut-être dans un tel cas de l'unanimité? Ne faudroit-il pas au moins que les trois quarts de voix conclussent à la mort? Encore en ce dernier cas, le quart des juges qui mitigeroit l'arrêt, ne pourroit-il pas dans l'opinion des cœurs bien faits, l'emporter sur les trois quarts. Je ne te donne cette idée que comme un doute, frere *Eustache*, en respectant le sanctuaire de la justice, & en le plaignant.

La jurisprudence de France est dans un si grand cahos, & conséquemment l'ignorance des juges de Province est quelquefois si grande, que ceux qui portèrent l'odieuse & barbare sentence contre le jeune *Talonde* & le Chevalier de *la Barre* se fonderent sur une déclaration de *Louis XIV*, émanée en 1682.

Cette ordonnance de 1682 prescrit à la vérité la peine de mort pour le *Sacrilege joint à la superstition*; mais il n'est question dans cette loi que de *magie* & de *fortilege*; c'est-à-dire,

de ceux qui, en abusant de la crédulité du peuple, & en se disant *magiciens*, sont à la fois *profanes* & *empoisonneurs*.

Voilà la lettre & l'esprit de la loi; il s'agit dans cette loi de faits criminels pernicioeux à la société, & non pas de vaines paroles, d'imprudences, de légèreté, de sottises commises sans aucun dessein prémédité, sans aucun complot, sans même aucun scandale public.

Que diroit-on, frere *Eustache*, d'un juge qui condamneroit aux galeres perpétuelles une famille honnête pour avoir entrepris un pèlerinage à Notre-Dame de Lorrette, sous prétexte qu'en effet il y a une loi du même Roi *Louis XIV*, enregistrée en Parlement, laquelle condamne à cette peine les vagabons, les artisans qui abandonnent leur profession, qui mènent une vie licencieuse, & qui vont en pèlerinage à Notre-Dame de Lorrette, sans une permission signée d'un Ministre d'Etat?

Les Juges de la Cité d'Abbeville sembloient donc visiblement pécher contre la loi autant que contre l'humanité, en condamnant à des supplices aussi épouvantables que recherchés, un Gentil-homme, & un fils d'une très-honnête famille, tous deux dans un âge où l'on ne pouvoit regarder leur étourderie que comme

un égarement qu'une année de prison auroit corrigé.

Il y avoit même si peu de corps de délit, que les juges dans leur sentence se servent de ces termes vagues & ridicules, employés par le petit peuple, *pour avoir chanté des chansons abominables & exécrables contre la Vierge Marie, les Saints & Saintes.*

Remarque, frere *Eustache*, qu'ils n'avoient chanté *ces chansons abominables & exécrables contre les Saints & Saintes*, que devant un seul témoin qu'ils pouvoient recuser légalement.

Ces épithetes font-elles de là dignité de la Magistrature ? Une ancienne chanson de table, n'est après tout qu'une chanson. C'est le sang humain légèrement répandu ; c'est la torture, c'est le supplice de la langue arrachée, de la main coupée, du corps jetté dans les flammes, qui est *abominable & exécrable.*

Le Chevalier de *la Barre* fut renvoyé à *Abbeville* pour y subir son horrible supplice ; & c'est dans la patrie des plaisirs & des arts qui adoucissent les mœurs, dans ce même royaume des *Welches*, aujourd'hui si fameux par les graces & par la mollesse, qu'on voit de ces horribles aventures.

Mais tu fais , frere *Eustache* , que ce pays n'est pas moins fameux par la *St. Barthélemi* , & par les plus énormes cruautés.

Enfin , le premier Juillet 1766 se fit dans Abbeville cette exécution trop mémorable : cet enfant fut d'abord appliqué à la torture. Voici quel est ce genre de tourment.

Les jambes du patient sont ferrées entre des ais ; on enfonce des coins de fer ou de bois entre les ais & les genoux , les os en sont brisés.

Le Chevalier s'évanouit ; mais il revint bientôt à lui à l'aide de quelques liqueurs spiritueuses , & déclara , sans se plaindre , qu'il n'avoit point de complice.

On lui donna pour Confesseur & pour assistant un Dominicain , ami de sa tante l'Abbesse , avec lequel il avoit souvent soupé dans le couvent. Ce bon homme pleuroit , & le Chevalier le consolait.

On leur servit à diner. Le Dominicain ne pouvoit manger. “ Prenons un peu de nourriture , lui dit le Chevalier , vous aurez besoin de force autant que moi pour soutenir le spectacle que je vais donner.”

Le spectacle en effet étoit terrible : on avoit envoyé de la capitale des Welches

cinq bourreaux pour cette infâme exécution.

Je ne puis dire au sûr si on coupa au Chevalier la langue & la main. Tout ce que j'ai sçu, c'est qu'il monta sur l'échafaud avec un courage tranquille, sans plainte, sans colere, & sans ostentation.

Tout ce que dit *la Barre* au religieux qui l'assistoit, se réduit à ces paroles : *Je ne croyois pas qu'on pût faire mourir un jeune Gentil-homme pour si peu de chose.*

Lorsque la nouvelle de sa mort fut reçue à Paris, le Nonce du *St. Pere* dit publiquement qu'il n'auroit point été traité ainsi à Rome ; & que s'il avoit avoué ses fautes à l'Inquisition d'Espagne ou de Portugal, il n'eût été condamné qu'à une pénitence de quelques années.

Je prierois volontiers tous les Docteurs des quatre parties du globe de vouloir bien me communiquer leurs pensées sur cet événement.

Quel horrible, quel infâme, quel abominable, quel exécrable assassinat, cher frere *Eustache* !

Chaque siecle voit de ces catastrophes qui effrayent les hommes ; qui effrayeroient les loups, les lions, les léopards, les tigres.

Les circonstances ne sont jamais les mêmes ;

ce qui eut été regardé avec indulgence, il y a cinquante ans, peut attirer une mort affreuse cinquante ans après.

Le Cardinal de Retz prend séance au Parlement de Paris avec un poignard empoisonné qui déborde *quatre doigts* hors de sa fourreau; & cela ne produit qu'un *bon mot*.

Des frondeurs jettent par terre le *Saint-Sacrement* qu'on portoit à un malade, Valet de Chambre du Cardinal *Mazarin*, & chassent le Prêtre à coups de plat d'épée, & on n'y prend pas garde.

Ce même *Mazarin*, ce premier Ministre, revêtu du sacerdoce, honoré du *Cardinalat* (dignité suprême, mais dignité à la *Grecque* (a)) est pros crit sans être ouï, son sang est proclamé à cent mille écus.

On vend les livres de ce même *Mazarin* pour payer sa tête, dans le tems même qu'il conclut la *paix* de Munster, & qu'il rend le repos à l'Europe; — mais, on n'en fait que rire; & cette proscription ne produit que des chansons.

Altri tempi, altre cure; — Ajoutons, frere *Eustache*, d'autres tems, d'autres malheurs, &

(a) De nos jours, bien entendu.

ces malheurs s'oublieront pour faire place à d'autres.

Soumettons-nous , tous humains que nous sommes , à la Providence qui nous éprouve , tantôt par des calamités publiques , tantôt par des désastres particuliers. Souhaitons des loix plus sages , des Ministres des loix plus sages , plus éclairés , plus humains que ceux d'Abbeville , que ceux même du Parlement de Paris , sans oublier ceux des Messires & Maîtres du Parlement de Toulouse , sur lesquels le sang injustement répandu de l'innocent *Calas* réjaillira dans tous les siècles des siècles.

AVANT

* *

*

AVANT d'aller coucher, frere *Eustache*, je dois te raconter la troisiéme histoire que je t'ai promise. Elle tient de l'horreur, t'ai-je dit. Toutes les fois que je me la rappelle, elle pé- nétre encore mon ame d'indignation.

Il s'agit de la premiere ABBESSE de Paris; je m'explique : de la fameuse SURINTENDANTE ou GRANDE-MAÎTRESSE des plaisirs de la Cour & de la Ville, de la noble Dame *Gourdan*, que, par une dénomination plus décente & plus honorable, on appelloit LA PETITE COMTESSE.

Cette femme étoit furtout essentielle aux étrangers, comme aux My Lords d'Angleterre, aux Boyards de Moscovie, aux Grands d'Espagne, aux Princes, Comtes & Barons du St. *Empire Romain*. Elle étoit pour ces Seigneurs d'une grande ressource.

Ne te fache pas, cher *Eustache*, si je te confesse que j'en ai quelquefois usé, comme les autres, pendant mon séjour dans la Capitale des Welches. Je puis t'en parler pertinemment, moi.

Ce qui rendoit la noble *Gourdan* précieuse

PREMIERE PARTIE.

F

entre les semblables, c'étoit son art de s'insinuer chez les femmes comme il faut, de gagner leur confiance & de les rendre dociles aux propositions qu'elle leur faisoit.

Tu sens, ami *Eustache*, qu'il falloit qu'elles fussent proportionnées à l'objet désiré ; car enfin, de l'aveu même d'une Impératrice & d'une Reine, il n'est point de personne du sexe qui ne puisse s'acheter ; il ne s'agit que du prix.

Un *swelte My Lord* Anglois, un lourdaut *Myn Heer* Hollandois, avec des *guinées au courant*, ou des ducats *bien cordonnés*, peut frapper sur le cû bien fort, & claquer sur les fesses à son aise à la plus belle femme de France, d'Allemagne & de tout autre pays de la terre. *Argent fait tout*, c'est le proverbe.

La noble *Gourdan* avoit un talent tel, qu'il lui avoit procuré la connoissance des Princes, des Evêques, des Ministres, des Magistrats, & , lors de son singulier procès, ce talent la fit regretter de tous ces illustres personnages.

Comment, diras-tu, frere *Eustache*, une entremetteuse, c'est-à-dire, une *maquerelle* aussi essentielle dans la premiere Capitale du

monde, a-t-elle pu mériter l'animadversion de la justice ?

Voici l'histoire. Elle te paroîtra bien romanesque, l'ami ! mais je l'ai tirée de la Dame accusée. Cette histoire t'amusera, j'espère.

Madame d'Oppy, (c'est son nom) femme d'un grand bailli d'épée de la Ville de Douai, étoit à Paris par nécessité.

Un certain égrefin, Chevalier de Saint-Louis qu'elle avoit vu en Flandre chez ses beaux-frères, mais qu'elle connoissoit peu personnellement, profite du vuide de société où elle se trouve, pour lui rendre des visites assidues & se rendre nécessaire auprès d'elle par des apparences de dévouement & de zele.

Bientôt notre égrefin lui fait sentir la nécessité où elle se trouve de se procurer des liaisons dans un pays où l'ennui succède tour-à-tour au dégoût des affaires.

Il lui vante une femme de condition de ses amies, d'un certain âge, bien répandue, tenant un état considérable & recevant la meilleure compagnie.

C'étoit précisément ce qu'il falloit à une femme qui, avec un nom, de la figure & surtout de la jeunesse, avoit besoin pour paroître décentement dans le monde, d'une per-

fonne de son sexe qui lui servit en quelque forte de fauve-garde & d'introductrice.

Le moyen que Madame d'Oppy ne se laissât point aller à une proposition aussi décente de la part d'un militaire qu'elle croyoit de ses amis !

La bonne Dame n'avoit pas assez d'expérience des intrigues de la Capitale des Welches, pour savoir que les fonctions les plus mal-honnêtes y sont souvent l'appanage de l'homme décoré & le moyen de parvenir à la fortune & aux honneurs. Elle accepta donc avec empressement, & fut conduite chez la prétendue Comtesse.

D'ailleurs, une vaste & belle maison, un domestique nombreux, des appartemens meublés superbement, tout annonçoit l'opulence de la maîtresse.

La noble *Maqua* accabla de politesses la nouvelle présentée, se félicita d'avoir fait sa connoissance, en remercia l'égrefin, & parût vouloir se lier plus intimément avec une femme aussi aimable.

Cette intimité ne peut avoir lieu alors, à cause d'un voyage que Madame d'Oppy fit, peu de jours après, chez elle.

Mais, un an après, de retour dans la Capi-

tales, ne songeant plus à son aventure, elle se trouve attaquée au bal de l'Opéra par un masque qui, après l'avoir tourmentée un peu, se fait reconnoître pour la femme chez laquelle elle a été conduite, un an auparavant.

Frere *Eustache*, grands reproches d'une part, excuses de l'autre.

On pardonne, à condition qu'on viendra se justifier à un souper, un jour indiqué.

Madame d'*Oppy* s'y rendit. Il n'y avoit en femmes qu'elle & sa nouvelle amie, la Comtesse, la *petite* Comtesse, la noble *Maqua*. Le reste des convives consistoit en Cavaliers, qu'à leurs noms, vrais ou faux, Madame d'*Oppy* reconnut pour gens du plus haut parage.

Le souper fut gai, divertissant, sans indécence, & l'on se retira de bonne heure.

Un 15 Avril, jour fatal où Madame d'*Oppy* s'étant empressée d'aller chez la Comtesse sur un billet d'invitation, elle se trouve assaillie par un Sr. *Marais*, (grand coquin) inspecteur de police, chargé du détail des putains & de tous les bordels de Paris; par un Sr. *Mutel*, (pas trop honnête homme) Commissaire des dites personnes & des dits lieux, qui arrêtent la provinciale Dame par ordre du Roi, & lui apprennent que le lieu où elle est, est un lieu

de prostitution ; que la femme qu'elle croit son amie, son égale, en est la directrice ; que c'est la Dame *Gourdan* (l'INFAME COQUINE!) Nom trop célèbre dans la Capitale, mais ignoré d'une femme honnête.

Cette abominable *Maqua*, cette exécration *Gourdan* se rend alors son accusatrice, & lui met sur le compte des débauches, dignes de la dernière de ses infâmes élèves : elle en fait sa déclaration.

Le perfide Chevalier de *Gricourt*, beau-frère de Madame d'*Oppy*, voyoit tout, entendoit tout d'un appartement voisin. Il étoit l'infame chef secret & invisible de l'exécution, & sans égard aux réclamations de sa belle-Sœur, aux protestations de son innocence, à ses refus obstinés de rien signer, à ses larmes, à ses sanglots, il la fait conduire à *Sainte-Délagie*, dans une de ces maisons de force, destinées à purger les familles & la société de leurs plus vils rebuts, à envelopper dans les ténèbres la honte d'un mari déshonoré, l'opprobre d'une femme scandaleuse, à donner un frein, en un mot, à ces *Messénines*, dont aucune pudeur ne peut arrêter les écarts & les débauches.

Là, la trop infortunée, mère de famille, femme de condition, alliée d'une infinité de

maisons illustres, est dépouillée de ses habits, couverte d'une robe de bure, & reçoit le signe de l'infamie, en voyant tomber ses beaux cheveux; l'ornement de sa tête.

Cependant, le mari apprend les horreurs qu'on impute à sa femme. Il arrive à Paris, il la voit, il entend sa justification.

Mais trop foible, & pour la tourmenter innocente, & pour résister aux efforts des insigneurs de sa persécution, il prend un milieu; il fait convertir la lettre de cachet, qui retient Madame d'Oppy prisonnière à *Sainte-Pélagie*, en un autre, qui l'exile dans une terre où elle doit vivre avec lui, sans pouvoir se remontrer à Paris, sous quelque prétexte que ce soit.

Arrivés en ce lieu, les deux époux soupèrent ensemble, couchèrent ensemble, & scellerent de bonne grace dans le lit conjugal une paix où l'épouse avoit seule à pardonner. Elle avoit déjà tout oublié; mais elle retomba bientôt dans de nouvelles anxiétés.

A travers la satisfaction apparente de son mari, malgré les preuves de tendresse qu'il lui prodiguoit, elle démêloit un trouble, une contrainte, une agitation qu'il dissimuloit mal.

Madame d'Oppy ne peut résister à son desir

de s'éclaircir. Ayant trouvé un moment favorable pour fouiller dans les poches de son mari, elle en tire une correspondance odieuse, dont le résultat est un plan concerté de l'arrêter de nouveau au moyen d'un autre ordre du Roi, & de la faire enfermer pour le reste de ses jours dans un couvent.

A cette lecture effrayante, elle prend son parti, & ne voit son salut que dans la fuite.

Après avoir erré dans plusieurs endroits, elle se fixe en Angleterre. Elle apprend que son mari, au bout d'un an de délai, a rendu plainte contr'elle en adultère, & l'a fait condamner à la peine de l'authentique.

Elle repasse en France, y reste cachée, dans l'espoir de venger son honneur attaqué, elle parvient enfin à faire lever la lettre de cachet, toujours subsistante. Elle interjette appel de la procédure entamée par son mari, & en demande la nullité.

Cependant le mari rend une nouvelle plainte qui commençant où vient de finir la première, embrasse tout l'intervalle écoulé depuis son évafion, & articule de nouveaux faits d'adultère pendant le séjour de sa femme à Londres.

C'est dans cet état du procès qu'intervient un arrêt, qui décrète de prise de corps la

noble *Gourdan*, & deux autres femmes publiques ayant servi de témoins contre l'accusée.

Mais l'infame *Maqua* qui a des amis particuliers en Cour de Parlement, a été avertie par de jeunes Conseillers, & s'est soustraite à la captivité.

Quoiqu'il en soit, les fonctions de la *petite Comtesse* se trouvent interrompues, & c'est ce qui désole tant de gens de tout sexe, de tout âge, de toute condition & de tout pays à qui cette infame appareilleuse rendoit les services essentiels de sa profession.

On a saisi & annoté ses meubles, mis les scellés chez elle. On lui avoit fait représenter auparavant son livre, qui est déposé au greffe. On dit que ce livre est une pièce très curieuse.

Pour en connoître l'importance, il faut que tu saches, frere *Eustache*, que les bordels de la Capitale des Welches sont d'institution politique. Les matrones qui y président, par essence espionnes de la police, tiennent un registre exact de toutes les personnes qui viennent chez elles, & entrent à cet égard dans les détails les plus particuliers qu'elles peuvent apprendre. Tu sens, ami *Eustache*, combien ils doivent être amusans.

C'est sous le feu Roi, *Louis XV*, & surtout à la fin de son regne, que cet historique du libertinage de la Capitale des Welches étoit fort recherché.

On prétend que c'est la trop fameuse Marquise de *Pompadour* qui, pour dissiper l'ennui de son auguste Amant, avoit imaginé cette scandaleuse Gazette.

Le magistrat chargé de cette partie en dernier lieu (M. de Sartine) y donnoit une attention particulière : il occupoit journellement un Secrétaire de confiance très-intime, à rédiger de ces divers matériaux un journal galant & luxurieux. Tu sens aisément, l'ami, que le Monarque & sa maîtresse en fesoient leurs plus chères délices ; Tu conçois combien cette impudique Gazette avoit du prendre faveur sous le regne de la crapuleuse Comtesse *du Barry*, & les jolis commentaires qu'elle pouvoit y faire.

Le Lieutenant de police d'aujourd'hui n'a pas cet avantage.

Le jeune Roi, ami des mœurs, rejetteroit avec indignation une Chronique aussi ignominieuse ; il rougiroit des turpitudes qu'on y dévoile.

Mais ces archives d'horreurs & d'infamies

n'en subsistent pas moins , comme pouvant servir à diriger le Ministère dans quantité d'opérations sordides, à lui fournir le fil de beaucoup de choses & le secret de presque toutes les familles.

Pendant que je suis sur le compte de la *Gourdan* , frere *Eustache* , il faut te faire part de deux anecdotes qui la concernent , anciennes déjà , & qu'on m'a apprises. Tu verras par la première , que cette infame entremetteuse étoit très propre à jouer tous les rôles qu'on vouloit lui faire faire pour assouvir sa cupidité. La seconde est une preuve qu'il étoit très aisé de se méprendre sur son compte , mais que l'erreur ne pouvoit durer longtems. .

Un fermier général , (le Sr. *Dongé*) vieux libertin , très riche , voyoit en société une femme de condition , venue à Paris avec son mari pour solliciter à la Cour quelque grace.

Cette femme étoit fraîche , aimable , enjouée ; elle avoit donné dans l'œil du Turcaret. Celui-ci avoit essayé de s'insinuer auprès d'elle , mais sans succès ; ce qui n'avoit fait qu'irriter ses desirs.

Il va trouver la *petite Comtesse* ; il lui fait part de son amour , & déclare à être disposé à tous les sacrifices pécuniaires , si elle peut.

déterminer cette beauté à lui devenir favorable.

Il ajoute qu'il sçait qu'elle n'est pas à son aise , & l'autorise à s'avancer en propositions solides , aussi loin que l'exigeront les circonstances.

Du reste , il promet de forts honoraires pour la *Maqua*.

Celle-ci commence par faire connoissance avec la femme de chambre : elle se ménage un accès chez la maîtresse , comme marchand à la toilette qui vient lui faire voir des byoux , des étoffes & autres effets précieux à acheter.

Elle découvre bientôt le foible de la Dame : elle a une fureur de diamans inconcevable , mais elle ne fait comment faire pour les payer ; elle manque d'argent. L'adroite *Maqua* vient rendre compte au financier de sa Commission ; Elle lui dit que l'ouverture est faite , mais que la négociation est chère ; qu'il s'agit d'un écrin de dix mille écus.

Le publicain , ladre de son caractère , étoit trop épris pour l'être en pareil cas.

Il va chez un bijoutier , se munit de la plus belle garniture de cette espece & la confie à la perfide appareilleuse , qui ne doute

plus d'éblouir la provinciale avec de telles offres.

Elle s'y rend adroitement , & comme la commission devenoit de plus en plus délicate , à cause de l'époux , elle engage la Dame à venir chez elle secrètement pour voir les diamans en question , très beaux , qui ne seront point chers , dont le propriétaire est obligé de se défaire à bon compte.

La jeune femme qui , à l'exemple de quantité de ses semblables , traitoit tout cela à l'insu de son mari , accepte le rendez-vous comme plus commode. Elle logeoit dans le quartier de la Comédie Italienne.

Un Dimanche , sous prétexte d'aller à l'Eglise , enveloppée d'une caleche , elle va chez la prétendue marchande à la toilette , qui de son côté n'avoit pas manqué de prévenir le fermier-général , de lui annoncer que la beauté , docile à ses desirs , consentoit à une entrevue à telle heure.

La jeune provinciale arrive la première , suivant la combinaison de la perfide *Maqua* , elle lui déploie les diamans , elle les lui essaye , elle lui met les girandoles , la bague au doigt , le colier au cou , &c.

Celle-là se livrant à la vanité ordinaire de

ton sexe, s'adonner dans cet éclat: — “ Mais
,, tout cela fera bien cher, dit-elle? ” — “ Non,
,, Madame, répond l'entremetteuse abomina-
,, ble. ” En même tems elle fait entrer le pail-
lard financier: — “ Voilà le propriétaire;
,, vous vous arrangerez ensemble, je vous
,, quitte. ”

La traîtresse *Maqua* sort aussitôt, ferme la
porte & laisse la victime en proie aux desirs
effrénés du vieux débauché. *Dongé*, qui, de
son côté, croyant ses propositions acceptées,
fait les déclarations les plus chaudes, & se
met en devoir de recueillir le fruit de ses
avances.

Tout cela s'étoit passé si brusquement que la
provinciale pétrifiée n'avoit pas reconnu d'a-
bord le fermier-général. Elle lui témoigne sa
surprise & le rejette avec indignation.

Etonné à son tour, le paillard financier de-
mande si elle s'est flattée de recevoir ce cadeau
impunément? Il s'en suit une explication af-
freuse.

Notre provinciale apprend où elle est; en
vain elle veut sortir: point de clef à la porte:
elle a beau sonner, personne ne répond.

L'infame hôtesse du lieu voyoit le combat
par une ouverture secrète. Elle se flattoit

toujours que les diamans opéreroient leur effet: elle ne pouvoit concevoir qu'une femme résistât à un pareil appas.

Cependant il fallut terminer cette scène, qui ne pernoit pas décidément la tournure convenable, & qui commençoit à fatiguer le paillard publicain.

Il remet ses diamans dans sa poche. La beauté, furieuse, menace la félerate *Gourdan* de la faire mettre à l'hôpital.

Tout considéré, de peur que l'aventure ne parvint aux oreilles de son mari, elle a trouvé plus prudent de rester tranquille, de profiter de la leçon, de renoncer aux diamans, & surtout de ne plus voir de marchandes à la toilette.

L'autre anecdote est plus plaisante, frere *Eustache*.

La *petite Comtesse*, non moins utile aux plaisirs de la Cour qu'à ceux de la Capitale, revenoit un jour de Versailles où elle avoit conduit deux Nymphes, morceaux choisis, qu'elle avoit présentés à quelque grand.

Aux approches de Paris, son carrosse cassé, elle est obligée de mettre pied à terre avec ses deux élèves.

Un Prélat, un M. de *Lorry*, Evêque de Tarbes, passe dans le même tems: il est touché

de l'accident : il prend part au sort de ces Dames , leur offre sa voiture pour les ramener. Il insiste.

La *petite* Comtesse trouve très comique de se voir dans le carosse d'un Evêque ; elle accepte , & se pavane aux yeux de tous les spectateurs.

C'étoit un jour où la route de Versailles étoit encore plus fréquentée que de coutume.

Une infinité de jeunes Seigneurs se rendoient à la Cour : plusieurs reconnoissent le Prélat & sa compagnie.

Arrivés , ils n'ont rien de plus pressé que d'en rire & d'en faire l'histoire du jour. Elle parvient aux oreilles de la Comtesse du Barry qui en amuse le monarque.

S. M. ordonne au Grand-Aumonier de mander de sa part l'Evêque, & de lui faire des reproches sur sa conduite scandaleuse.

Le Prélat ne fait ce que cela veut dire. Enfin la plaisanterie s'éclaircit , & sa Grandeur reconnoît que la charité n'est pas toujours bien placée ni bien récompensée.

Te voilà maintenant au fait, frere *Eustache*, de cette premiere Abbessé de Paris. Je dois t'instruire à présent des diverses curiosités qu'on a trouvées dans sa maison.

DEPUIS

* *

*

DEPUIS le décret de prise & de corps lancé contre l'infame *Gourdan*, ce qui avoit obligé cette Abbessé de laisser ses ouailles dispersées & de prendre la fuite ou de se cacher, ses meubles avoient été saisis, & sa maison étoit sous la sauve-garde de la justice. On y mit un gardien, qui ne l'ouvroit que par billet du président de la Tournelle; mais comme celui-ci étoit un homme aimable, il donnoit volontiers permission de voir cet horrible temple de luxure. Beaucoup d'honnêtes gens qui n'auroient osé y entrer auparavant, profiterent de l'occasion, & parmi ceux qui y avoient été, tels que moi, il en est quantité qui n'en ayant connu que les Nymphes, en visitèrent ensuite les appartemens secrets; où ne s'admettoient que ceux auxquels ils pouvoient être utiles.

J'ai trouvé ce lieu digne de t'être décrit en certaines parties, frere *Eustache*, par les recherches & les ressources du libertinage qu'on y trouvoit.

Je ne te parlerai point du *Serrail*. Le mot

PREMIERE PARTIE.

G

seul caractérise cette salle d'assemblée , commune à toutes les maisons de cette espèce. On y rencontre toujours ce qu'on appelle *plastrons de corps-de-garde* , c'est-à-dire , une douzaine de filles perdues , gangrénées , vérolées jusqu'à la moëlle des os , & dont le cœur & l'esprit encore plus corrompus , les rendoient propres à recevoir cette multitude effrenée de jeunes militaires oisifs , débauchés , sans argent , qui s'établissoient-là comme en garnison , & que la police , pour éviter de plus grands désordres , oblige les Abbesses de recueillir.

Juge, frere *Eustache* , que d'ordures doivent se débiter dans un pareil cercle ! Que d'horreurs & d'infamies doivent s'y commettre ! Ce sont cependant souvent de très jolies créatures , condamnées à passer ainsi la fleur de leurs ans dans ces abominables exercices.

Je passe à la *piscine*.

C'étoit un cabinet de bain , où l'on introduisoit les filles qu'on recrutoit sans cesse pour la *petite Comtesse* dans les provinces ; dans les campagnes & chez le peuple de Paris.

Avant de produire un pareil sujet à un amateur , qui eut reculé d'effroi s'il l'eût vu sortant de son village ou de son taudis , on la

décrassoit en ce lieu, on lui adoucissoit la peau, ou la blanchissoit, on la parfumoit; en un mot, ou y maquignonoit une *cendrillon*, comme on prépare un superbe cheval.

Je vis ensuite une armoire, où étoient les différentes essences, liqueurs & eaux à l'usage des Demoiselles.

Je remarquai l'*eau de pucelle*; c'est un fort astringent avec lequel l'infame *Maqua* réparoit les beautés un peu délabrées, & rendoit ce qu'une jeune fille ne peut perdre qu'une fois.

A côté de l'*eau de pucelle*, étoit l'*essence à l'usage des monstres*; c'en étoit une dont on faisoit rarement l'emploi; cependant on a prétendu que l'exécrable appareilleuse en faisoit quelquefois l'application sur de petites novices, dont elle hâtoit ainsi la maturité en faveur des personnages du plus haut rang, dont la paillardise avoit besoin d'être excitée par la fraîcheur, l'élasticité, l'ingénuité de l'enfance, mais chez qui la vigueur ne répondoit pas aux desirs.

En revanche, il étoit une liqueur dont il se faisoit une grande consommation. On voyoit nombre de flacons du *spécifique* du Docteur *Préval*.

Ce scientifique fourré prétendoit qu'il étoit à la fois indicatif, curatif & préservatif de la

vérole, chaude-pissés, chancres, poulains &c.

La *Maqua Gourdan*, l'une des plus intelligentes *Maquas* de l'univers entier, s'en servoit, m'assura-t-on, dans le premier cas. Par des injonctions qu'elle faisoit à une courtisanne qui se présentoit chez elle, elle jugeoit d'abord si elle n'étoit point *saine*, à des convulsions involontaires que la Nymphe éprouvoit sur le champ.

D'autres fois, par une expérience plus sûre encore, elle en donnoit en boisson, &, dans vingt-quatre heures, les symptômes les plus caractérisés se développoient sur une beauté fraîche, paroissant jouir de la meilleure santé.

Dans le troisieme cas, enfin, elle n'avoit pas d'autre recette, celle-ci étant la plus commode, la plus courte & la moins dispendieuse. Au moyen de cette utilité variée, elle faisoit grand cas de l'inventeur scélérat du *spécifique*, & avoit avec lui une intimité très étroite. Cependant le Docteur a été en procès avec la *Maqua* à l'occasion de son infernale découverte.

Du Cabinet des *bains*, on passoit dans le *Cabinet de Toilette*, où les élèves de ce recommandable Séminaire de Venus recevoient leur seconde préparation.

Je ne t'y retiendrai pas longtems, frere *Eustache* ; tu as sûrement assisté quelquefois à cet exercice journalier des femmes, & je ne t'apprendrais rien de nouveau. Imagine-toi seulement ce séjour garni de tout ce qui peut contribuer à rendre une Nymphé neuve & séduisante.

La *salle du bal* suivoit après , & quoiqu'elle ne servit point à danser , elle n'étoit pas mal nommée , parce qu'en effet c'étoit-là précisément où chaque fille , femme ou veuve recevoit son déguisement convenable ; où la paysanne étoit métamorphosée en bourgeoise , & la femme de qualité quelquefois en cuisinière.

Un ami qui m'accompagnoit , m'expliqua ce que signifioient toutes les sortes d'habillemens que nous y vîmes.

Il n'est qu'à Paris , frere *Eustache* , où l'on trouve de ces raffinemens favorables à tant de supercheries qui s'y exercent. Les *bordels* de Londres , de Venise , de Rome , de Naples , n'approchent pas de l'endroit dont je te fais la description. Les personnes qui les tiennent dans ces capitales sont bien éloignées de l'esprit de ruse , d'intrigue & de scélératesse que possèdent si supérieurement les entremetteuses de Paris , & surtout celle dont je te parle.

Pour mieux te mettre au fait, l'ami, mon conducteur fit ouvrir une armoire, dans laquelle nous aperçûmes, avec le plus grand étonnement, une porte, mais sur laquelle il y avoit un scellé.

Ne pouvant rompre le sceau de la justice, il me dit que cette porte rendoit dans un appartement d'une maison voisine, où elle étoit recouverte d'une semblable armoire, en sorte que ceux qui y entroient ne se doutoient en rien de la communication : que cet appartement étoit occupé par un marchand de tableaux, de curiosités, &c. chez lequel tout le monde pouvoit entrer sans scandale; dont la maison d'ailleurs à porte cochère & dans une autre rue, (la rue St. Sauveur, dans laquelle se rend la rue des Deux-Portes, où étoit la maison de l'infame Gourdan) ne laissoit soupçonner en rien l'objet de la venue des personnes qui s'y rendoient.

Ce marchand étoit d'intelligence avec la Maqua, sa voisine, & c'est de chez lui que pénétroient chez elle les Princes, les Prélats, les gens à simarre, les Dames de haut parage, qui avoient besoin d'une manière ou d'autre des exercices de l'exécrable Gourdan.

Au moyen de cette introduction furtive, &

que les domestiques même ignoroient , on changeoit , comme l'on vouloit , de décoration en ce lieu.

L'Ecclésiastique pouvoit se transformer en séculier , le magistrat en militaire , & se livrer ainsi , sans crainte d'être découverts , aux honneux plaisirs qu'ils y venoient chercher.

Les femmes cachant également leur grandeur & leurs titres sous la bure d'une Chambrière , ou dans les cornettes d'une *Cauchoise* (a), recevoient hardiment les vigoureux assauts du rustre grossier que leur avoit choisi leur experte confidente pour assouvir leur indomptable tempérament. De son côté , le payfan grossier , croyant carresser sa semblable , se livroit sans s'effaroucher , à toute l'impétuosité de son ardeur brutale.

De-là , je passai avec mon conducteur dans l'*infirmerie*.

Que ce mot ne t'épouvante pas , cher *Eustache* ; il n'est point question de maladie pestilentielle , mais de ces voluptueux blasés dont

(a) Femmes du pays de *Caux* en Normandie , qui conservent à Paris ordinairement le costume de leur province , très remarquable , & qui contribuent beaucoup , comme gentilles & disposées au libertinage , à recruter les bordets de la Capitale.

il faut réveiller les sens flétris par toutes les ressources de l'art de la luxure.

Ce lieu ne recevoit le jour que d'en haut , ce qui le rendoit plus tendre ; de toutes parts on ne voyoit sur les murs que des tableaux , des estampes lubriques ; ces attitudes , ces postures lascives , inventées pour allumer l'imagination , & ranimer ses desirs , étoient répétées en sculpture , comme pour frapper davantage les amateurs , & les morceaux les plus orduriers des poëtes se lisoient encadrés , & contribuoient d'autant à enflammer le lecteur.

Au fond d'une alcove étoit un lit de repos de satin noir ; le ciel & les côtés étoient en glace , & répétoient non-seulement les objets de ce voluptueux boudoir , mais toutes les scènes même des acteurs sur ce matelas de la débordée luxure.

En parcourant tant de choses , mes yeux se portèrent sur des petits faisceaux de genêt parfumés.

Je demandai ingénument à quoi cela servoit. Mon conducteur me rit au nez & me dit : „ Vous , tre ignorance vous fait honneur ; je vous , félicite de n'avoir pas besoin de ce secours ; , mais comme cela pourra arriver , il faut , vous apprendre l'usage de ces verges , car

„ ç'en sont de réelles , & elles sont destinées
„ à une flagellation, même souvent violente.

„ Il est des paillards malheureux qui se font
„ de cette sorte agiter le sang à tour de bras
„ par une ou deux expertes courtisannes.

„ Ainsi en mouvement , le sang se porte
„ dans les muscles , trop paresseux , organes
„ du plaisir , & ces libertins se trouvent alors
„ une vigueur dont ils ne se feroient pas crus
„ capables.

„ Il en est d'autres qui ont recours à un
„ moyen moins répugnant en apparence , mais
„ plus funeste ; le voilà.”

En même tems , mon conducteur , homme
qui avoit l'expérience du local , tira d'une pe-
tite armoire une boîte , où étoient pastilles
en forme de dragées de toutes couleurs.

“ Il suffit, continua-t-il, d'en manger une ;
„ & bientôt après , on se sent un nouvel
„ homme.”

Ces pastilles étoient étiquetées : *Pastilles à la
Richelieu.*

J'en demandai la raison. Mon conducteur
répondit : que ce mémorable Maréchal de
France en avoit fait beaucoup d'usage , non
pour lui , mais pour se rendre favorables les
femmes dont il avoit la fantaisie & qu'il avoit

trouvées rebelles : qu'en leur faisant manger de ces *bonbons*, il les avoit toutes réduites : qu'ils avoient une efficacité telle , qu'ils excitoient le tempérament des plus vertueuses , & les rendoient folles d'amour pendant quelques heures.

Je témoignai à mon digne conducteur mon dégoût d'un secret , qui , humiliant , avilissant l'amour propre même du vainqueur , devoit être pernicieux à la victime , & d'ailleurs la faire périr de douleur & de rage , revenue à son sang-froid.

Mon louable conducteur me raconta à cette occasion la scélératesse d'un certain Comte de Sade , ce gentil-homme si renommé pour ses horreurs contre les femmes qui , étant restées impunies , l'ont autorisé à en commettre de nouvelles.

Voici ce que j'ai lu autrefois de ce gentil-homme Welche , ou plutôt Cannibale , dans les nouvelles du tems :

Un M. de Sade , homme d'un certain âge & d'une famille distinguée du COMTAT , qui se prétend parent de la belle Laure , passant le Samedi Saint dans la place des Victoires , est arrêté par une femme qui lui demande l'aumône.

Le Comte l'envisage : il la trouve jeune & jo-

lie ; il veut savoir pourquoi elle ne fait pas un autre métier plus agréable & plus lucratif ?

Après un dialogue trop long à rapporter, frère *Eustache*, sur la difficulté que voit le Comte d'amener cette femme à ses vues, il paroît entrer dans ses besoins, & lui propose de la prendre comme gouvernante, de la mettre à la tête de sa maison.

La femme y consent. Le Comte lui donne rendez-vous pour le lendemain, & la conduit à sa maison de campagne (à *Arcueil*) où se trouvant seule avec elle, il renouvelle ses instances galantes, & sur le refus persévérant de cette femme, il s'en empare, il l'oblige à se déshabiller, l'épée nue à la main ; il la lie à une colonne de lit, il la fouette, la flagelle, lui déchiquete le corps avec un canif, il jette sur ses playes de la cire d'Espagne ; il l'enferme & se retire.

La malheureuse se démène & se détache : elle court à la fenêtre, elle appelle du secours, &, sur le bruit qu'elle entend à la porte de la chambre, croyant que son bourreau veut rentrer, elle se jette par la fenêtre.

Le Comte revient à Paris. — Grande émeute au village. — Plainte chez le Baillif.

On a prétendu que la famille très accrédi-

tée de ce féroce de *Sade* avoit intimidé ou gagné le Baillif; mais qu'un Président des Enquêtes du Parlement, (nommé *Pinon*) qui avoit une maison au même lieu, lui ayant reproché son indolence & sa foiblesse, l'affaire fut son train.

La femme qu'on dit, dans le tems, être celle d'un ouvrier du fauxbourg *St. Antoine*, se cassa bras & jambes de sa chute.

Le procès de cet atroce de *Sade* avoit été entamé par le Parlement; mais sa famille accréditée & alliée (a-t-on prétendu) de la maison de *Condé*, le fit soustraire à la vindicte des loix.

C'est ainsi, cher *Eustache*, que, dans le superbe pays des Welches, tout scélérat du Royaume, tout bandit de la Capitale, tout roué de la Cour en est quitte pour l'exil ou la prison.

Ce même Cannibale de *Sade*, donnant, il y a quelques années, un bal à Marseille; il avoit empoisonné ainsi tous les bonbons qu'il y distribuait, & bientôt toutes les femmes brûlées d'une fureur utérine, & les hommes devenus autant d'*Hercules*, convertirent cette fête en *lupercales*, & la salle du bal en un lieu public de prostitution.

Je ne puis t'affurer , l'ami , s'il n'est pas résulté de morts de cette débauche , mais certainement beaucoup d'hommes en ont été malades. Tu te doutes bien que cela n'a pas été si pernicieux à la santé du sexe.

L'indigne auteur de cette belle gentillesse , ayant par ce secours joui de la femme qu'il convoitoit , s'est enfui avec elle , & quoiqu'on ait commencé une seconde instruction contre lui , il pourra bien dans quelque tems imaginer quelque autre galanterie de ce genre.

Au surplus , continua mon conducteur , si , fans avoir recours à ce stimulant , il vous tomboit sous la main une femme , ou plutôt une louve trop difficile à satisfaire , voilà de quoi l'assouvir & la mettre à la raison.

Il me montra en même tems une petite boule en forme de pierre , appelée *pomme d'amour*.

Il m'assura que la vertu en étoit si efficace , qu'introduite dans le centre du plaisir , elle entroit dans la plus vive agitation & causoit à la femme tant de volupté qu'elle étoit obligée de la retirer avant que l'effet en cessât.

Mon complaisant guide ne pût me dire si les chimistes avoient analysé cette pierre , qui passe pour une composition , & dont
les

les Chinois , dit-on , font grand usage.

J'observai alors, en maniant un de ces instrumens ingénieux, inventés dans les couvens de filles pour suppléer aux fonctions de la virilité, que, sans doute, les bonnes connoisseuses négligeoient celui-ci pour l'autre.

“ Oui, me répondit mon honnête conducteur; mais comme les *pommes d'amour* ne se
„ cueillent pas dans ce pays-ci, qu'il y a trop
„ loin de Paris à Pekin, que tout au plus il
„ s'en voit chez quelques curieux, il faut bien
„ s'en tenir à l'ancien usage, & vous ne fau-
„ riez croire la quantité de lettres qu'on a
„ trouvées dans la correspondance de l'infame
„ *Gourdan*, à qui les Abbesses & les simples
„ religieuses s'adrescoient pour être fournies
„ de ce spécifique *consolateur*.”

Je vis ensuite une quantité de petits anneaux noirs, mais beaucoup plus grands que des bagues, & dont la destination ne paroissoit pas faite pour les doigts. Je demandais ce que c'étoit.

“ Encore une ressource, me dit mon digne
„ guide, pour les paillards, qui, trouvant
„ une courtisane trop froide, ainsi qu'il leur
„ arrive assez souvent de l'être, harraffées,
„ fatiguées, usées, comme elles sont commu-

„ nément dans les exercices de Venus , ont
 „ desir de l'aiguillonner ; c'est pour cela qu'on
 „ nomme ces bagues, *des aîles*. On les met,
 „ vous concevez où ; elles se prêtent suivant
 „ la grosseur du cavalier. Elles sont fort sou-
 „ ples, mais en même tems elles sont parfe-
 „ mées de petits nœuds, qui excitent une telle
 „ titillation chez la femme, qu'elle est forcée
 „ de suivre l'impulsion de l'amoureux, & de
 „ prendre son allaire.”

Pour finir l'inventaire de ces charmantes cu-
 riosités du joli cabinet de la *petite Comtesse*, je
 ne dois point omettre une multitude (qui tire
 à l'infini) de *redingottes* appelées d'*Angleterre*,
 je ne fais pourquoy.

Connois-tu, au surplus, frere *Eustache*,
 (non tu ne connois pas ça, tu es trop simple)
 ces especes de boucliers, qu'on oppose aux
 traits empoisonnés de l'amour, & qui n'émousse
 que ceux du plaisir.

Mon guide & moi, nous ne fîmes que jeter
 un coup d'œil dans la *chambre de la question*.

C'est un cabinet où par de gâses transparen-
 tes, des *trompes-valets*, (a) la maîtresse du lieu

(a) Un *trompe-valet* est une petite lucarne, qu'ont, à
 Paris, les marchands, au plancher de leur chambre, par
 où ils voyent, quand ils le veulent, ce qui se passe dans
 leur boutique.

& les dignes confidens voyent & entendent tout ce qui s'y fait & s'y dit.

Ces *trompes-valets* font d'un grand secours pour les poliffons de la police de Paris; & c'est-là ou les suppôts, mouches & mouchars de la ditte louable-police de l'honorable Capitale des Welches ont arrêté la dame d'Oppy.

Nous terminâmes, mon ami & moi, par une dernière piece, que le concierge de la maison de l'infame MAQUA Gourdan appella le *fallon de Vulcain*.

Je n'y trouvai rien d'extraordinaire qu'un fauteuil, dont la forme singulière me frappa.

“ Asséyez-vous dedans, me dit mon ami; „ vous allez concevoir son utilité.”

A peine je m'y fus jetté que le mouvement de mon corps fit jouer une bascule. Le dos se renversa, & moi aussi.

Je me trouvai les jambes écartées & enlacées mollement, ainsi que les bras *en croix*.

“ Ma foi, répondis-je, les filets du Dieu de „ *Lemnos* ne valaient pas mieux.”

Mon très louable guide m'apprit que ceux-ci se nommoient *les filets de Fronsac*; qu'ils avoient été imaginés par ce Seigneur, (digne fils de son pere) pour tryompher d'une pucelle qui, quoique d'un rang très médiocre (c'étoit la nièce

nièce d'un savetier) avoit résisté à toutes ses séductions, à tout son or & à toutes ses menaces.

Ce *Fronsfac*, Duc & Pair de France, devenu furieux d'amour, se porta à commettre trois crimes à la fois pour assouvir sa passion; il se rendit coupable d'*incendie*, de *rapt* & de *viol*.

Une belle nuit, il fait mettre le feu à la maison de cette jeune fille par des *coupe-jarrets* à ses ordres.

Une vieille *Duegne*, profitant du désordre qu'occasionna cet accident, s'empare de la fille, sous prétexte de lui donner un asyle, &, l'ayant soustraite aux yeux de sa mere, la conduit dans ce repaire.

Le Duc de *Fronsfac* y étoit; on la précipite dans ce fauteuil infernal, & là, sans égard à ses larmes, à ses cris, à son effroi, il se livre à toutes les infamies que peut lui suggérer sa coupable lubricité.

Le local de la *petite* Comtesse étoit disposé de façon que le bruit des plaintes, des sanglots, des hurlemens mêmes, ne pouvoit se faire entendre au-dehors.

Ce ne fût qu'au bout de quelques jours qu'au moyen des recherches de la police, l'indigne, l'exécrable mégere, complice des forfaits du scélérat Duc, fût obligée de relâcher sa proie.

PREMIERE PARTIE. H

Je frémis d'horreur à ce récit: " Comment, „ m'écriai-je, n'avoir point écartelé un scélé- „ rat, coupable de tant de forfaits!" — „ Non, me dit mon conducteur, le feu Roi, „ instruit des faits, l'exila de la Cour; on „ commença une information, & l'argent fit „ le reste. Quand les clameurs publiques fu- „ rent assoupies, il reparut à la Cour, il con- „ tinua les fonctions de *Gentil-homme de la „ chambre* dont il a la survivance (du Maré- „ chal-Duc de *Richelieu*, son pere;) & il les „ exerce aujourd'hui auprès du Monarque re- „ gnant. Et c'est ce Prince austere, l'ami „ des mœurs, dont, sans qu'il le sache, la „ personne sacrée est encore souillée par les „ attouchemens impurs de ce monstre de dé- „ bauche & de corruption!"

Après avoir examiné tout ce qu'il y avoit de remarquable dans cette maison, il ne me restoit plus rien à désirer pour satisfaire ma curiosité, que d'avoir communication de ce lubrique calendrier, où la *petite Comtesse-Maqua*, Historienne de la police, rendoit compte, jour par jour, nuit par nuit, de toutes les personnes qui entroient chez elle & de ce qui s'y passoit.

Il ne m'a pas été possible, l'ami, de voir ce

famossissime livre : mais je vais te dédommager par une sublime pièce d'éloquence qui te donnera une idée nette de la composition de cette séductrice fameuse ; (du moins, assure-t-on, que l'ouvrage est d'elle, & il est certain que le manuscrit, de sa main, & corrigé en divers endroits, a été trouvé dans son Secrétaire.)

Ce morceau me parût si original, que je priai mon aimable & complaisant conducteur de me permettre d'en prendre une copie, que je vais te lire, frere *Eustache*.

L'anecdote est que l'idée de ce superbe morceau étoit venue au feu Prince de Conti, à l'occasion de la mort d'une Madame *Paris* ; autre infame mégere de la Capitale des Welches, & que la *petite* Comtesse-*Maqua* fit exécuter par quelque *faiseur* de ses amis ; & un jour, après une orgie du Sérénissime Prince, en présence de beaucoup de gens de la Cour, la détestable la prononça réellement.

Je vais t'en faire lecture, cher *Eustache* : médite sur cet excellent traité de morale : puis après, tâche de nettoyer tes oreilles fougées par tant d'ordures qui découlent naturellement du sujet.

* *

*

ORAISON FUNÉBRE *de très-haute & très-puissante Dame, MADAME JUSTINE PARIS, GRANDE-PRE-TRESSE DE CYTHERE, PAPHOS, AMATHONTE, &c. prononcée par MADAME GOURDAN, sa COADJUTRICE, en présence de toutes les NYMPHES DE VE'-NUS.*

*La vérole, ô mon Dieu, m'a criblé
jusqu'aux os !*

Ces paroles sont tirées de M.
*Robé de Beauvezet, dans son
débauché couverti.*

AIMER le plaisir jusqu'à s'en rendre la victime, lui sacrifier ce qu'on a de plus cher, ne point craindre la mort, pourvu qu'on la reçoive au sein de la volupté, c'est un héroïsme dont il est, sans doute, peu d'ames privilégiées qui en soyent susceptibles.

Combien plus admirable n'est pas cet héroïsme dans un sexe aussi foible, aussi délicat que le notre ?

Et ce fut à ce période, **MES CHERES FILLES,**

que le poussa l'illustre compagne que nous regrettons, l'incomparable JUSTINE.

Aussi croyois-je avoir déjà fait son éloge, en lui attribuant ces paroles de mon texte : *la vérole, ô mon Dieu, m'a criblé jusqu'aux os !*

Mais, j'ai moins voulu entreprendre son panegyrique que votre instruction.

Eh ! comment mieux vous instruire qu'en vous rappelant les merveilleuses qualités de cette héroïne ?

Je vous retracerai ses fatigues incroyables dans une carrière où elle est entrée dès sa plus tendre enfance, son courage dans les attaques, sa fermeté dans les traverses, sa constance dans les disgraces, sa modestie dans les tryomphes.

Je couronnerai son front des lauriers moissonnés par ses mains.

Je vous peindrai surtout sa mort, circonstance la plus glorieuse de sa vie.

JUSTINE naquit de parens pauvres, mais vigoureux.

Consumés tous deux d'une maladie héréditaire, ils n'en conçurent l'un pour l'autre, qu'une passion plus violente, ils confondoient leurs maux ensemble & ils les oublioient.

Des plaisirs si réitérés conduisirent bientôt

au lit de la mort les dignes parens de l'Incomparable JUSTINE.

S'y voyant sans ressource, sans espérance de toutes les Facultés du monde, ils appellèrent leur fille, cette chère JUSTINE, qui comptoit alors douze ans.

„ Fruit précieux de notre tendresse, lui dirent-ils, nous n'avons plus qu'un instant à
„ vivre, & nous ne saurions mieux l'employer
„ qu'à vous donner un conseil qui fera le bonheur de votre vie, si vous le suivez.

„ Comptez pour rien tous les jours que vous
„ n'aurez pas consacrés au plaisir. Qu'importe qu'ils soient longs, s'ils ne sont pas
„ remplis!

„ Croyez-nous, cher rejetton de notre
„ amour; nous n'avons point d'intérêt de
„ vous tromper en ce moment.

„ Puisse cette maxime être à jamais gravée
„ dans votre cœur! Puisse-t-elle vous être rappelée sans cesse par l'image de notre mort!”

A ces mots, les dignes parens de l'incomparable JUSTINE ramassent leurs forces, ils s'entrelacent; leurs ames s'unissent, & ils expirent.

Le tableau étoit frappant.

JUSTINE, d'un coup d'œil rapide en saisit tous les traits.

Elle n'en exhala point sa douleur en vains soupirs; elle n'en versa point de larmes inutiles.

Que le préjugé se taise ici; respectons les actions d'une héroïne, & ne les mesurons point sur celles du foible vulgaire.

A l'aide du grossier artisan, constructeur du cercueil qui devoit recevoir le corps des deux époux sur cet autel funéraire, JUSTINE offrit à leurs manes un sacrifice plus doux pour elle & plus agréable pour eux (a).

Elle sentit alors l'utilité des avis d'un pere & d'une mere mourans; elle découvrit en elle une source intarissable de volupté: elle comprit qu'en lui dictant cette maxime, ses parens lui avoient laissé l'héritage le plus précieux.

Elle ne s'en tint pas à ces premiers essais; ses succès s'étendirent bientôt; sa réputation & sa beauté lui acquirent des esclaves distingués.

(a) Selon *George Interiano*, Génois, les Scythes ou Tartares Circassiens croient si peu qu'il soit honnête de pleurer les morts, qu'une femme seroit déshonorée chez eux, si elle étoit seulement convaincue d'avoir seulement soupiré aux obsèques de son mari, auxquels on a coutume, entr'autres réjouissances, de déflorer à la vue de tous les assistans une fille de 12 à 14 ans, comme pour *narguer la natu c.*

Tous les jours de sa brillante jeunesse étoient marqués par de nouveaux tryomphes.

Il est dans la bonne ville de Paris, dans cette Capitale de la noble France, un temple consacré à Venus, école des talens, du goût & des plaisirs, où de jeunes prêtresses sont formées aux arts aimables qui peuvent émouvoir les sens & les séduire.

Les unes charment l'oreille en célébrant les louanges de leur Déesse; d'autres par des danses passionnées, en rappellent les aventures, en peignent les situations les plus voluptueuses; toutes s'efforcent à l'envi d'allumer dans tous les cœurs ce beau feu, ame de l'univers, qui tour-à-tour le consume & le reproduit.

Le mérite naissant de JUSTINE le fit admettre dans cet aimable Séminaire.

Elle y perfectionna ses dispositions précoces au plaisir; elle ne tarda pas à trouver l'occasion de les faire valoir & de les développer avec éclat.

Le Turc étoit venu dans ce tems à Paris rendre hommage à la puissance du Roi.

Vous connoissez le renom de cette nation de *Mustapha*, MES CHERES FILLES, &, s'il n'est aucune de vous qui ait reçu les embrassemens de quelqu'un de ces étrangers, si vous ne sa-

vez pas , par expérience , quels héros ce sont dans les champs de Venus , ce n'est pas que vous n'ayez entendu parler souvent de leurs exploits.

Ce temple même , ce *Serrail* qui emprunte son nom d'eux , vous retrace l'image de leur valeur : il atteste quels sectateurs ardents il font de la Divinité que nous adorons toutes.

Mehemet Effendi , Ambassadeur de la *Sublime* Porte , excelloit par dessus tous ses compatriotes : jamais femme n'avoit encore eu l'honneur de le mettre aux abois.

Nouvel *Anthée* , ses chûtes sembloient lui donner de nouvelles forces : on eut dit qu'il fortoit du combat toujours reposé , toujours frais , toujours neuf.

Déjà les compagnes de l'incomparable *JUSTINE* avoient été défaites par ce superbe vainqueur.

Elle s'offrit à son tour avec confiance sur le champ de bataille ; une nuit entière elle soutint les assauts de l'impétueux *Musulman*.

Enfin , elle l'attaqua elle-même ; le pressa , le terrassa , l'anéantit : le Taureau *Turc* baissa sa lance , il s'avoüa vaincu.

Quel tryomphe ! MES CHERES FILLES ! cette mémorable action fut gravée , en caractères d'or , dans les fastes de *CYTHÈRE*.

Mais qu'un grand nom est un pesant fardeau ! il attire à-la-fois & l'admiration & l'envie.

JUSTINE, l'incomparable JUSTINE ne l'éprouva que trop.

Elle fut obligée de quitter un séjour où la jalousie empoisonnoit sa gloire & son bonheur ; elle résolut de voyager.

Paris, (& il n'y a qu'un Paris dans le monde) Paris ne devoit pas posséder seul une si rare merveille.

Plusieurs nations furent les témoins de ses exploits. Les héros les plus fameux de l'Europe luttèrent tour-à-tour contr'elle & furent défaits.

L'incomparable héroïne de CYTHERE, PAPHOS, AMATHONTE, parcourut l'Angleterre, l'Italie, l'Espagne, l'Allemagne, la Suède, la Russie, tous les pays du Nord & du Midi.

Etrangère en ces contrées, la différente façon de combattre les peuples qui les habitoient, ne lui parut pas nouvelle.

Flegmatique avec l'Anglois, grave avec l'Espagnol, emportée avec l'Allemand, à la glace avec les gens du Nord, elle se fit toute à tous, comme dit *St. Paul*, s'offrit partout & tryompha de tous.

Elle termina ses voyages par l'Italie : elle

fut à Rome, cette Reine du monde, ce centre de la paillardise. Là, MES CHERES FILLES, sous la pourpre, gît la luxure la plus effrénée. Là de pieux fainéans consacrent leurs loisirs au raffinement des voluptés. Là des vieillards blanchis sous le harnois de Venus, semblent ne plus vivre, ne plus respirer que par le plaisir.

Quel champ de gloire à moissonner pour notre compagne ! mais aussi quels travaux ! il lui fallut pratiquer toutes les marches, toutes les contre-marches des Italiens, se mettre en garde contre toutes leurs ruses, faire une guerre d'artifice, d'autant plus pénible qu'elle est plus longue ; enfin se montrer aussi profonde dans l'art des Arétins que l'Eminence la plus consommée.

On ne peut refuser à JUSTINE cette fameuse couronne qu'autrefois les Scipions & les Emilés alloient recevoir au Capitole, & qui depuis a été consacrée aux grands artistes, aux hommes célèbres dans tous les genres.

Il faut l'avouer pourtant : si JUSTINE avoit toujours l'avantage, JUSTINE n'étoit pas toujours invulnérable. Elle revint couverte de lauriers ; mais ces lauriers couvroient des blessures, & si, à vingt-deux ans, elle comptoit

plus de succès que n'en compta la fameuse *Nanon* de l'*Enclos* après un siècle de vie, ou plutôt s'ils étoient déjà innombrables, ses cicatrices l'étoient aussi.

Parlons sans figures. Ses parens, en lui transmettant cette vigueur & cet amour de la volupté, qualités héréditaires dans sa famille, lui avoient transmis une maladie qui en est le fruit.

Cette maladie, née avec elle, fomentée par le plaisir, accrue par les veilles, étoit devenue incurable par les travaux & les fatigues de notre héroïne.

Toute fois, elle sembloit l'avoir respectée jusques-là; mais ce levain malheureux, mêlé aux levains étrangers qu'elle avoit ramassés de toutes parts, vint à fermenter. Déjà tout l'intérieur de sa machine s'en ressentait, la masse de ses humeurs en étoit infectée: il ne circuloit plus que du poison dans ses veines au lieu de sang, & JUSTINE pouvoit s'écrier, encore plus que M. Robé de Beauvezet: *La vérole, ô mon Dieu, m'a criblée jusqu'aux os!*

Tel étoit son état quand elle revint dans sa patrie. Elle sentit l'horrible ravage qui se faisoit au dedans d'elle-même, & n'en fût pas épouvantée.

Avertie par-là qu'elle n'avoit plus longtems à jouir, elle résolut d'en mieux employer le peu de jours qui lui restoient. Heureusement que sa figure, quoiqu'altérée par le mal qui la minoit intérieurement, étoit encore séduisante.

C'étoit un bâtiment dont les dehors gracieux, en laissant entrevoir des ruines, faisoient toutefois plaisir à la vûe & arrêtoient le spectateur.

Ses succès recommençoient en cette ville, lorsqu'il lui survint une disgrâce qui épura son mérite, mit le comble à sa célébrité, & nous donna lieu de nous lier de l'amitié la plus étroite.

L'envie tryompha cette fois. Cette illustre fille fut conduite en cet édifice superbe que la magnificence de nos rois a fait construire pour la retraite des femmes invalides. J'y gémissois depuis longtems dans une dure captivité. Sa présence fit naître la joye dans mon cœur. Je la voyois pour la première fois, & je trouvais que la renommée n'en avoit rien dit de trop.

Un coup de sympathie nous fit sentir une tendresse réciproque, & je fus presque fâchée d'obtenir une liberté qui m'empêchoit de jouir de la société de cette aimable compagne.

Cependant on essayoit de dompter ce cou-

rage rebelle. Déjà les Esculapes & les Machaons mettoient en œuvre tout leur art pour en arrêter la fougue : ce fut inutilement ; ils devinrent eux-mêmes la victime de l'art de JUSTINE.

Ces foibles humains éprouvèrent combien il étoit dangereux de voir de trop près ces charmes. Il fallut donner l'effor à une héroïne dont rien ne pouvoit contenir l'impétuosité.

Ce fut alors qu'elle fonda cette maison, qu'elle me prit avec elle pour y présider sous son inspection.

Plusieurs années de la vie de JUSTINE s'écoulèrent de nouveau dans des fêtes délicieuses. Je ne fais combien d'illustres amans voulurent partager ses trophées & ses cicatrices.

Je ne vous retracerai pas, MES CHERES FILLES, la dernière partie de sa vie. Vous en avez été les témoins, & votre ardeur à suivre ses exemples est une preuve de l'impression qu'ils faisoient sur vous.

Vous savez avec quelle intrépidité elle voyoit approcher à pas lents cette mort, l'écueil des héros, & qui mit le comble à sa gloire.

Soustraite depuis quelques jours à vos regards, c'est surtout dans ces derniers instans

qu'elle a montré une fermeté dont je vais vous faire le récit pour votre édification.

Détruite en détail, cette héroïne s'est toujours survécue à elle-même. Elle voyoit peu, à-peu diminuer le nombre de ses membres, & son grand cœur n'en étoit point affaibli. Son ame, retranchée en cet endroit du corps, centre de la vie, où elle a semblé établir son siège, paroissoit avoir abandonné la défense du reste pour veiller à cette partie précieuse.

Imaginez-vous un roi qui laisse piller son palais, & qui, immobile sur le trône, ne veut s'ensevelir que sous les ruines de ce dernier attribut de la Majesté.

Mais, que vois-je, MES CHERES FILLES ! vos sanglots redoublent ! Ils me coupent la parole ! Et quoi, malheureuses ! Des pleurs stériles feront-ils l'offrande que vous présenterez au tombeau de votre *Concitoyenne* ! Songez que si quelquefois les larmes sont une preuve de la bonté du cœur, elles le sont encore plus souvent de sa faiblesse.

Le dirai-je ? Je tremble que sous ces regrets que vous arrache le sort de JUSTINE, vous ne déguisiez la crainte d'en éprouver un pareil. Ah ! Si mon soupçon étoit réel, MES CHERES FILLES, si quelqu'une de vous avoit

cette lâcheté, qu'elle se leve, qu'elle forte; elle n'est pas digne de cette maison!

Mais plutôt qu'elle reste! Qu'elle apprenne que la mort de JUSTINE fut, non la peine, mais la récompense de ses travaux, & qu'il n'est pas donné à toutes de la mériter.

Moi-même qui vous parle, combien de fois ne me suis-je pas vue attachée au lit de douleur? Combien de fois ne me suis-je point écriée: *La vérole, ô mon Dieu, m'a criblée jusqu'aux os!*

J'en suis revenue autant de fois. Que ne puis-je vous montrer mes anciennes blessures! — Là, vous dirois-je, une pierre vraiment infernale me fit ces horribles cavités: ici le fer impitoyable détruisoit une partie de moi-même pour sauver l'autre; par ce canal, affreusement obstrué, des liqueurs brûlantes entraînoient avec mes humeurs, le venin qui les corrompoit. Ma peau, partout cicatrisée, tous mes nerfs affoiblis n'attestent que trop les douloureux frottemens que toutes les parties de mon corps ont essuyés. Actuellement, les yeux caves & troubles, les joues allongées, le front couronné du chapellet fatal, je porte sur moi les symptômes de la vérole qui m'a criblée jusqu'aux os.

Vous

Vous le savez pourtant , je suis intrépide :
six champions vigoureux se relevent infatiga-
blement à mon service. Puissé-je mériter la
mort de la héroïne que nous célébrons ! Puisse
mon âme , comme la sienne , s'écouler avec
ma subsistance toute fondue , pour ainsi dire ,
en torrent de volupté !

Je n'exige pas ces souhaits de vous , MES
CHERES FILLES ! si l'espoir d'une mort glorieuse
fait les héros , l'espérance de l'éviter soutient
le commun des guerriers. C'est cette espé-
rance qui doit vous animer , MES CHERES FILLES.

Déjà les portes s'ouvrent , quelques équipa-
ges entrent dans nos cours ; des essains de
fous en sortent ; ils amènent avec eux la joye
& les plaisirs.

Effuyez vos pleurs , rassérenez votre visage ;
que l'enjouement & les graces s'y peignent de
nouveau : reprenez vos sacrifices ordinaires ;
que le plus pur sang des victimes efface les
larmes dont les marbres de ce fallon pourroient
être souillés , & songez surtout que ce n'est
qu'en imitant JUSTINE , que vous honorerez sa
mémoire ! *Amen.*

* *

*

COUP D'OEIL HISTORIQUE SUR LA
GÉNÉALOGIE DES PRINCIPAUX
PAIRS MODERNES DE FRANCE.

GÉRAULT *Bastet* (a) fut annobli par l'Évêque de Valence en 1304: il étoit fils de *Jean Bastet*, apothicaire de Viviers, qui, en 1300, selon les registres du Parlement, acheta la terre de Crussol des héritiers de cette maison.

Nicolas de la Trémouille, que son esprit divertissant avoit mis en faveur auprès de Charles V, fut annobli par lettres patentes en 1375. Un torrent de biens & de grandeurs enfla bientôt cette petite source.

Maximilien de Bethune est traité d'homme de néant par le Maréchal de Tavannes dans ses mémoires. *Jean de Bethune*, son pere, étoit un aventurier qui se disoit venir d'Ecosse. On l'appelloit *Bethon*, suivant la prononciation étrangere. Les additions aux mémoires

(a) Véritable nom des Duçs d'Uzès.

de Castelnau insinuent l'incertitude de son origine , en disant que les *Bethunes* d'Ecosse fortoient des *Bethunes* de Flandres. *Jean* de *Bethune*, son pere, débaucha *Jeanne* de *Melun*, fille du Seigneur de Rosni , & l'épousa. Le Généalogiste André Duchesne les fit ensuite descendre des *Bethunes* de Frandres, & en fut bien récompensé.

Luines, (a) *Brantes* & *Cadenet*, étoient trois freres qui n'avoient qu'un manteau, qu'ils portoient tour-à-tour, lorsqu'ils alloient au Louvre. Le pere *Honoré Albert* étoit Avocat de *Mornas*, petite ville du Comtat, où les Avocats sont qualifiés nobles. Jamais fortune ne fut si grande ni si prompte. — *Charles Albert* fut Duc de *Luines* & Connétable: — *Brantes* qui avoit plaidé en qualité d'Avocat, fut Duc de *Luxembourg* par son mariage, — & *Cadenet* fut créé Duc de *Chaulnes*. On les fait venir à présent des *Alberti* d'Italie.

Les *Cossé-Brissac* ont beaucoup d'illustration & peu d'ancienneté. Ils ont prétendu, un tems, descendre des *Cossé* d'Italie, comme on le voit dans les additions de Castelnau; main-

(a) Leur vrai nom est *Albert*.



tenant ils veulent venir d'une maison de *Coffé* au pays du Maine.

René Vignerot, (a) Domestique & joueur de flute chez le Cardinal de *Richelieu*, le servit si adroitement dans ses plaisirs, qu'il consentit à lui donner sa sœur qui en étoit devenue éperdument amoureuse: il lui substitua ensuite son Duché de *Richelieu*. La mere de *Vignerot* avoit épousé en secondes nœces un fauconnier.

La Maison de *Saint-Simon* est d'une noblesse si récente que tout le monde en est instruit. Un des cousins du dernier feu Duc étoit presque, de nos jours, Ecuyer de Madame de *Schomberg*. La ressemblance des armes de *La Vaquerie*, que cette famille écartelle avec celle des *Vermandois*, lui fait dire qu'elle vient d'une Princesse de cette maison. La vanité du pauvre petit Duc défunt étoit si folle, que, dans sa généalogie, il faisoit venir de la maison de *Bossu* un bourgeois, juge de Mayenne, nommé *le Bossu*, qui avoit épousé l'héritière de la branche aînée de sa maison.

George Vert, du haut de son état (b) seroit

(a) Vrai nom des Ducs de *Richelieu*.

(b) Il étoit étalier-boucher.

bien surpris de se voir pere de la nombreuse postérité des *La Rochefoucault*.

Les *Neufville-Villeroy* sortent d'un marchand de poisson, contrôleur de la bouche de *François I*. Il est mentionné en la chambre des Comptes en cette qualité. Son fils, Greffier de l'Hôtel de Ville, fut Prevôt des Marchands, & pere de *Nicolas de Neufville*, Audiencier & Secrétaire d'Etat. La morgue du Duc de *Villeroy* d'aujourd'hui auroit bien de la peine à s'accommoder d'une si mince extraction.

Les d'*Estrées* ne sont nobles que depuis 320 ans. Après bien des efforts, on n'a pu rien trouver au-delà.

Les *Boulainvilliers*, *Boufflers* & *Lauzun* n'étoient connus, il y a 200 ans, qu'aux environs de leurs villages.

Les *Gramont* ont enfin fixé leurs armes, & s'en tiennent à la maison d'*Aure*. — Le Comte de *Gramont* demandoit un jour au Maréchal quelles armes il porteroit cette année-là? — Ils doivent leur élévation d'abord à *Corisande Dandouin*, leur grand' mere, maîtresse d'*Henri IV*; puis à l'alliance du Maréchal avec le Cardinal de *Richelieu*.

Les *Noailles* viennent d'un domestique de *Pierre Roger*, Comte de *Beaufort*, Vicomte de

Turenne, qui les annoblit & érigea en fief un petit coin de la terre de *Noüailles* dont il étoit forti. — Les *Montmorin* en ont le titre qu'ils n'ont jamais voulu céder. — De *Noüailles*, Evêque d'Acqs, acquit des *Lignerat* une portion de la terre de *Noüailles* en 1556, & en 1559 il achêta l'autre & le château. — La famille de *Montmorin* conserve encore une tapisserie, où un *Noailles* présente les plats sur la table. La tige de cette famille si arrogante étoit bien basse!

Charles de la Porte, (a) Maréchal de la *Meilleraye*, étoit fils d'un fameux Avocat du Parlement, dont le pere étoit Apothicaire à Partenai. Ce Maréchal, fils de la tante du Cardinal de *Richelieu*, lui dut ensuite sa fortune.

Le Duc d'*Harcourt* sort d'un bâtard d'un Evêque de Bayeux. *Jean d'Harcourt-Beuvron* étoit juge de Caen en 1554. son fils fut du nombre des Jeunes gens de la bourgeoisie choisis pour jeter des fleurs à l'entrée d'*Henri IV* dans cette ville, comme le livre des antiquités de Caen en fait foi.

Le Duc d'*Epernon*. — *Rouillac*, grand gé-

(a) Vrai nom des Ducs de *Mazarin*.

néalogiste, nous a appris que les *Pardaillans* (a) *Monstespan*, viennent d'un bâtard d'un Chanoine de Leytour en Gascogne.

Cantien de Villars étoit Greffier de Condrieux en 1486, de même que son pere *Claude de Villars*. Son neveu profita des lettres de noblesse qu'il avoit obtenues, & après avoir tenu des terres à ferme, il fut réhabilité le 16 Fevrier 1586.

Les *Poitiers*, Ducs de *Gesyres* & de *Tresme*, sortent du sein du Parlement, & ne sont pas des meilleures maisons.

D'autres y ont possédé des charges. Un *Jean de Mailli* étoit Conseiller en la cour sous *Charles VI*.

Les *Clermont-Tonnerre* n'étoient que Conseillers du Dauphin de Viennois; & les autres *Clermont* quels étoient-ils avant le mariage de *François de la Chatte* avec la veuve d'un *Polignac*, dont il avoit été domestique ?

Telle est l'extraction d'une partie considérable des Pairs du Royaume, dont les deux tiers de ceux d'aujourd'hui sont à peine Gentils-hommes. Cependant ce sont ces gens-là

(a) Nom propre des Ducs d'*Epernon*, aujourd'hui éteints.

qui se comparent aux Ducs de *Bourgogne*, de *Guyenne* & de *Normandie* ; aux Comtes de *Flandre* de *Champagne* & de *Toulouse*. Ce sont ce gens-là qui ont cabalé pour mettre les Princes du sang légitimés dans le rang de leurs Pairies ; qui ne se contentant pas de traiter le Parlement avec mépris , veulent faire marcher la noblesse à leur suite , en exiger le titre de *Monseigneur* dans les lettres , lui refuser la main chez eux , obtenir même des distinctions inouïes , & se dispenser de mesurer leurs épées avec les Gentilshommes.

Tout le reste de la noblesse Française n'est qu'un assemblage de Courtisans inutiles , timides ou vils , & qu'a parfaitement caractérisés M. de Voltaire , lorsqu'il a dit d'eux :

· Ils vont en poste à Versailles essuyer des mépris ,
· Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.

En France tout le monde prend impudemment le titre de Marquis, Comte, Vicomte ou Baron , ainsi que la qualification de *très haut & très puissant Seigneur*.

Les curieux conservent comme une pièce rare le billet d'enterrement de la femme du Sr. *Beaujon* , où le financier parvenu , prend un pareil titre.

.. Il porte : " Vous êtes prié d'assister au con-
,, voi, transport & enterrement de *très haute*
,, & *très puissante Dame, Elisabeth Bontemps,*
,, femme de *très haut & très puissant Seigneur*
,, Nicolas Beaujon, Conseiller d'Etat, Secré-
,, taire du Roi, maison, Couronne de France
,, & de ses finances, Receveur-General des
,, finances de la Rochelle, &c."

On a trouvé ces titres si curieux & si con-
tradictoires, que ce billet d'enterrement est
devenu pièce de Bibliothèque, & qu'on veut
le faire passer à la postérité la plus reculée.

On connoît la niche que fit à tous ces Mar-
quis, Comtes & Barons, l'Abbé Terray qu'on
n'auroit pas cru plaissant. On sait que ce Con-
trôleur Général travailloit sans relache à ac-
croître les impôts. Il étoit question de forcer
la capitation de Paris : il ordonna aux rece-
veurs de taxer, à raison de leur qualité, tous
les Marquis, Comtes, Vicomtes & Barons pré-
tendus, & de les fangler d'importance. Ces
suppôts affidés remplirent rigoureusement ses
intentions, au point que la vanité le cédant à
l'intérêt, les bureaux des Publicains n'étoient
remplis que de gens qui venoient se détitrer,
& demander grace, mais inutilement. Ils re-
stoient sur les rôles qualifiés malgré eux.

La noblesse de France si délicate autrefois sur l'honneur, a perdu ce bien si précieux avec les mœurs. Le luxe, la mollesse, l'asservissement ont tout corrompu. La cupidité a rendu les méfalloances si communes, qu'il n'est, peut-être pas, une maison de la Cour qui pût faire des Chevaliers de Malthe sans dispense, qui ne tienne par les femmes aux financiers. Les Seigneurs appellent cela *prendre du fumier pour engraisser leurs terres*. Le proverbe dit : *Que ce n'est pas la truie qui annoblit le cocon, mais bien le cochon la truie.*

Cela n'est rien en comparaison des mariages beaucoup plus honteux, dont ils ne rougissent pas. Les uns épousent des Comédiennes, d'autres des filles publiques, sorties des plus infames lieux de débauche.

On voit la douairière d'un Duc & Pair, qui a monté sur les planches (a); Un Officier-Général (b), visant au Ministère & du plus grand mérite, qui a consacré par l'hymen l'état équivoque d'une fille aimable, auparavant la maîtresse d'un Ambassadeur d'Angleterre.

(a) La *Quinault*, mariée au feu Duc de *Nevers*.

(b) Le Comte d'*Hérouville* qui a épousé *Lolotte*, maîtresse du Comte d'*Albémarle*, mort à Paris.

On voit un brave militaire (a) demandant l'agrément de son corps pour s'unir à une élève de la *Paris*, & l'obtenant par une infamie encore plus grande.

On voit un autre gentil-homme, d'une noblesse antique (b) consentant à donner son nom à la concubine & aux bâtards d'un Ministre, & parvenant par cette voye aux grades & aux honneurs militaires.

On en voit un autre épousant la fille de cette même Concubine. On entend qu'on veut parler du Marquis de *Chambonas*. On dit, dans le tems, que la mere du noble Marquis étant allée avec lui faire part du mariage au Maréchal Duc de Biron, leur parent, ce

(a) Le Marquis de *Clément*, ci-devant Marquis de *Montiers*, descendant du premier Maréchal de France, capitaine des Carabiniers, a épousé la de *Varennas* élève de la fameuse *Paris*. Sentant la bassesse de cette action, le Marquis demanda sa démission, & son corps, instruit du motif, consentit à son mariage, sous prétexte que cette fille riche lui faisoit sa fortune. Mais il falloit, ou renvoyer M. de *Montiers*, ou se cottiiser & lui faire un traitement pour le conserver à condition qu'il ne feroit pas cette sottise.

(b) Le Marquis de *Langeac*, qui a épousé la *Sabbatin*, maîtresse du feu Duc de la *Vrilliere*, à condition qu'il n'y toucheroit pas, & qu'elle resteroit toujours consacrée aux plaisirs de Monseigneur.

Seigneur-ci, très haut, en fut si piqué, qu'en leur présence il fit monter son Suisse, & lui dit : " Quand Madame ou Monsieur se présenteront pour me voir, vous leur direz, que je n'y suis pas."

Enfin on a vu presque sur le trône cette femme, d'abord prostituée à la canaille & aux valets, dont les charmes mis ensuite à l'encan par un entremetteur adroit, ont ébloui le Monarque enivré de ses caresses, lui rendant les hommages de son auguste famille, & se donnant en spectacle à l'Europe entière.

On entend qu'il est question ici de la Comtesse *Du Barri*, fille d'une Cuisinière & d'un Moine, livrée de bonne heure au libertinage, accueillie ensuite par le Comte *Du Barri*, qui, après s'être rassasié de ses appas, la communiquoit aux Seigneurs de la Cour pour de l'argent, & manœuvra si bien qu'il la mit, comme on fait, dans le lit du feu roi.

Au décentrement du Pont de Neuilly en 1772, fête où l'on s'attendoit à voir briller Madame la Dauphine, à qui elle auroit dû être destinée; la *Du Barri* en fit exclure cette Princesse, afin d'y jouer le premier rôle. En sorte qu'on n'y vit personne de la famille royale: & des Princes du Sang, il ne s'y trouva que

le fétil Comte de *la Marche* qui eut la bassesse de donner la main à la favorite. Du reste, tous les Ambassadeurs y assistoient, & une foule d'étrangers, accourus pour ce spectacle annoncé avec le plus grand éelat.

Un mariage moins infame, mais très disproportionné & d'un ridicule singulier, est celui de la Duchesse douairière de *Chaulnes*, avec un maître des Requêtes, du nom de *Giac*.

Cette folle, très renommée pour ses scandales avec ses divers amans, & surtout avec l'Abbé de *Boismont*, (a) donnant aujourd'hui dans la dévotion, n'a trouvé que ce moyen de concilier ses scrupules avec son amour. Au surplus elle n'a fait que rentrer dans l'état dont elle est sortie.

Tout le monde fait que la vieille douairière est fille d'un certain *de la Moignon*, parvenu du néant à une grande opulence, & si vain qu'il est mort de chagrin de n'être pas Gentil-homme. Il avoit eu la sottise de vouloir donner sa fille à un homme de la Cour. On a fait sur le mariage de la vieille Duchesse avec

(a) Membre de l'Académie Française, ci-devant Prédicateur dont elle suivoit les sermons pendant le jour, & avec qui elle couchoit la nuit.

Giac, l'épigramme suivante, très grossière, mais bonne.

Si je quitte le rang de Duchesse de *Chaulne*,
Et le siege (a) pompeux qu'on accorde à ce nom,
C'est que *Giac* a le vit long d'une aulne,
Et qu'à mon cu je préfère mon con.

L'honneur militaire en France n'est pas mieux conservé que l'honneur civil.

On remet à la décision des magistrats des querelles qui se feroient autrefois lavées dans le sang. — Par exemple, le procès du Comte de *la Luzerne* contre le Sr. de *la Maugerie* où tous deux s'accusent d'avoir voulu s'assassiner réciproquement. — Le procès du Comte de *Menon*, Gouverneur du château de Nantes, contre le Sr. de *Foucault*, major d'un régiment, où le premier accuse le second de lui avoir volé 40,000 livres, &c.

On crée une place de Directeur-Général de la guerre, pour un Officier Général convaincu d'avoir trahi l'Etat; &, lorsque, sur la réclamation des Maréchaux de France, on l'a destitué de ce poste, on lui confie le commandement d'une grande Province.

On sent sans peine que nous voulons parler

(a) Le tabouret, dont les Duchesses jouissent à la Cour.

du Comte de *Maillebois*, pour qui le Marquis de *Monteynard*, à peine parvenu au Ministère, avoit créé une place de Directeur-Général de la guerre. Les Maréchaux de France ayant déclaré au roi qu'il n'étoit pas possible de voir sans indignation rentrer dans les emplois militaires un homme qu'ils avoient condamné comme coupable de l'accusation intentée contre lui par le Maréchal d'*Estrées*; S. M. ne voulut pas permettre que le Comte en exerçât les fonctions, & puis après, la toute-puissante *Du Barri* lui fit donner le commandement du Languedoc.

On donne la croix de *Saint-Louis* à un jeune Officier, dont tout le mérite est d'être bâtard d'un Ministre, au moment où il vient d'être déshonoré par une rixe humiliante. C'est le Comte de *Langeac*. Quoique, de sa vie, il n'ait vu le feu, il a déjà le prix du sang des guerriers : il est Chevalier & Colonel. S'il n'est pas fameux par des exploits, il l'est par plusieurs aventures qui ont fait du bruit, si elles ne lui ont pas fait honneur. Entr'autres, celle dont nous voulons parler, pour s'être battu à l'Opéra contre un Sr. *Guerin*, chirurgien-entremetteur du feu Prince de Conti. La croix a été donnée à ce *Langeac*, longtemps

avant le service prescrit , & au détriment de dix mille Officiers blanchis sous le harnois.

On n'arrache point cette croix à un autre, condamné par un Conseil de guerre, pour avoir prévariqué dans ses fonctions; pour avoir eu la bassesse de favoriser un vol fait sur le roi , ou plutôt sur l'Etat , d'y avoir participé , & de s'être allié à l'auteur de ce vol.

On comprend de qui nous voulons parler. M. de *Bellegarde* , condamné par le conseil des Invalides, comme ayant favorisé son beau-frère , *Monthieu* , dans le vol fait par celui-ci sur les armes fournies au roi , n'a point été dégradé.

Enfin , cette croix de *Saint-Louis* , récompense du mérite guerrier, se prodiguant souvent aux gens les plus indignes de la porter, est également l'enseigne de la bravoure & de l'infamie.

On voit un Chevalier de cet ordre portant la queue à un Cardinal : on a vu un autre Ecuyer portant la queue à la *Du Barri*.

Un jour, (au sujet du premier) le Marquis de *Conflans* , se récriant contre un tel usage devant le Cardinal de *Luynes* à qui ce même premier portoit la queue , son Eminence prétend-

tendit que cela s'étoit toujours vu ; il assura qu'un *Conflans* n'avoit pas crû déroger par la même fonction. — “ Cela se peut , repartit „ gaîment le Marquis ; nous avons toujours „ eu dans notre maison de pauvres *heres* , „ dans le cas de tirer le Diable par la queue.”

On voit des croix de *Saint-Louis* à la tête des maisons de jeu , des tripots , des bordels. En sorte qu'on a dit qu'il étoit presque aussi honteux de l'avoir ou de ne l'avoir pas.

Comment l'honneur François peut-il se conserver au milieu de tant de bassesses & de lâcheté ? La noblesse manque d'énergie ; les militaires sont aveuglément asservis au despotisme : — Eh ! qui , en les voyant , peut manquer de s'écrier :

O homines ad servitutem natos !

PREMIERE PARTIE.

K

* *

*

NOTICES CURIEUSES SUR QUELQUES
UNS DES PLUS RENOMMÉS PLUTUS
DE FRANCE, MORTS OU VIVANS.

BOURET. Il est fils d'un *Bouret* qui a été laquais de M. *Férial*, Ambassadeur de France à la Porte, & qui avoit épousé la femme de chambre de Madame *Férial*. Ce laquais étoit fils d'un payfan, originaire de Mantes. Il est mort Secrétaire du roi du grand Collège. Monsieur son fils a l'esprit d'intrigue au suprême degré, d'ailleurs dévoré d'ambition, ou plutôt curieux de faire du bruit, & d'occuper de lui la renommée. On ne sauroit nombrer les millions que ce fils de laquais a volés & mangés.

Voici sur ce monsieur *Bouret* une anecdote qui prouve que rien ne coûtoit à ce Seigneur, quand il se mettoit en tête de réussir dans ses projets, & de s'attirer les regards benins de son maître dont il avoit l'honneur d'être connu & passablement aimé.

Le roi ayant trouvé un lieu dans la forêt de

Sennar propre à un rendez-vous de chasse, le courtisan délié achète le terrain, y fait bâtir un pavillon admirable, connu sous le nom de *pavillon du roi*, & sacrifie sa fortune pour avoir l'honneur d'y recevoir S. M. & de l'y voir manger une pêche.

Par un destin bizarre, digne d'un pareil homme, lorsqu'il jouissoit du bonheur de posséder son maître chez lui, ses créanciers faisoient les meubles à Paris.

Ce *Bouret* est mort : on a cru qu'il s'étoit empoisonné.

Monsieur son frere, *Bouret de Valroche*, est moins adroit, mais plus insolent. C'est lui qui aux fêtes données pour la paix en 1763, eut l'impudence barbare d'écraser la voiture de la Comtesse de *Roure*, qui lui crioit miséricorde, en ordonnant à son cocher de pousser toujours : il fut rayé 24 heures en punition, & madame de *Roure* eut la générosité de demander grace pour lui.

Bragoufe, originaire de Languedoc, natif de Montpellier, vint à Paris sans autre équipage qu'une trousse, garnie de rasoirs. Il débuta comme la plupart des gens de son pays, il se mit garçon-barbier.

Le système lui fit quitter sa boutique pour aboyer dans la rue *Quincampoix*, où il gagna rapidement de quoi faire un bon établissement. Il épousa une blanchisseuse qu'il aimoit, & peu de tems après, il achêta une charge de trésorier de la maison du roi, dont il ne paya que la moitié, n'ayant pas de fonds suffisans, ce qui dans la suite a fait sa ruine.

Ce *Bragouze* est mort fort gueux contre l'ordinaire de ses confreres.

Dangé. On prétend qu'il a été garçon d'auberge; d'autres lui donnent une naissance plus relevée, & le font fils d'un tonnelier, ensuite Commis de M. d'*Argenson* le pere, alors Lieutenant de police, puis Garde des sceaux. Sa place lui a coûté 200,000 livres pour la puissance qui la lui a fait obtenir.

Dangé avoit marié sa fille qui est morte, au Marquis de *Paulmy d'Argenson*, alors Ambassadeur en Suisse, & depuis Secrétaire d'Etat de la guerre. Il arriva à ce *Dangé* une aventure à l'Opéra, qui mérite d'être mise ici.

Un jour qu'il étoit à ce spectacle, le Comte de *Berenger*, Lieutenant-Général & Cordon-bleu, passa à côté de lui; *Dangé* le prit pour un de ses amis & lui donna un soufflet, politesse

établie entre les gens de son espece ; mais s'étant apperçu de sa méprise , il se jetta aux pieds du Comte , & lui demanda pardon de son impudence. — Le Comte , qui a une réputation faite , & qu'une pareille espece ne peut offenser , lui pardonna , en lui disant d'être une autrefois moins familier.

Ce *Dangé* est fort riche , fort avare , insolent & fat. Ça été , en son tems , un des plus zélés protecteurs de la *Paris* , chez laquelle il alloit se délasser des fatigues du grand travail des fermes. On a prétendu qu'il ne bornoit point là ses plaisirs , & l'on raconte de lui l'histoire que voici.

Etant , un jour , à sa maison de Puteaux avec quelques jeunes Seigneurs , que le plaisir lie volontiers avec les gens de sa trempe , il se fit un souper fort gai avec des filles , du nombre desquelles étoient les sœurs *Fauconnier* , dont l'une a été maîtresse du Duc de Grammont.

La conversation ayant été longtems analogue au caractère & à la situation des convives , *Dangé* changea sur le champ de batterie , & après avoir baissé la médaille , il fit l'éloge du revers. Il vouloit même en venir là-dessus à des éclaircissemens qui n'étoient gueres du

goût des Donzelles. Elles trouverent le secret de s'échapper toutes successivement.

La conversation continua sur le même ton, & l'éloge du C. fut poussé si loin qu'il fut question d'en faire l'essai. *Dangé*, qui en avoit été l'apologiste, s'élança sur le champ de bataille & demanda un champion. A soixante ans ! Le croira-t-on ? L'infâme servit de plastron à la plus affreuse crapule ! Ce trait parvint au Roi, qui en fut extrêmement scandalisé.

Ce *Dangé* est mort, depuis peu, très âgé & fort riche.

De Delay de la Garde, natif de Paris, & fils de *Delay*, commis de l'Hôtel des fermes. Celui-ci, originaire de Suisse par son pere, qui étoit Suisse de porte du Cardinal de *Bonzi*, mourut dans son emploi & laissa sa veuve sans bien. Son fils, pour commencer, fut placé en qualité de furnumeraire dans le bureau du Sr. de l'*Epineau* où il a versé à boire. Devenu un des premiers commis du Contrôleur-général *Desmaretz*, c'est dans cette place qu'il s'est avancé par son assiduité au travail. Il a fait une fortune considérable, au moyen des différens changemens arrivés par les nouvelles

mutations & érections d'offices , ayant toujours été chargé du recouvrement de la finance. Le bonheur & les circonstances , plus que sa capacité , qui est médiocre , le firent parvenir peu-à-peu à une charge de payeur des rentes. Il trouva moyen de revêtir d'une pareille charge *Roussel*, son beau-pere , qui étoit fripier aux halles , & dont la fille lui avoit apporté 150,000 livres en mariage. Il se fit ensuite Secrétaire du roi du grand college. Il lui en coûta 120,000 livres pour la place de Fermier-Général.

C'est un petit homme , d'une phyfionomie assez heureuse , aimant beaucoup sa personne , d'une politesse extraordinairement affectée , mais d'un entêtement sans exemple , & assez heureux sans raison. Il n'est point du tout au fait des finances des fermes , au reste vétilleux & défiant. Il seroit peut-être plus généreux sans femme , dont l'économie va jusqu'à la lésine.

Ce de *Delay* a deux fils dont l'un est déjà reçu dans la charge de payeur des rentes , & à la survivance de la place de Fermier-Général. L'autre est Conseiller au Grand Conseil, Maître des requêtes , & Commandeur de l'ordre de St. Lazare. Ce dernier est fort aimable & aussi généreux que son frere est ladre. Son

pere avoit obtenu un ordre du roi pour l'envoyer à la Fleche, où il n'a été que fix mois, à cause d'une amitié plus d'esprit que de corps qu'il vouloit contracter avec une Mlle. de *St. Phalier*. Il en a coûté au Sr. de la *Garde* pere, 60,000 livres pour rachéter les droits de cette Demoiselle sur le cœur de son fils.

Le portrait qu'on fait ici du cadet est vrai, & contraste absolument avec celui de l'aîné, qui a sçu inspirer à sa femme l'esprit d'avarice qui le guide, & qui perce à travers sa hauteur & la magnificence qu'il affecte.

Gaillard de la Bouexiere, homme de basse extraction, qui avoit été laquais & ensuite valet-de-chambre d'un Seigneur, qui lui fit donner de l'emploi pour récompense de ses services. Il fut d'abord employé dans les domaines où il s'attacha si bien qu'il y devint en fort peu de tems très habile. Il a été Fermier-Général. C'étoit un grand travailleur, qui ne parloit pas beaucoup, extrêmement dur.

Son fils a eu la survivance : quoique très borné & des plus grands bourrus qu'il y ait, il donne dans les curiosités.

La Bouexiere a cédé sa place, à son fils, &

s'est retiré à Gagny, où il fait une figure de Prince.

Son fils est garçon : il a fait bâtir un palais énorme au pied de Montmartre. L'édifice est sans goût, mal distribué; les dedans sont d'une richesse immense. Il y a pour 25,000 livres de bras de cheminée, & pour 600,000 de glaces. Il n'y a que six pieces. Ce Louvre se réduit à un petit appartement de garçon.

Durey d'Arnoncourt, est d'une bonne race de médecins, de Beaune, fils d'un receveur-général des Finances du Comté de Bourgogne, dont il possède les deux charges. Sa nomination à la ferme générale est le prix du mariage de sa fille avec l'intendant de Paris, *Berthier de Sauvigny*, neveu du feu Contrôleur-Général *Orry*.

Ce *Durey* est très peu au fait des finances des fermes qu'il n'entend même point, & par conséquent il n'est point chargé du travail, étant d'ailleurs assez occupé de ses maîtresses aux quelles il donne tout son tems & très peu d'argent. Ses galanteries ne l'empêchent pas d'être ménager dans son domestique, & dans tout ce qu'il fait; cela va jusqu'à la léfine. Il est incapable de faire du bien, si non à

quelques mauvais complaisans qui ont l'art de flatter ses deux passions favorites, l'avarice & le goût des femmes. Il ne voit gueres que ceux qu'attire sa table, qui pourtant est très médiocre. Il fait l'homme d'esprit, citant à tout propos des vers & du latin; mais il n'est qu'un sot. Il lui en a coûté plus de 100,000 livres, pour se faire conserver dans le bail de 1740. Il est frere de *Durey de Sauroy*, ci-devant trésorier de l'extraordinaire des guerres, du Président *Durey* & de *Durey de Noiville*, maître des requêtes.

Il est d'une richesse immense, ayant plus de 400,000 liv. de rentes. Il n'a qu'un fils, qui a été obligé de s'expatrier par rapport à des dettes qu'il est honteux à son père de ne pas payer, & qui sont peu considérables. Il a mieux aimé le voir errant, perdre sa jeunesse, sans se rendre capable de rien, que de faire le moindre effort pour lui. Sa femme s'est retirée à Morsan, pour n'être point témoin d'un dérèglement qu'il punit sévèrement dans son fils, après lui en avoir donné l'exemple.

Etienne d'Augny, originaire de la ville de Metz, d'une famille de robe, de laquelle il y

a eu deux présidens à mortier au Parlement de la même ville. Il avoit un frere & deux cousins fort avancés dans le service.

Quant à lui, quoiqu'il fut d'une capacité médiocre, il avoit toujours été dans les emplois les plus beaux, où son assiduité & la protection suppléèrent au talent. Au surplus, *D'Augny* étoit le meilleur homme du monde & le plus humain. Incapable de fatuité, il sentoît en cela sa naissance & la bonne éducation qu'il avoit eue. Il étoit fort sage & sans passion pour les femmes ni le vin; il mangeoit beaucoup.

Son fils a eu de son vivant la survivance de ses places. Il ne ressemble pas à son pere; car il aime fort les femmes, & a une maîtresse qui lui coûte beaucoup. C'est la *Gogo*, qui a brillé autrefois sur les traiteaux de l'Opéra-Comique, & qui est actuellement à la Comédie Française.

Il a un hôtel magnifique à la Grange-batelière, avec petits appartemens, comme chez le roi, manège couvert, bains, basse-cour, &c. &c.

Ce *D'Augny*-là a épousé depuis une petite chanteuse, nommée *la Liancourt*, bâtarde d'u-

ne actrice de l'Opéra, (*Duval*) connue sous le nom du *bout-saigneur*.

Fillion de Villemur, originaire de Rheims, avoit été dans les plus petits emplois des fermes, & de degré en degré parvint si rapidement aux plus grands, qu'à peine a-t-on le tems de le suivre dans le cours de sa fortune.

Il a rempli divers postes importants de la finance. C'étoit un très habile homme dans son métier. Il étoit d'une politesse infinie, mais un peu trop affectée. Il étoit vain, fier, d'une ambition démesurée & d'une richesse immense. Le système a eu beaucoup de part à sa fortune, ayant eu beaucoup d'actions de la première main.

Il avoit épousé une fort belle femme, qui sortoit du Couvent le jour de ses noces. Comme il aimoit passionnément sa femme, il ne voulut point attendre la nuit pour jouir des droits matrimoniaux. Il prit si bien son tems qu'il l'emmena dans son cabinet, où il goûta les plaisirs de la volupté permise.

Comme il voulut le lendemain mettre son caleçon de toile d'Hollande, il vit qu'il étoit tout taché de l'essence humaine, occasionnée

par l'aventure, du cabinet. Il voulut en changer, mais sa femme l'en empêcha en lui disant : *va, mon mari, ce n'est rien ; cela se nettoie aisément avec de l'eau.* Ce propos le fâcha beaucoup.

Grimod de la Reyniere, est de Paris. Son pere étoit Fermier-général & originaire de Lyon, d'une petite famille bourgeoise. Il fut mis très-jeune dans les emplois, où il apprit le travail des fermes. Il entend parfaitement ce travail, mais il est d'une violence qui se tourne quelquefois en brutalité, surtout quand il a la goutte, ce qui lui arrive fort souvent. Il est Fermier-général, & aussi Fermier-général des Postes. Il est fort riche ; il a une femme d'une impertinence outrée.

Un jour, à un sermon, à l'Eglise St. André-des-Arts, Madame *Grimod* n'avoit que deux ou trois chaises pour établir son individu : elle dit tout haut *qu'elle voudroit qu'on payât les chaises un louis.*

Un vieil Officier qui étoit debout derrière elle, lui répondit : *Vous avez raison, ma mie, vous paraissez avoir plus d'écus que de cervelle.*

Madame *Grimod* fut reconduite à son carrosse

par tout le monde avec ce propos, qui ne l'a pas corrigée.

Monsieur *Grimod de la Reyniere* a marié sa fille à M. de *Maleherbes*, ci-devant Ministre. Le bon parti pour une *Grimod* !

Le Riche de la Poupeliniere, est fils d'un Receveur-général des Finances. Il a de l'esprit & beaucoup de monde. Il a une assez bonne table, où il rassemble tous les beaux esprits & les gens à talens, à qui il fait du bien par vanité. Il aime beaucoup l'encens : aussi ne vit-il qu'avec des gens qui lui en donnent pour son argent. Quelquefois pourtant il voit la meilleure & la plus agréable compagnie.

Il est fort poli & aimable ; quand il n'est pas dans ses jours de caprice. Il aime beaucoup les femmes, la musique & généralement tous les plaisirs ; ce qui ne le rend pas grand travailleur. Sa bonne mine le fait soupçonner d'être homme à bonnes fortunes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est homme à aventures. — On se contentera d'en rapporter deux, en faveur du contraste qu'elles présentent.

Un jour, étant à coucher avec la *Hantier* de l'Opéra, aujourd'hui Madame *Truchet*,

pour-lors maîtresse du Prince de *Carignan*; ce Prince qui avoit un passe-partout de toutes les portes, entra cette même nuit chez elle, & trouva sa place occupée par le Sr. *le Riche*. Il y eut grand bruit entre ces deux rivaux, si peu faits pour se rencontrer.

On prétend que le Sr. *le Riche* paya de sa personne, en recevant quelques coups de bâton que le Prince lui fit donner.

Il n'y a pas cependant d'apparence que cela soit, d'autant que le Prince s'en feroit tenu vraisemblablement à cette vengeance. Il fut le lendemain à Versailles demander au Cardinal de *Fleury* de faire chasser *le Riche* des fermes, pour avoir eu l'insolence de se trouver avec lui en concurrence. Le Cardinal lui répondit, que le roi ne chassoit pas de ses fermes un bon sujet pour une pareille cause; mais, pour lui donner une espèce de satisfaction, & lui laisser la possession libre & tranquille de sa maîtresse, s'il étoit possible qu'elle voulut se contenter de lui seul, on envoya le Sr. *le Riche* à Marseille, où il resta pendant trois ans, sous prétexte d'être en tournée. On n'envoya point dans ce pays d'autres fermiers tant qu'il y fut: il y fit une très grosse dépense, donna beaucoup de

fêtes aux Dames , qui le regretterent infiniment.

L'autre aventure n'est point de la même espèce, ou du moins le Sr. *le Riche* n'y jouë pas le plus beau rôle. L'incident a fait trop de bruit pour être ignoré de personne, mais il manqueroit un trait essentiel au portrait que nous ébauchons, si nous n'en disions quelque chose.

On fait que l'aimable femme de *le Riche* est fille de *Mimi Daucourt*, qu'elle a été dévouée au théâtre en naissant, qu'elle promettoit d'en faire un jour les délices, ayant toutes les qualités qu'on peut désirer dans une comédienne. L'amoureux financier l'enleva inhumainement au public. Elle fut, dit-on, sa maîtresse pendant douze ans, & si sa fidélité répondit à sa constance, il la dû, sans doute, à ses profusions. Il crut ne pouvoir payer un attachement aussi rare que par le don de sa main. L'époque de leur union fut la promesse de fidélité qui ne devoit se terminer qu'au tombeau. Tous les jours couloient dans les plaisirs; leurs momens étoient filés d'or & de soie; mais l'heureuse étoile du Sr. *le Riche* ne l'avoit pas dispensé du sort commun des maris. L'esprit & les charmes de sa chère moitié ne purent être ignorés.

Un

Un héros (le Duc de *Richelieu*) chéri également de Vénus & de Mars prit du goût pour elle. Une femme n'est point une place forte ; quand elle n'est défendue que par un mari, elle ne tient pas longtems contre un homme accoutumé à plaîre & à vaincre.

Madame *le Riche de la Poupeliniere* eut bientôt subi la loi du vainqueur ; mais pour se livrer plus commodément à son aimable *Alcide*, elle trouva le moyen de pratiquer une cheminée à ressorts , par laquelle on passeroit pour entrer dans une maison voisine, louée par un inconnu.

Ce commerce a duré fort longtems , & a été découvert au Sr. *le Riche* par une femme de chambre. Il en a été si piqué qu'il a fait un éclat terrible, & s'est séparé d'avec Madame qui, dit-on, n'est pas fâchée d'être sa maîtresse , pour pouvoir lui procurer toutes sortes de plaisirs.

N. B. On auroit dû dans l'ordre hiérarchique de la finance , placer les receveurs-généraux avant les fermiers ; les premiers se regardant comme bien préférables , à raison de leur ancienneté , de leur existence moins précaire , puisqu'ils sont en charge. Au fait, ils

PREMIERE PARTIE.

L

font, de l'aveu de tout le monde , fort inutiles, & ne servent qu'à ruiner encore plus l'Etat par les avances qu'ils font au roi, & qui sont payées énormément cher.

Les plus renommés sont le Sr. *Hardouin*, connu pour avoir été envoyé par le Contrôleur-général *Laverdy*, pour prendre des renseignemens sur le cadastre dans les Etats où il est établi; le Sr. *Watelet*, membre de l'Académie Française, auteur d'un *poème sur la peinture*, d'une traduction du *Tasse*, non encore finie; le Sr. *Boutin* dont on va voir les jardins curieux par la réunion des trois manieres à la Française, à l'Italienne, à l'Angloise; le Sr. *Bergeret*, ami des arts, & les cultivant avec enthousiasme.

Ne pouvant trop nous appesantir sur aucun objet, passons légèrement sur cette multitude de trésoriers-généraux, autres sang-sues publiques dont il faudroit élaguer le nombre, au gré de tous les bons patriotes.

Les principaux sont les Gardes du trésor-royal: places importantes, essentielles, honorables même, qui reviennent à celles de *questeurs* chez les Romains. Le trésor-royal est le fisc public, le vaste réservoir de la machine politique, où se porte & d'où revient toute la circulation.

Les

Les Gardes du trésor-royal forment la tête de la finance. Ils ne sont que deux. L'un est *Monsieur Savalette*, petit-fils d'un Notaire & arriere petit-fils d'un vinaigrier. J'ai été chez lui où se joue délicieusement la Comédie. J'ai été étonné du concours des Spectateurs & de la magnificence de ses assemblées. Les actrices sont la plupart des femmes de qualité, douées du talent le plus exquis. Les hommes y répondent. Et ce qui rend ce théâtre recherché, c'est qu'on n'y représente que des pieces de société, non encore exécutées nulle part. Le Chevalier de *Chdtellux* en est le principal poëte, & ses ouvrages y ont au moins le mérite de la nouveauté.

L'autre Garde du trésor-royal est un *Micault d'Arvelay*, qui, au milieu de son opulence, est rongé d'un chagrin cuisant. Envain a-t-il fait faire à sa femme tous les pèlerinages possibles ; envain a-t-il eu recours aux divers conseils de la faculté, il ne peut être pere, & se reproduire dans le successeur de tant de richesses.

Le trésorier des parties-casuelles a une charge unique. C'étoit le bras droit de l'Abbé *Terray* : aussi ce Contrôleur-général lui a-t-il fait la faveur unique de le soustraire à toutes

les vexations exercées envers ses confreres. En revanche, l'autre l'a bien servi.

Ce trésorier a un premier Commis, le Sr. *Le Seurre*, admirable pour l'invention, un génie fiscal, si jamais il en fût, qui lui a fourni des moyens de toute espece de pressurer la France & de varier à l'infini les tortures politiques.

Quant au titulaire, le Sr. *Bertin*, il ne se mêle que de manger ses gros revenus. Il a des prétentions à l'esprit, il est membre de l'Académie des belles-lettres. On lui attribue quelques petites pieces données aux Italiens, à la faveur de prête-noms soudoyés, pour lui servir de plastrons aux mauvaises plaisanteries du public. Mais sa grande réputation est du côté des filles. Trahi par l'une (a), abandonné par l'autre (b), il a pris le parti d'épouser une

(a) La Dlle. *Hus*, de la Comédie Française. Après avoir mangé près d'un million avec elle, il la trouva couchée avec un jeune homme, dans sa maison à Passy. Bertin fut mal mené par le greuchon, qui mit l'épée à la main, & l'obligea de déguerpir en silence.

(b) La Dlle. *Arnoux*, qu'il avoit prise pendant une bouderie de la premiere contre le Comte de *Lauragais*, auquel elle retourna après avoir bien grugé le financier.

filles de qualité & de terminer par l'hymen le cours de ses débauches.

Parmi les autres trésoriers, on trouve un nom bien remarquable, le fameux *Nouette*, moulin à papier, dont le gouvernement s'est servi si longtems, dont il inondoit le public, & tombé dans un discrédit équivalent presque à ceux des billets de banque.

Parmi tous ces Messieurs, il ne faut pas oublier les payeurs des rentes, au nombre 64 pour payer environ 64 millions, dont chacun avoit trente ou quarante mille livres de revenu. Il faut convenir que c'est un peu cher. Aussi Feu l'Abbé *Terray* a-t-il fait main-basse sur la moitié: mais comme ses démarches n'étoient point guidées par l'équité, que son génie tranchant & despotique vicioit ses meilleures réformes, il fit crier les supprimés au point de les obliger à exposer leur triste situation dans un mémoire répandu par la voye de l'impression, & pour comble d'injustice, il vouloit encore les empêcher de se plaindre.

On rapporte que les Contrôleurs des rentes associés à la disgrâce des payeurs, & les vexés, faute d'entours & d'appui, étant allés en députation pour lui porter leurs doléances, le Ministre, du plus loin qu'il les vit, sentant

bien la scène qui alloit se passer , s'écria de façon à être entendu d'eux : " Q'est-ce que , ces bougres-là me veulent toujours ? " Imprecation indécente, sans doute, qui étourdit ces malheureux , au point qu'ils se retirèrent sans oser s'expliquer.

Le banquier de la Cour est bien propre à terminer la marche de tous ces vampires de l'Etat. On en compte cinq successifs, dont les fortunes réunies font une masse d'environ deux cents millions, en un espace d'un demi siècle seulement, & peut-être ces Messieurs en ont-ils mangé autant.

Je ne rapporterai point tout ce qu'on raconte du luxe du premier, qui n'a fait qu'augmenter chez les autres. Je ne citerai qu'un trait du dernier , suffisant pour en donner une idée.

Le Sr. *Beaujon* se couche ordinairement sur les neuf heures; alors il admet ce qu'il appelle ses *berceuses*. Ce sont de jeunes & jolies femmes, qui viennent le caresser , lui faire des contes & l'endormir. Elles sont au nombre de cinq ou six, toutes femmes comme il faut, mais bien payées pour cela; & cette dépense coûte peut-être au financier 200,000 livres de rentes. Entr'autres *berceuses*, on compte la

Dame Du Lys, femme de l'ancien Lieutenant-Criminel ; la Baronne de *Cangé*, graces au Sr. *Beaujon*, qui a acheté cette terre à son mari, ci-devant le Sr. *Fenouillot de Falbairé*, auteur de *l'honnête criminel*.

Quand le Seigneur Banquier est assoupi, on descend, on sert un splendide souper, & l'on s'amuse quelquefois jusqu'au reveil du Sr. *Beaujon*, qui se leve à quatre ou cinq heures du matin.

Au moins une pareille vie est-elle agréable & voluptueuse, elle peut faire envie. D'ailleurs, l'air rebondi de ce Plutus de la France annonce qu'il jouit, & profite de sa fortune.

Il n'en est pas de même du Sr. de *la Borde*. C'est un personnage cacochyme, vapoureux, dévot, superstitieux, avare, & n'ayant peut-être jamais goûté la plus douce satisfaction des riches, celle de faire du bien, satisfaction qu'ont eu ses prédécesseurs, *Samuel Bernard* & *Montmartel*, auxquels il faut rendre justice.

On ne parle point des sommes que ce *la Borde* a dépensées pour le Duc de Choiseul, son protecteur, qui de *porte-balle* qu'il étoit, l'a, tout d'un saut, porté à la tête de la finance, & dont il auroit craint le courroux, ni de l'argent prêté au feu Prince de Conti & autres

grands Seigneurs ; ce qui est une affaire de faste & d'ostentation , dont est plein ce parvenu.

Tous ces millionnaires rougissant bientôt de leur naissance , cherchent à se dégrader , soit en acquérant quelque charge qui donne la noblesse , ou par ce qu'on appelle une *savonnette à vilain* , c'est-à-dire , par une charge de Secrétaire du roi. Les fonctions de celle-ci sont assez honorables , mais le corps est avili par la multitude de gens tarés dont il est rempli.

Quoiqu'il en soit , ainsi tirés de la classe des vilains (nom consacré dans tous les historiens anciens pour désigner les roturiers) ils achètent de grandes terres ; ils font prendre à leurs fils le titre de Comte , de Marquis ; ils forment des alliances avec la plus haute noblesse , & la France est parvenue à ce degré de corruption qui fait dire à *Montesquieu* , dans son *Esprit des Loix* , “ que tout est perdu ,
,, lorsque les honneurs & les richesses sont ac-
,, cumulés sur une même tête , c'est-à-dire ,
,, lorsque celles-ci menent à la considération ,
,, à l'illustration même.”

* *

*

DIALOGUE PITTORESQUE ENTRE LE
COMTE DE LAURAGUAIS ET UN MY LORD,
AU SUJET DES CATINS LES PLUS
CÉLÈBRES DE LA CAPITALE.

LE COMTE.

LE Colisée fera brillant aujourd'hui , My Lord. On y attend la Reine, *Monsieur, Madame*, le Comte d'*Artois*, & toutes nos nymphes ne manqueront pas de s'y rendre, si elles n'y sont déjà , car l'assemblée me paroît nombreuse. Entrons dans l'intérieur.

MY LORD.

Que vois-je , Comte ? Vous palissez ; vous foupirez à l'aspect de la première femme qui se présente !... C'est Mlle *Arnoux*, autant que je puis me la remettre.

LE COMTE.

Ah ! My Lord , je ne puis la voir sans être ému , tant l'habitude a de force sur nous ! Est-il possible que j'aye été aussi longtems fou de cette figure-là ; que je lui aye sacrifié la plus

L 5

aimable , la plus jolie , la plus vertueuse de toutes les femmes !

MY LORD.

A vous dire vrai , celle-ci n'a rien de merveilleux : une figure longue & maigre , une vilaine bouche , des dents larges & déchauffées , une peau noire & huileuse , je ne lui vois que deux beaux yeux.

LE COMTE.

Eh , oui ! Deux beaux yeux n'ont qu'à parler : *Delicta juventutis meæ ne memineras , Domine !*

MY LORD.

Au surplus , elle est très bien au théâtre ; elle a peu de voix , mais beaucoup d'ongtion , & d'ailleurs elle joue supérieurement comme actrice. On dit aussi qu'elle a de l'esprit.

LE COMTE.

Surtout de celui qu'il me faut , du méchant , du polisson.

MY LORD.

On m'a raconté d'elle un calembour qui est bien dans le dernier genre , & m'a beaucoup fait rire. C'est à l'occasion de Mlle. de *Château-neuf* , de Mlle. *Château-vieux* , de Mlle. *Château-fort* & autres noms de cette espèce : *Tous ces châteaux , dit-elle , sont des châteaux branlans.*

LE COMTE.

Celui à Mlle. *Vestris* est aussi fort & plus fin. Cette danseuse émérite de l'Opéra plaisantoit Mlle. *Arnoux*, lorsque j'avois l'honneur de jouir de ses bonnes grâces, sur ce qu'elle étoit grosse continuellement. — Elle lui répondit : *ma chere Camarade, une souris qui n'a qu'un trou est bientôt prise*. Ce qui portoit à plomb sur cette *Vestris*, Italienne, qui se vantoit d'avoir apporté de son pays la recette pour ne point faire d'enfans.

Sa réflexion dans un cercle de ses semblables, à l'occasion de la mort de *Louis XV*, est d'une hardiesse qui ne peut se pardonner qu'à une pareille langue : *Nous voilà orphelines de pere & de mere*. Il faut se rappeler que la *Du Barry* fut exilée au même instant.

Il m'en revient encore un autre, qui n'est qu'un sarcasme gai à l'égard de Mlle. *Duplant* (a), alors enttetenue par un boucher (b). Un gros vilain chien, tel qu'un marchand de cette espèce en a ordinairement pour l'accom-

(a) Chanteuse de l'Opéra, faisant les grands rôles, ceux à baguette principalement.

(b) Un nommé *Colin*, qui s'est ruiné, dit-on, en se donnant les airs d'entretenir des filles d'Opéra.

pagner, avoit pénétré, par hazard, sur le théâtre de l'Opéra : *tiens*, dit-elle à sa con-sœur, *tiens voilà un courier de ton amant.*

MY LORD.

Elle foutient donc réellement sa réputation à bons mots ?

LE COMTE.

Comme cela : elle est étourdie & imprudente. Elle hazarde tout ce qui lui passe par la tête, & dans le grand nombre de choses qu'elle se permet, il n'est pas étonnant qu'il ne s'y trouve quelques faillies heureuses : on oublie tout le mauvais ; celles-ci restent ; on en fait recueil. D'ailleurs , on lui en prête beaucoup.

MY LORD.

Quel est ce jeune-homme avec qui elle est ?

LE COMTE.

C'est un élève de *Vitruve*, dont elle s'est amourachée, & qu'elle doit épouser, suivant le bruit public.

Sur ce qu'on lui reprochoit de s'en tenir, après avoir vécu avec les plus grands Seigneurs, à un simple architecte : *que voulez-vous*, s'est-elle écriée, *tant de gens cherchent à ruiner ma réputation, il faut bien que je prenne quelqu'un pour la rétablir.*

Au surplus , on ne fait comment cela s'accorde avec le goût qu'elle affiche depuis quelque tems ; elle est scandaleusement rivale de Mlle. *Raucoux*.

MY LORD.

Quoi ! De cette actrice de la Comédie Française , si renommée pour ses impudicités , qu'on appelle dans les curiosités de la foire , *la grande louve* , ou *la laye des bois* ?

LE COMTE.

La voilà , pendant que nous en parlons. Elle est avec Mlle. *Virginie* , qu'elle promene en tryomphe , comme un amant feroit à l'égard d'une maîtresse dont il s'honoreroit. Elle l'a enlevée à la première , & ce n'est qu'une revanche. Elle sert tour-à-tour aux plaisirs infâmes de l'une & de l'autre.

Vive Mlle. *La Guerre* ! Elle est franche du collier. Voyez cette figure ronde & vermeille comme une rose : il y a plaisir à se ruiner pour un minois comme celui-là. C'est en faveur de cette actrice que le Duc de *Bouillon* a mangé 800,000 livres , en trois mois.

MY LORD.

N'est-ce pas celle qui chantoit l'autre jour à l'Opéra dans *Cythère assiégée*. Elle m'a semblé avoir du talent , une jolie voix.

LE COMTE.

Elle promet beaucoup. Savez-vous la chanson faite sur elle & son amant ? Elle est sur l'air : *Si le roi m'avoit donné Paris, sa grande ville.*

(il chante)

Bouillon est preux & vaillant,

Il aime la guerre ;

A tout autre amusement

Son cœur la préfère.

Ma foi, vive un Chambellan,

Qui, toujours, s'en va disant :

Moi, j'aime *La Guerre*,

O gué !

Moi, j'aime *La Guerre*.

Au sortir de l'Opéra

Voler à *La Guerre*,

De *Bouillon*, qui le croira ?

C'est le caractère.

Elle a pour lui des appas

Que d'autres n'y trouvent pas ;

Enfin, c'est *La Guerre*,

O gué !

Enfin, c'est *La Guerre*.

A *Durfort* il faut *Du Thé*,

C'est la fantaisie :

Soubise, moins dégoûté

Aime *La Prairie* ;

Mais *Bouillon*, qui pour son Roi
Mettroit tout en defarroi

Aime mieux *La Guerre*,

O gué !

Aime mieux *La Guerre*.

Pour que vous entendiez mieux ce dernier couplet, il faut vous faire connoître les personnages. Je pourrois vous montrer le premier ici ; il ne manqueroit pas d'y être, s'il le pouvoit ; mais il a ordre du roi de rester dans ses terres, jusqu'à ce qu'il ait acquitté ses dettes. Une petite anecdote arrivée récemment n'a pu que contribuer à sa disgrâce. Il est grand partisan de Mlle. *Du Thé*, que je vais vous montrer tout-à-l'heure. Celle-ci étoit fort maltraitée dans la facétie que vous connoissez & que vous m'avez citée (a). Un auteur des boulevards, du nom de *Landrin*, avoit imaginé d'en

(a) Les Curiosités de la foire *St. Germain*. Voici son article: No. G. , *Machine*. Un très-bel automate curieux (c'est la Dlle. *Du Thé*). Il représente une belle créature, qui fait tous les actes physiques, mange, boit, danse, chante & agit comme une personne naturelle, comme un corps animé, doué d'intelligence. Il dépouille un étranger promptement. On seroit flatté de le faire parler. Les connoisseurs y ont renoncé, les amateurs aiment mieux le faire mouvoir.

faire une piece de théâtre pour *Audinot*. Le titre piquant avoit attiré beaucoup de monde à la premiere représentation. La Princesse en question qui se montre à toutes les nouveautés de ce genre , y étoit. Elle fut cruellement attrapée de se trouver dépeinte de façon à ne pouvoir s'y méprendre : elle en tomba en pâmoison , en syncope.

Cette aventure fit un bruit de Diable parmi ses partisans , & le Duc de *Durfert* , en qualité de son ancien Chevalier , crut devoir en prendre la défense. Il s'arme de pied en cap pour sa Dame , & nouvel *Dom Quichotte* va trouver le Directeur forain. Il veut absolument savoir quel est l'insolent qui a osé jouer *Mlle. Du Thé*. Heureusement pour le poète menacé de la dangereuse ire du *paladin* , le Sr. *Audinot* tient bon. Alors elle retombe toute entiere sur celui-ci ; il lui est enjoint d'être plus circonspect , & surtout de s'abstenir de mettre en scene la courtisane , à peine de voir son théâtre mis en pieces , réduit en poudre. Il s'est tenu pour dûment averti , & a fort bien fait de ne pas se jouer à cet étourdi.

Quant à *La Prairie* , elle est diablement verte & marécageuse. C'est le nom d'une de celles qui figurent dans la petite maison de
M.

M. le Mal Prince de *Soubise*, & qu'il prend plaisir à faire mettre *nues*. C'est le costume chez son Altesse, comme chez l'Abbé *Terray*. Vous savez, sans doute, l'historiette arrivée chez ce Ministre, dans sa superbe maison de la rue *Notre - Dame - des - Champs*. Il la faisoit voir à une personne très aimable, dont ce satyre en rabat dévorait les appas. Celle-ci cherchoit surtout un lit superbe qu'on évalue à des sommes exorbitantes. Elle y arrive enfin, & trouve un tableau voilé qui s'ouvre & offre le plus beau corps de femme *nue*.
Ah ! si donc, Monsieur l'Abbé, dit-elle, en s'écriant : *Madame, c'est le costume*, répondit-il de sang-froid, lui indiquant ainsi ce qu'exigeoit ce prêtre impudique des malheureuses associées à sa couche.

Ah ! pour le coup, je vois la *Du Thé*. . . .
 Admirez cette tête magnifique !

MY LORD.

C'est une beauté froide, muette, une figure moutonnière qui n'inspire rien.

LE COMTE.

Vous avez raison. Il y a beaucoup plus de vanité que d'autre sentiment de la part de ceux qui achètent ses faveurs.

PREMIERE PARTIE. . . . M

MY LORD.

Mais comment cette fille a-t-elle fait fortune ?

LE COMTE.

Comme beaucoup de marchands , par la vogue ; & cette vogue lui est venue d'avoir donné les premières leçons du plaisir à M. le Duc de *Chartres*. Elle étoit alors simple *espallier* d'Opéra , c'est-à-dire , chanteuse & danseuse de chœurs , sous le nom de *Rosalie*.

Il étoit question de former le jeune Prince , avant son mariage , aux exercices de *Vénus*. *Rosalie* fut acceptée , & mérita de recevoir des complimens de M. le Duc d'*Orléans*.

On a cru pendant quelque tems que M. le Comte d'*Artois* avoit du goût pour elle ; ce qui a donné lieu aux rieurs de dire que *Son Altesse Royale* , ayant eu une indigestion de biscuit de *Savoye* , venoit prendre du thé à *Paris*.

Ce quolibet a été bientôt répandu , & a excité la rumeur générale. Le public en a conçu une si forte indignation contre cette impure , qu'à *Longchamp* (a) s'étant montrée

(a) *Longchamp* est une Abbaye de filles dans le bois de Boulogne , qui , dans la semaine sainte , sert de point de rallie-

dans un carosse à six chevaux avec l'appareil d'une femme de la plus haute qualité, elle a été tellement entourée & huée, qu'elle n'a pu entrer en file, & que son carosse a été obligé de rétrograder; il a fallu qu'elle s'en allât.

Au fait, je crois bien que S. A. R. en a tâté, mais cela n'a jamais été loin; cependant elle voudroit le faire accroire. Pour le persuader, elle plaïsante depuis quelque tems sur un Sylphe à ses ordres, qui lui fait tous les cadeaux qu'elle desire. Elle montre une infinité de bijoux, venus ainsi d'une maniere invisible; &, par des réticences affectées, elle donne à entendre que ce génie bienfaisant & son *esclave*, est cet auguste amant.

MY LORD.

J'apperois une fille en grand bonnet, qui, ment à la promenade. Le prétexte d'aller à ténèbres, à ce Couvent, où il y avoit jadis de belles volx, avoit d'abord occasionné le concours. Mais les indécentes des spectateurs ont depuis forcé à fermer l'Eglise. Comme c'est, à proprement parler, la premiere promenade publique de l'année, que la cessation des spectacles rend alors les oisifs fort desœuvrés, on se rend en ce lieu, où l'on fait assaut de belles voitures. Les élégans en font faire de neuves pour y briller, & le luxe en est poussé à un point incroyable.

M 2

du reste, annonce beaucoup d'opulence & de faste. On fait cercle autour d'elle.

LE COMTE.

C'est la pénitente *Granville*, qui sort de *Ste. Pélagie*, & n'en est pas moins insolente, comme vous voyez. Ce Couvent est une maison de force, où l'on met, par ordre du roi, les femmes coupables d'adultère, les filles d'un certain ordre qui ont forfait à leur honneur, & les courtisannes de distinction qu'on ne veut pas confondre avec les raccrocheuses qu'on envoie à l'hôpital. La première punition usitée à *Ste. Pélagie* est, suivant l'ancienne coutume, de raser celles qui y entrent. Voilà le sujet de cet embéguinement de malade de *Mlle. Granville*. Du reste, elle doit être fort glorieuse; c'est le roi lui-même qui a ordonné sa détention & son châtimement. C'est un jugement digne de *Salomon*.

Cette coquine, ainsi que ses semblables, non contente d'être entretenue par un Maître des requêtes (*Chaillon de Joinville*), entretenoit à son tour, ou du moins prodiguoit ses faveurs à un militaire, dont le premier avoit plusieurs fois exigé le sacrifice, & toujours inutilement, c'est-à-dire, qu'on lui donnoit de belles paroles, & qu'on voyoit en cachette l'amant préféré.

Un jour, le robin, averti par ses espions, arrive & trouble le tête-à-tête. Le militaire prend fait & cause pour la Nymphé : il s'échauffe, &, dans sa fureur méprisante, pousse son rival dans un cabinet qu'il referme sur lui : il le tient ainsi sous la clef, & afin qu'il n'en doute pas, le rend témoin d'une scène pour laquelle, ordinairement, on n'en prend point.

S'étant réciproquement éivrés de leurs caresses, le couple amoureux met le comble à l'insulte en délivrant le prisonnier, & en le persiflant de la façon la plus amère. On le renvoye, enfin, bien cathéchisé, & l'on l'exhorte à ne pas être aussi indiscret une seconde fois.

Cependant au bout de quelques jours, *M^{lle}. Granville* fait des réflexions, & sent de quelle importance il est de ne pas laisser échapper une aussi bonne proie : elle va chez l'amant ulcéré, elle corvient de lui avoir manqué essentiellement, mais c'est par intérêt pour lui-même qu'elle l'a fait : Elle craignoit que ce militaire violent ne poussât l'outrage à l'extrême vis-à-vis d'un magistrat sans armes & sans défense. Elle se répand amèrement d'avoir par son imprudence laissé aller les choses si loin : cela n'arrivera plus ; Elle a ouvert

les yeux , & congédié pour jamais ce brutal.

De son côté , le maître des requêtes avoit aussi fait des réflexions , & médité une vengeance cruelle. Pour mieux l'assurer , il s'étoit proposé de pardonner en apparence cette fois-ci , comme tant d'autres , de reprendre ses droits auprès de la Nymphé , mais de n'en user que pour transmettre à son rival un poison qu'il ne lui pouvoit administrer directement. Bref , il gagne sciemment la vérole , dans l'espoir de la communiquer à l'infidèle , qui en infectera l'auteur de son ignominie.

Par une providence bien mal dirigée , tout semble concourir à faire tryompher en amour la trahison & la perfidie. La Courtisanne est instruite à tems de cette scélératesse. Elle va chez son entreteneur , & , sous quelque prétexte , elle découvre des signes non équivoques du *virus* vénérien qui coule déjà dans ses veines. Alors , elle l'accable de reproches , elle lui prodigue les injures , les imprécations dans les termes les plus énergiques , & se retire en lui déclarant qu'elle va instruire tout Paris de son abominable conduite.

Le maître des requêtes , confondu de toute manière , n'a plus autre chose à faire que de se mettre entre les mains de quelque suppôt

d'Esculape, & de renoncer pour jamais à sa maîtresse. Cependant il ne peut convenir décemment de son infâme vengeance ; il se prétend ainsi maltraité par l'objet de sa passion.

En conséquence, il a recours au Lieutenant-Général de Police, pour se faire restituer environ 20,000 livres de billets qu'il a donnés à la Courtisane. Le Magistrat n'ose prendre sur lui de juger un pareil différent ; il en réfère au Ministre, qui, lui-même, très embarrassé, en rend compte au roi. S. M. commence par exiler dans ses terres un Magistrat sur le compte duquel roule une telle aventure : il déclare les billets bien & duement acquis, mais pour la réparation du scandale & des mœurs outragées, il fait enfermer M^{lle}. *Granville*.

MY LORD.

La décision est tout-à-fait judicieuse.

LE COMTE.

Approchons de M^{lle}. *Le Vasseur*, qui sûrement dit quelque polissonnerie.

MY LORD.

Qu'appellez-vous M^{lle}. *Le Vasseur* ? ou je me trompe, ou c'est *Rosalie* de l'Opéra.

LE COMTE.

Sans doute: mais elle ne s'appelle plus ainsi; vous ne devineriez jamais pourquoi elle s'est débaptisée. C'est depuis la Comédie des Courtisannes du Sr. *Palissot*, où l'une des héroïnes s'appelle *Rosalie*; la première n'a voulu rien avoir de commun avec celle-ci, & a repris son nom de famille.

MY LORD.

Elle est donc dans la réforme?

LE COMTE.

Elle est entretenue par l'Ambassadeur de l'Empereur, le Comte de *Mercy-Argenteau*. Il en est fou: Elle le mène par le bout du nez. Il y a certains jours, la semaine, où ils soupent ensemble, mais personne de la maison n'en doit rien savoir. L'Actrice a une porte de communication chez son Excellence: alors on ne peut entrer chez M. l'Ambassadeur, il est censé dans de grandes affaires.

MY LORD,

Cette fille n'est pas jolie, elle est même laide; mais elle a quelque chose d'enjoué qui peut séduire. La gentille personne avec qui elle est!

LE COMTE.

C'est *Cléophile*. C'est aussi un membre du

corps diplomatique ; elle a subjugué la gravité Espagnole.

MY LORD.

Ah ! c'est la maîtresse du Comte d'*Aranda*, l'Ambassadeur d'Espagne. Il est plaisant de voir cet enfant faire la loi à l'ancien Ministre de S. M. Catholique ; à l'ancien Chef-Président du suprême Conseil de Castille !

LE COMTE.

Elle la lui fait parfaitement. A l'avènement de *Louis XVI* au trône, ce jeune Prince ayant annoncé son respect pour la décence & les mœurs, Son Excellence crut devoir se conformer au goût du Monarque & rompre avec cette fille ; mais il n'en eut pas la force, & mit seulement plus de mystère dans son commerce. Cette ferveur d'hypocrisie étant passée, il a repris comme les autres son train ordinaire.

MY LORD.

Elle a quelque talent, ce me semble ; elle danse.

LE COMTE.

Oui, c'est une élève du Séminaire d'*Audinot*.

MY LORD.

Il se mêle donc du métier ?

M 5

LE COMTE.

Sans doute, mais en tout bien, tout honneur, avec le privilege de la police & sous l'inspection du Ministère. Son spectacle exécuté *par de petits enfans*, lui sert de prétexte: il forme ainsi au libertinage les jeunes filles, presque au sortir du berceau, & ce qui feroit mettre une entremetteuse au carcan, est pour lui une source d'opulence & de protection.

MY LORD.

Comment n'a-t-on pas fait attention à cela ? car enfin les loix doivent veiller à la sûreté des familles, à la conservation des mœurs, & la politique du moins devroit arrêter un libertinage qui tend à la destruction de la population, en énervant, avant qu'ils soyent formés, ces enfans des deux sexes.

LE COMTE.

Vous avez raison. L'Archevêque de Paris, a voulu clabauder dans le tems. Mais enfin il nous faut des spectacles, comme les Romains *Panem & Circenses*. Pourvû que les peres & meres ne s'opposent point à de pareils enlevemens, c'est à merveille, & cet ogre de *pucelages* n'a rien à craindre.

MY LORD.

Vous me faites frémir!.... soit! qu'on laisse

une carrière libre aux cinq ou six Nymphes que j'entrevois groupées ensemble, & qui me semblent toutes excellens sujets pour la population.

LE COMTE.

Vous avez bien raison : cela a tous ses crins : cela a fait ses preuves ; il n'en est pas une qui ne soit mere de famille. C'est M^{lle}. *Felme*, avec *Fanfan*, *Renard*, *Julie*, *Lolotte*, *Lilia*, *Seiffret*. C'est le commun des martyres : elles brillent dans l'obscurité ; elles sont pour les talens nocturnes. Vous feuillerez cela pour quelques *guinées* à votre aise.

MY LORD.

Peut-être trop à l'aise, en effet !

LE COMTE :

Aimeriez-vous mieux M^{lle}. *Quincy*, ci-devant femme de chambre de M^{lle}. *Du Thé*, aujourd'hui sa semblable, sa camarade ? Voyez comme elles sont bien ensemble ! Que c'est édifiant ! Elles ne se méconnoissent ni l'une ni l'autre !

MY LORD.

Je crois, ma foi, que voilà une femme honnête qui leur parlé !

LE COMTE.

Si honnête que le Duc de *Sully* vouloit lui

confier l'éducation de ses enfans ; mais sa famille n'a pas jugé l'institutrice bonne , & a fait enfermer ce Seigneur , qui auroit pu faire quelque sottise plus grande.... C'est la *Fleury-Hocquart*.

MY LORD.

Est-elle parente de ces *Hocquarts* dont je connois plusieurs ?

LE COMTE.

De très-près , car elle a couché longtems avec l'un d'eux. Elle en porte le nom , comme ces héros Grecs ou Romains , qui prenoient celui d'une ville ou d'une province conquise.... Tenez , en voilà une qui a le nom d'une dynastie des Papes : Elle s'appelle *Urbain*.

MY LORD.

Elle a l'air bien sot , bien bête , bien dédaigneux , bien vain !

LE COMTE.

Elles sont à peu-près toutes comme cela , plus ou moins ; mais celle-ci excelle dans ces qualités qu'elle annonce.

MY LORD.

Quelle est cette grande femelle dont la majesté lubrique invite les amateurs ?

LE COMTE.

Vous la définissez bien. C'est M^{lle}. *Dubois*,

ci-devant actrice de la Comédie Française, & qui a quitté le théâtre pour se livrer plus li brement au métier. . . . Elle tient liste de ses amans pour ne les pas oublier ; elle nous en comptoit, la semaine dernière, 16,527 ; & sûrement le nombre est augmenté depuis.

MY LORD.

Vous plaifantez. Il y a peut-être vingt ans qu'elle a commencé sa liste ; ce feroit donc à ne pas discontinuer , près de trois par jour ! & d'ailleurs , le tems des couches ! car je vois avec elle plusieurs enfans , qu'elle n'a pas fait faire par d'autres , fans doute.

LE COMTE.

• Tout cela est vrai. Mais si vous connoissiez son appétit ! Elle met quelquefois les morceaux doubles, pour aller plus vite.

MY LORD.

Vous êtes bien méchant , Monsieur le Comte ?

LE COMTE.

Non, elle vous le dira elle-même. Quand elle trouve deux amis de bon accord, elle couche avec eux à la fois pour n'en mécontenter aucun. D'ailleurs, elle est à toute main ; elle a une égale ardeur pour l'argent & pour le plaisir.

MY LORD.

Mais , voilà différens sujets de l'Opéra & de la Comédie Françoisé. Est-ce que les Italiens ne fournissent rien ?

LE COMTE.

Il vivent tous comme de bons bourgeois : ils sont presque tous maris & femmes. Voulez-vous pourtant trouver une beauté de ce théâtre ? Allons vers la piece d'eau : j'ai apperçu *Colombine*.

MY LORD.

Celle qui doit chanter dans la *Colonie* (a), & que nous avons entendu répéter ?

LE COMTE.

Oui, qui a du goût pour l'Italien. C'est au Maréchal de *Duras* qu'on est redevable de cette acquisition. On n'en vouloit point ; le public ne s'en soucibit pas : mais ce Seigneur, qui a le tact fin, a prévenu qu'elle feroit plaisir. Il a fallu la recevoir.

Ici le Comte chante : *La , mi , re , la , mi , la*.

MY LORD.

Vous n'êtes gueres honnête ! Vous chantez au nez de cette Nymphé ! Que frédonnez-vous-là ?

(a) Piece. en deux actes , traduite de l'Italien & mêlée d'ariettes.

LE COMTE.

L'épithaphe d'un de ses amans. Il s'étoit excédé de débauches pour lui plaire. Il en périt ; on grava sur son tombeau ces notes de musique : *La, mi, re, la, mi, la*. Cette fille se nomme *Miré* : Entendez-vous à présent ce calembour harmonique ?

MY LORD.

Il est singulier !

LE COMTE.

Regardez, My Lord, ce charmant enfant ? Devinez quel est son pere ? Voyez comme il est fait à peindre ! Quelles graces ! Quelle souplesse dans ses mouvemens !

MY LORD.

Mais il ressemble à sa mere avec qui il est, apparemment ! Elle n'est plus de la premiere jeunesse, mais elle a dû être charmante.

LE COMTE.

Aussi l'a-t-elle été ! c'est la femme d'un violon, Madame *Montgauthier*, la maîtresse du danseur *Vestris* dont elle a eu cet amour. Elle a été compagne d'armes avec la Comtesse *Du Barry*, qui, dans sa faveur, ne l'a point méconnue, & l'a toujours accueillie avec distinction.

MY LORD.

Quel est ce gros garçon avec qui elle est ?

LE COMTE.

C'est le frere du *Diou de la danse* ; c'est le cuisinier, si vous voulez : c'est un *Vestris*. Celui-ci n'a d'autre talent que de bien manger. C'est le pourvoyeur de toute la famille. Il est si admirateur du danseur, que la dénomination dont il se sert dans ses extases en faveur de son frere, lui est restée.

MY LORD.

Ah ! Comte ! quelle araignée !

LE COMTE.

Que dites-vous ? Prosternez-vous plutôt ! C'est Terpsycore elle-même. C'est Mademoiselle Guimard.

MY LORD.

Ma foi, elle n'est bonne à voir qu'au théâtre.

LE COMTE.

Il ne faut pas disputer des goûts. C'est une de nos Courtisannes qui ait fait la plus grande fortune. Croyez qu'elle n'est pas de si mauvais aloi, puisque l'Eglise en a voulu tâter. Demandez à M. l'Evêque d'Orléans ?

MY LORD.

M. de Farente, ce Prélat renommé pour
ses

ses dissolutions, qui avoit la feuille des bénéfices?

LE COMTE.

Et c'est chez M^{lle}. Guimard qu'on alloit les payer. C'est ce qui faisoit dire à M^{lle}. Arnoux: *je ne conçois pas comment ce petit ver est si maigre, il vit sur une si bonne feuille!* Au reste je veux vous faire faire connoissance avec elle, surtout vous faire voir sa maison appelée le *Temple de Terpsycore*; car si nos Courtisannes ne font pas bâtir des pyramides, comme les Courtisannes Grecques (a), elles font construire des demeures délicieuses, de petits palais, dont ne parlera pas l'histoire, mais où viennent s'engloutir autant de trésors que dans les vastes monumens de l'antiquité.

Trouve-t-on à Athenes ou dans Rome une femme publique qui ait eu deux théâtres à la fois comme celle-ci? Qui ait enlevé à la capitale les meilleurs acteurs des trois spectacles, pour les concentrer chez elle & les faire servir à ses amusemens (b)? Voilà une sorte de

(a) L'histoire ancienne parle d'une Courtisane (*Rodope*) qui de ses grands biens, acquis à *Naucrates*, où elle avoit exercé son métier, fit bâtir une des fameuses pyramides d'Egypte.

(b) Il a fallu, dit-on, une défense des Gentils-hommes

luxé dont les folies anciennes ne fournissent aucun exemple.

MY LORD.

Il en faut convenir : vous autres François, vous avez fait de grands progrès dans la carrière de l'extravagance humaine. Mais, sans vouloir vous le disputer, Londres vous fourniroit de bonnes anecdotes sur le compte de notre nation.

LE COMTE.

J'en ai vu maintes preuves durant mes voyages chez vous. Ce qui pourroit même vous donner grand droit à la concurrence, c'est qu'on compte peu de vos Courtisannes enrichies aux dépens des François, & que les nôtres, au contraire, se trouvent en grand nombre, chargées de vos dépouilles.

MY LORD.

Ce qui vous fait emporter la pomme sans contredit de ce côté-là, c'est la Comtesse Du Barry. Mlle. *L'Ange* passant sans interruption du bordel sur le trône, des bras des laquais dans ceux du Monarque ; culbutant le Minif-

de la Chambre pour empêcher les Coryphées des Comédies Française & Italienne d'aller jouer chez Mlle. *Guisard*, parcequ'ensuite ils se reposoient & ne jouoient pas pour le public.

tre le plus puissant & le plus redoutable; opérant le renversement de la constitution de la Monarchie; insultant à la famille Royale, à l'héritier présomptif du trône & à son auguste compagne, par son luxe incroyable; par ses propos insolens, à la nation entière mourant de faim, par ses profusions vaines; par les déprédations connues de tous les roués qui l'entouroient; voyant ramper à ses pieds non-seulement les grands du royaume, les Ministres, mais les Princes du Sang, mais les Ambassadeurs étrangers, mais l'Eglise canonisant ses scandales & ses débauches.

Voilà la dernière période de la corruption, de l'affervissement, de l'infamie; parceque ce n'est pas le vice d'un seul, mais l'avilissement & l'opprobre de tous.

LE COMTE.

Il me paroît, My Lord, que vous crayonnez furieusement dans la manière Angloise, quand vous vous en mêlez. Songez que nous ne sommes pas venus ici pour parler morale.

MY LORD.

Pardon! c'est que les extrémités se touchent.

LE COMTE.

Voilà bien du tumulte! c'est sans doute le Comte d'Artois qui arrive.

N 2

MY LORD.

Comme toutes ces catins se mettent en armes sur son passage!

LE COMTE.

Depuis l'exemple de la Comtesse Du Barry dont vous parliez à l'instant, elles ont une furieuse émulation. . . . Tenez, voilà de la chair fraîche qui tenteroit tous les Capucins du monde.

MY LORD.

A vous dire vrai, ces figures sont ravissantes. . . . Ah! Comte, si vous aviez une copieuse pacotille de pareilles marchandises, vous nous auriez bientôt conquis toute l'Angleterre! . . . Ce sont deux anges véritables que je vois. Est-ce la mère qui est avec elles?

LE COMTE.

C'est leur marraine: c'est la Présidente *Brisson*, la vice-gérante de la *Gourdan*, qui tryomphé de son éclipse, & profitera du tems pour la transplanter.

MY LORD.

Les jolis minois qu'elle conduit & semble nous proposer!

LE COMTE.

Je ne connois point cela; c'est du neuf certainement.

MY LORD.

Peste, que c'est friand!

LE COMTE.

L'eau déjà vous en vient à la bouche! Al-
lons, My Lord, détournez vos regards & sui-
vons notre entretien.

MY LORD.

Je m'en tiens-là, Comte. Nous ne trouve-
rons sûrement rien qui vaille ces beautés naï-
ves. J'ai presque dit ces vierges!

LE COMTE.

Oui, des vierges, comme *La Chanterie*.

MY LORD.

Mais, Comte, elles s'en vont! suivons-les
donc!

LE COMTE.

Ecoutez avant cette anecdote. Cette *La
Chanterie* étoit autrefois une fille des Chœurs
de l'Opéra, d'une beauté rare, ingénue, un
ange femelle. Les peintres la prenoient pour
modèle.

Un d'eux, chargé de peindre une mere du
Christ pour le tableau d'un maître-autel, avoit
eu recours à sa tête, & l'avoit rendue très
ressemblante. Un Anglois qui visitoit les cu-
riosités de nos Eglises, mais avoit parcouru
auparavant celles de nos spectacles, & en avoit

recueilli des fruits amers, appercevant cette belle tête, calquée sur celle de *La Chanterie*, s'écria avec surprise: *Ah! voilà la Vierge qui m'a donné la chaude-piſſe!*

MY LORD.

Vos historiottes ſont charmantes; mais je n'écoute plus rien, je ſuis ferru. Il faut que nous ſoupiions avec ces élèves de Madame *Briſſon*, aux riſques de trouver une nouvelle *La Chanterie*.

LE COMTE.

La génération n'eſt pas interrompue. Al-
lons, je veux être votre mentor. Je vais vous
aboucher avec la Préſidente, mais je vous mo-
riginerai, & toutes les fois qu'il vous prendra
envie pendant le repas de toucher à quelques
mets dangereux, je ſerai impitoyable, comme
le médecin de *Sancho*, je vous le ferai enlever.

MY LORD.

Quand nous y ſerons, nous verrons. Preſ-
ſons-nous; ſi le Comte d'*Artois* en avoit en-
vie!

LE COMTE.

Ne craignez-rien, My Lord, il y en aura
pour tout le monde.

N. B. ce jour, la preſſe étoit grande au Co-

lifiée: le My Lord & le Comte furent retardés, de plus d'un demi-quart d'heure, n'osant courir les risques de se faire briser les côtes en fendant la foule. Entre tems, le Comte fit lecture à My Lord d'un fragment d'un éloge adressé à M^{lle}. *Du Thé*, concernant les Laïs du tems, éloge où l'auteur, par une ironie soutenue, trace le tableau le plus vrai & le plus effrayant de la corruption des mœurs de la Capitale: tableau où figurent au premier rang, sans contredit, les Syrènes & les Terpsicores de l'Opéra.

Voici ce fragment:

“ Ce n'est qu'avec admiration, (l'auteur s'adresse à M^{lle}. *Du Thé*) que j'envisage le haut point de gloire où vous & vos compagnes êtes parvenues. Nous ne sommes plus heureusement dans ces tems de barbarie, où la vertu sévère regnoit à l'ombre des loix. La douce licence, sous le nom de liberté, a ouvert enfin la carrière à nos vastes desirs; vous tryompez, divines enchanteresses, & vos charmes séducteurs ont changé la face de la France.

„ Nos palais, nos hôtels, ne sont plus aujourd'hui que la triste retraite du lugubre hymen, où d'indolentes épouses languissent dans l'ennui, sous la garde d'un Suisse chamarré,

qui, comme le marbre de sa porte, n'indique que l'hôtel du maître & la prison de sa triste moitié ; tandis que la fémillante jeunesse, en foule dans vos petites maisons, y fixe l'amour & les jeux, & vos petits soupers font partout le désespoir des grands.

„ Souveraines des modes, n'est-ce pas vous encore qui les donnez ? Votre goût en décide ; vos plumes toisées deviennent la mesure commune. Telle n'ose vous imiter en grand, qui s'étudie à son miroir à vous copier en détail, pour plaire ou prendre de plus beaux modèles.

„ Siècle divin, qui fais fouler aux pieds les préjugés, les loix, & qui, confondant tous les états, tous les âges, consacre tous les excès, tu seras à jamais célèbre dans l'histoire !

„ C'est à vous & à vos amies, charmante *Du Thé*, que l'on doit cette heureuse révolution dans nos mœurs ; à vous toutes en est la gloire, & vous en jouissez. Soit que traînées dans des chars élégans, vous embellissiez les boulevards poudreux ; soit que Nymphes emplumées, la tête échaffaudée & couverte de mille pompons, vous éclipsiez, dans une première loge, la modeste citoyenne ; ou qu'au monotone Colysée, le front levé, l'œil assuré, vous étaliez vos graces, & fixiez sur vos pas

une foule empressée, tous les regards ne sont-ils pas tournés sur vous? Moderne Panthéon, tu réunis toutes nos divinités & tous nos hommages!

„ Vos privilèges, Deités du jour, sont aussi grands que sacrés; & comment ne le feroient-ils pas? Effets précieux du commerce, il est bien juste que vous participiez à l'heureuse liberté qu'on lui doit; vous formez sous la protection de Cypris, une République indépendante. Vos revenus, mieux fondés que ceux de l'Etat, se trouvent tous imposés sur nos besoins de première nécessité, & ils vous parviennent d'autant plus sûrement, que, sans secours étrangers, vous en faites seules la recette & la dépense; vous ne troqueriez pas le produit de vos charmes contre la pension de la Duchesse la mieux payée de son mari.

„ Depuis cette heureuse révolution, rien ne vous arrête: plus d'obstacle! l'hymen tourné en ridicule, ose à peine se montrer; vous paroissez publiquement dans les voitures de vos amans; vous portez leurs livrées, leurs couleurs, souvent les diamans de leurs épouses; vos petites maisons s'élèvent partout des débris des grandes, & forment, par leur nombre, dans les fauxbourgs de la Capitale & sur

les boulevards, une espece d'enceinte, de circonvallation, qui, la tenant bloquée, vous en assurent à jamais l'empire.

„ Que l'on dise encore que la France est folle; que ses modes, ses mœurs & ses usages n'ont pas le sens commun : jamais fut-elle mieux policée!

„ Vous prenez le plaisir en général pour but, tous les hommes pour objet, & le bonheur public pour fin de vos sublimes spéculations.

„ Eternelles victimes, & toujours sur l'autel, vous faites plus d'heureux en un jour que les autres en toute leur vie.

„ Oui, Mesdemoiselles, vous êtes le véritable luxe, essentiel à un grand Etat, l'appas puissant qui lui attire les étrangers & leurs guinées : vingt modestes citoyennes valent moins au trésor royal, qu'une seule d'entre vous : aussi êtes-vous hors de tous les rangs, à côté de tous les états, & les femmes par excellence de tous les hommes”.....

Ici la foule s'ouvrit, la presse se fendit, le Comte ne parla plus : My Lord lui dit : “ mettons la main sur la conscience, & convenons que nous n'entrons pas mal à propos dans le persiflage du Panégyriste. Heureux, M. le

Comte, quand vous en êtes quitte pour vos
Louis, & nous autres Anglois, pour nos Gui-
nées & l'humiliation d'avoir été dupes ! &
c'est en vous priant le bon soir que je dis
avec Horace :

Video meliora, proboque

Deteriora sequor.....



* *

*

LES DÉLICES ET LES PLAISIRS
DES BOULEVARDS.

BOULEVARD, fortification, rempart. *Belle-garde* est le boulevard de l'Empire Ottoman du côté de la Hongrie.

Qui croiroit que ce mot ne signifie dans son origine qu'un jeu de boule? Le peuple de Paris jouoit à la boule sur le gazon du rempart; ce gazon s'appelloit le *verd*, de même que le marché aux herbes. — *On bouloit sur le verd*.

J'ai entendu de bonnes bourgeoises qui s'alloient promener sur le *Boulevard*, non pas sur le *Boulevard*. On se moquoit d'elles, & on avoit tort. Mais, en tout genre, l'usage l'emporte; & tous ceux qui ont raison contre l'usage, sont sifflés ou condamnés, ça va sans dire.

Mais peu importe qu'on dise *Boulevard* ou *Bauleverd*; ce n'est pas ici de quoi il s'agit. Tout le monde fait que c'est une promenade magnifique, commode, agréable & récréative; qu'on s'y promene, à pied, à cheval, en cabriolet, tout comme on veut.

Le diné d'un Badaut fini, il arrive aux Boulevards : si le tems est beau, quel coup-d'œil agréable ! Deux triples rangées de chaises occupées par autant de *Venus* que d'*Adonis* ; que de bons mots dits, rendus, de fines agasseries ! Quelle ample matière à d'anecdotes nouvelles & à donner au public !

Le cu sur la chaise, quelle grande satisfaction de voir cent mille beautés passer çà & là, les unes coëffées en *hérisson* : d'autres portant coëffures à *l'enfant*, d'autres, enfin, couvertes de panaches (a) énormes, vous clignoter d'un œil assassin ; une autre vous faire remarquer, en affectant de rire, une petite bouche qu'elle pince en retirant ses joues ; une autre serrant de ses deux mains son mantelet pour montrer l'élégance de sa taille ; celle-ci dans sa voiture, un petit maître à sa portière, qui, tout en ricanant, lui déclare le feu qu'elle a sçu lui inspirer, tandis que par dessus sa tête, parfumée de l'odeur la plus forte, & accompagnée de plusieurs boucles flottantes, elle fait des signes à d'autres qui passent devant elle ?

(a) On prétend que la mode des panaches est passée, depuis qu'un jour, (& ça n'est pas vieux) un mauvais plaisant s'avisa de dire que la *plupart des femmes de Paris* portoient les plumes des dindons qu'elles avoient plumés.

Quel agréable tableau ! ô Athenes, tu crois ne plus exister, & l'on te retrouve chaque jour sur nos Boulevards !

Après avoir joui quelques instans de cette bigarrure, notre Badaut (a) entre au café Turc. Là il cause un moment avec la limon-

(a) M. de Voltaire qui étoit un *Badaut*, mais d'une autre espèce de *Badauts*, s'est bien sérieusement fâché contre ce sobriquet, dans ses immortelles œuvres. Voici ce qu'il dit :

„ Quand on prétendra que *Badaut* vient de l'Italien *badare*, qui signifie *regarder, s'arrêter, perdre son tems*, on ne dira rien que d'assez vraisemblable. Mais il seroit ridicule de dire avec le Dictionnaire de Trévoux que *Badaut* signifie sot ; niais, ignorant ; *Stolidus, Stupidus, bardus*, & qu'il vient du mot latin *badaldus*.

„ Si on a donné ce nom au peuple de Paris plus volontiers qu'à un autre, c'est uniquement qu'il y a plus de monde à Paris qu'ailleurs, & par conséquent plus de gens inutiles qui s'attroupent pour voir le premier objet auquel ils ne sont pas accoutumés, pour contempler un charlatan, ou deux femmes du peuple qui se disent des injures, ou un charretier dont la charette sera renversée, & qu'ils ne relèveront pas. Il y a des *badauts* partout, mais on a donné la préférence à ceux de la Capitale où se rassemblent tous les *badauts* des quatre coins de l'univers.”

Le caustique Mercier dans son *tableau de Paris* ne parle pas des *simples badauts*, mais des *parfaits badauts*. Sans rechercher, vous dit-il, “ quelle est la vraie étymologie du

nadiere, si elle est seule; car presque toute la journée, on la trouve jasant avec un certain

„ mot, on veut dire que le Parisien qui ne quitte pas ses
„ foyers, n'a vu le monde que par un trou.”

On connoit la petite brochure intitulée : *Le voyage de Paris à St. Cloud par mer, & le retour de St. Cloud à Paris par terre.* J'en donnerai ici un petit extrait.

“ Le Parisien qui entreprend ce long voyage, prend
„ toute sa garde-robe, se munit de provisions, fait ses
„ adieux à ses amis & parens, Après avoir fait dire une
„ messe, avoir offert sa priere à tous les Saints, & s'être
„ recommandé spécialement à son *Ange-gardien*, il prend
„ la *galiote*. C'est pour lui un vaisseau de haut bord.
„ Etourdi de la rapidité du bateau, il s'informe s'il ne ren-
„ contrera pas bientôt la *Compagnie des Indes*. Il estime
„ que les échelles des blanchisseuses de Chaillot sont les
„ échelles du *Levant*; il se regarde comme éloigné de sa
„ patrie, songe à la rue *Trouffe-vache*, & verse des larmes.
„ Là, contemplant les *vastes mers*, il s'étonne que la
„ morue soit si chere à Paris. Il cherche des yeux le *Cap*
„ *de-Bonne-Esperance*; & quand il apperçoit la fumée
„ ondoyante & rouge de la verrerie de Séve, il s'écrie :
„ *voilà le mont Vésuve*, dont on m'a parlé.

„ Arrivé à St. Cloud, il entend la messe en actions de
„ graces, écrit à sa chere mere toutes ses craintes & ses
„ désastres; notamment que s'étant assis, sur un amas de
„ cordages nouvellement goudronnés, sa belle culotte de
„ velours s'y est comme incorporée, & qu'il n'a pu se re-
„ lever qu'après en avoir abandonné des fragmens considé-
„ rables. Il conçoit à St. Cloud l'idée sublime de l'éten-

Officier ruiné, couvert d'un méchant habit noir, mais la dragonne à l'épée, la cocarde
au

„ due de la terre, & il entrevoit que la nature vivante &
„ animée peut s'étendre au-delà des barrières de Paris.

„ Le Parisien, stupéfait & ravi, apprend que le hareng
„ & la morue ne se pêchent point dans la rivière de Sei-
„ ne. Il croyoit que le bois de Boulogne étoit l'ancien-
„ ne forêt où habitoient *les Druides*; il est détrompé. Il
„ avoit pris le *mont Valérien* pour le véritable Calvaire,
„ où J. C. avoit répandu son sang précieux. On le dé-
„ buse; il juge sagement qu'il est encore *parmi des Ca-*
„ *tholiques*, puisqu'il aperçoit des clochers, & que sa foi
„ n'est conséquemment pas en danger. Il voit passer un
„ cerf & un faon, & voilà le premier pas qu'il fait dans
„ l'histoire naturelle.

„ Il est toujours bon patriote, & ne renie point son
„ pays; car il annonce à tous ceux qu'il rencontre qu'il est
„ *né natif* de Paris; que sa mere vend des étoffes de soie
„ à *la barbe d'or*, & qu'il a pour cousin un Notaire.

„ Il rentre dans sa famille; on le reçoit avec des accla-
„ mations. Ses tantes qui, depuis 20 ans, n'ont été aux
„ Tuileries, admirent son courage, & le regardent comme
„ le plus hardi & le plus intrépide voyageur.”

Ajoutons que quand il revient dans ses foyers, il lui
manque encore une grande connoissance. Car on ne peut
pas tout apprendre: il ne fait pas démêler dans un champ
l'orge d'avec l'avoine, & le lin d'avec le millet.

Ce benêt qu'on fit lever de grand matin pour voir passer
l'équinoxe porté sur un nuage, c'étoit un Parisien.

au chapeau ; enfin une espee de croc qui, je pense , a l'air de lui faire les yeux doux pour lui soutirer quelques écus.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on m'a assuré que cette caffetiere, quoique vieille & fanée, avoit encore le ridicule amour-propre de vouloir plaire. Mais revenons au Caffé.

Ce Caffé, le plus joli du boulevard, est celui où la bonne compagnie ne rougit point d'entrer, & le seul où l'on puisse mener une femme honnête.

Tout ce qu'on y sert est délicieux. Les glaces surtout ne peuvent se comparer qu'à celles du Palais-Royal, aussi y en ai-je pris souvent. Je vous avouerai même, mon cher lecteur, que la dernière que j'y pris, il n'y a pas plus de quinze jours, je la trouvai si bonne, que je n'ai pu résister au desir de faire des vers à sa louange.

Des vers sur une glace, me direz-vous ? Cela est extravagant. Et pourquoi ? L'Abbé *Se-daine* en a bien fait sur son habit, *Dorat* sur des tettons, le Chevalier de *Cubieres* sur l'oreille de sa maîtresse, le Chanoine *Grécourt* sur la chaude-pisse, *Taconnet* sur son cu, un de mes amis, nommé *Nougaret*, sur son vit, &c. &c. &c.

PREMIERE PARTIE.

Q

Pourquoi, Messieurs, n'en ferois-je pas sur ma glace? D'ailleurs les miens ne s'écartent point des bornes de la décence, comme ceux des impies dont je viens de parler, & qui brûleront en enfer comme un gigot à la broche.

Faisons donc des vers à ma glace, & montrons-nous du qu'en dira-ton. Je ne suis point Poète, je m'amuse.

Vers à ma glace.

Douce liqueur, glace adorable,
 Emule du Nectar des Dieux,
 Si ma bouche te baise, un charme délectable
 Me fait douter en ce moment heureux,
 Si j'habite la terre, ou si je regne aux cieux:
Iris, & toi, dans le fond de mon ame
 Portez la pure volupté.
 Chacun de vous deux m'enflamme,
 Et paroît à mes yeux une Divinité.
 Mais tu ne charmes que ma bouche
 Par ton excessive fraîcheur,
 Et quand celle d'*Iris* je touche,
 Je sens une chaleur
 Que ce baiser conduit jusqu'à mon cœur.

En sortant du *Caffé Turc*, le Badaut entre aux *babillards*. On pourroit adopter à ce second *Caffé* le *miscutt utile dulci* d'Horace; car on y trouve l'utile & l'agréable.

Aimez-vous à penser ou à rêver ? Deux jardins charmans vous offrent le moyen de promener vos pensées & vos rêves. — Le jeu vous amuse-t-il ? Vous trouvez vingt endroits à vous arrêter pour repaître vos yeux du plaisir de voir jouer *au tonneau*, à *la toupie*, aux *dames*, aux *échecs*, au triste & très triste *domino*. — La conversation a-t-elle pour vous quelques charmes ? Prenez place auprès de ces vieux rentiers en perruques, habits boutonnés, & cannes à bec-de-corbin. — Ils vous apprendront les nouvelles politiques & scandaleuses, les histoires des spectacles des boulevards : c'est en partie à eux que je dois la plupart des anecdotes dont je vais faire usage dans ce chapitre.

A l'exception du *Caffé Turc* & de celui des *tabillards*, non compris les *Traiteurs*, on compte encore cinq autres Caffés ; savoir : le *Caffé Sergent*, le *Caffé Yong*, le *Caffé Caussin*, le *Caffé Armand* & le *Caffé Alexandre*. Tous ces Caffés sont remplis de la plus mauvaise compagnie.

Les deux premiers, il y a dix mois, étoient assez bien composés ; mais ils ne vendoient pas de quoi payer leurs garçons, parceque la populace, amie de la débaûche, ne s'y livre

que quand quelque chose l'y excite ; alors rien ne peut l'arrêter ; & ce quelque chose dans ces Caffés, c'est cette mauvaise musique qu'on entend chez *Armand*, *Cauffin* & *Alexandre*. Ces détestables musiciens , d'accord avec les chanteurs & les chanteuses à la voix fautive & glapissante , vous arrachent le tympan par leurs cris discordans.

Voilà ce qui attire la populace ; voilà ce qui la captive dans ces lieux , où elle s'enivre de *Punch* & de différentes liqueurs.

Yong & *Sérgent* ne faisoient rien , comme j'ai dit. Depuis qu'ils ont des chanteurs & des racleurs , leur boutique ne se désemplit pas ; ils gagnent de l'or.

Le Caffé *Alexandre*, sans être plus agréable , est encore plus mal composé.

Dans les autres, on y rencontre des crocs , des recruteurs , des espions , des filoux : ici, on n'y trouve que des *raccrocheuses*, des *bougres* & des *bardaches*.

Il se passe dans ce Caffé des infamies , des horreurs qu'il est inutile , ou plutôt qu'il seroit trop sale de nommer ; les titres de ceux qui l'habitent les font assez deviner.

La Police y veille cependant ; il faut lui rendre cette justice : mais on fait tromper ses

yeux d'*Argus* ; le plus sage & le plus sûr seroit de faire fermer ce receptacle de *Tribades* & *Sodomistes*.

Il vient encore de s'en établir un au coin de la rue de *Saintonge*, occupé par un garçon du *Caffé de Foi*, qui venoit d'être tenu par une nommée *Vélie*, fille de joye, déjà fanée, mais qui avoit eu l'adresse d'amasser quelques bijoux, qu'elle vendit pour avoir cette boutique, dans laquelle, sons prétexte de vendre du *Caffé*, elle tenoit *Serrail* dans une salle par bas, où l'on entroit quand on étoit convenu de la fille qu'on desiroit, & du prix qu'on vouloit y mettre.

Vélie, du bénéfice de ce commerce, entretenoit un petit coëffeur, nommé *Marin*, dont elle s'étoit amourachée en le voyant jouer la comédie aux *Variétés*, où il jouoit comme un cochon.

Le Lieutenant de police, informé de la conduite de cette moderne *Ninon*, vient de faire fermer sa boutique.

Pour les traiteurs qui sont sur ces mêmes boulevards, chacun fait qu'on y peut mener des filles, & que chaque traiteur facilite les moyens de sacrifier à l'amour en buvant à *Bacchus*.

On les avoit contrainsts jadis à mettre des rideaux aux fenêtres ; mais , voyant que leurs pratiques à *parties fines* se trouvoient ainsi obligées d'aller plus loin , ils ont oublié l'ordre de la police , & ont mis des jaloufies qu'on peut fermer à volonté , & qui vous mettent dans le cas de faire tout ce què vous jugerez à propos.

Il y vient même de jeunes *viéleufes* qui , si vous les trouvez jolies , font très complaisantes ; du moins selon comme vous promettez de payer leur complaisance. Mais cet article ne regarde guere que les vieux paillards qui vont y souper exprès pour cela.

Aux orgies , composées de filles & de jeunes libertins déjà blasés par l'excès du plaisir , ces *viéleufes* cherchent à réveiller leur imagination par des couplets lascifs, qu'elles accompagnent de gestes très expressifs , & souvent spectatrices de l'effet que produit sur l'assemblée le rôle qu'elles jouent.

Voici un petit échantillon des chansons de ces *viéleufes*.

Pot-pourri.

I.

AIR : De tous les Capucins du monde.

Envain Iris, dès qu'on la presse
De se livrer à la tendresse,
Affecte un dépit éclatant ;
Il faudra bien qu'elle se rende ;
Car l'amour, quoiqu'il soit enfant,
Est un vainqueur si-tôt qu'il *fend*.

2.

AIR : Des folies d'Espagne.

Bande ton arc,
Armes-toi d'une flèche,
Attaque Iris de l'un & l'autre bout ;
Et si tu peux forcer certaine brèche,
C'est le chemin, Amour, par où l'on *foir*.

3-

Fou, petit fou, que fais-tu donc,
Tu te livres à la bagatelle ?
Ne fais-tu prendre qu'un ton ?
Allons vite, va droit au *con*.

C 4

4.

AIR: Ton humeur est Catherine,

Comprenez bien ce mystère,
 Vous qui soupirez toujours,
 Les honteux ne gagnent guère
 A l'empire des amours.
 En vain vous cherchez à plaire
 Pour toucher l'objet chéri,
 Il faut commencer par faire.

5.

AIR: Du confiteor.

Vive, vive le cabaret!
 En y buvant sa chopinette,
 Sans façon sur un tabouret,
 On y baise sa Claudinette;
 Et souvent pour un quart d'écu
 De l'une & l'autre on voit le cu.

6.

AIR: Du Prévôt des Marchands.

Curieux enfant du desir,
 Envain tu poursuis le plaisir,
 Dans le bras d'une beauté chère,
 Tu cherches l'heure du berger,
 Ton bonheur n'est qu'imaginaire
 Si tu ne la fent, . . .

7.

Déchargez votre pot au lait,
 La laitière charmante,
 Et si la danse vous plaît,
 Que le plaisir vous tente,
 J'ai mon violon tout prêt
 Qui vous rendra contente.

Autre.

AIR: *Vit-on jamais de pareille sottise ?*

Qu'on s'évertue & qu'on rie & qu'on chante,
 Au fond du verre enterrons la raison,
 Et que chacun de nous, l'ame contente,
 Boive à Bacchus, ainsi qu'au plus beau *con .. &c.*

Combien de fois Colin à sa bergere
 Voulut montrer, à l'ombre d'un buisson,
 Les doux plaisirs que l'on goûte à Cythere,
 En caressant son joli petit *con .. &c.*

Qu'on est heureux de vivre sans fortune!
 Moi je hais cette laide Camusson;
 J'aime Life sans que rien m'importune,
 Et tout mon bien est son cher petit *con .. &c.*

On compte encore deux autres Caffés sur les
 boulevards, l'un est le Caffé de *Crété*, & l'au-
 tre celui de *l'ambigu-comique*.

O 5

Le premier situé à côté du spectacle de *Ni-colet*, est le rendez-vous de tous les acteurs & actrices de ce théâtre, par la raison que les honnêtes gens voyant ceux qui le composent, rougiroient de s'y attabler.

Le comptoir de cette boutique est tenu par Madame *Crété* & sa grand fille qui ne céderoit pas volontiers cette place par le plaisir qu'elle trouve à écouter les fadeurs de ceux qui vont leur payer leur dépense; elle s'est même montrée assez facile à soulager de certains adorateurs qui lui juroient de mourir d'amour pour elle, à ce que dit la chronique scandaleuse. Mais, est-ce un crime que d'avoir une ame sensible?

Sa mere est une bonne fotte de femme qui voit tout sans s'appercevoir de rien, parceque les soupirans de sa fille vuident toujours de tems en tems quelques bouteilles de bierre.

Deux autres filles cadettes attendent l'âge de leur sœur pour faire comme elle.

Le mari se ruine aux Tripots chez l'Ambassadeur de Venise, & Mademoiselle *Crété* console son cher pere en lui disant que si la maison tarit d'argent, elle l'augmentera en progéniture.

Chaque spectacle des boulevards a son Café. Celui de l'*ambigu comique* est tenu par un Sr. *Fortin*, ci-devant rue St. Honoré, & associé d'une certaine Demoiselle *Antoine*, l'être le plus sot & le plus à prétention qui soit sous le ciel.

A toutes les délices des Cafés, des traiteurs, des *viéieuses*, &c. &c. se joignent les délices des spectacles. On y trouve les théâtres de *Comus* & de *Curtius*. Le premier est un insigne scamoteur, comme le fait tout l'univers. Il a donné des leçons de scamotage au Duc de Chartres, & S. A, dit-on, n'en a pas mal profité.

Le second a modélé les rois, les grands écrivains, les jolies femmes & les fameux voleurs. On y voit *Jeannot*, *Desfrues*, le Comte d'*Estaing* & *Linguet*; on y voit la famille royale assise à un banquet artificiel: l'Empereur est à côté du roi. Le crieur s'égosille à la porte: *Entrez, entrez, Messieurs, venez voir le grand couvert; entrez, c'est tout comme à Versailles*. On donne deux sols par personne; & le Sr. *Curtius* fait quelquefois jusqu'à cent écus par jour, avec la montre de ces mannequins enluminés.

Entre les théâtres de *Comus* & de *Curtius* on a rebâti le théâtre des associés. Les direc-

teurs, qui ont pris le titre *d'affociés*, font l'un nommé *Visage*, aboyeur jadis à la porte de *Nicolet*, & l'autre appelé *Salé*, aussi ancien aboyeur.

Ces deux Intriguans ont des Commissionnaires à qui ils font endosser des habits d'Arlequin & de Pierrot. Vous conviendrez qu'il est très plaisant de voir jouer à ces Messieurs *Alzire*, ou le *Cid*, ou quelques-uns de nos Opéras bouffons. On y crève de rire ! Mais le plus divertissant est d'y voir jouer à Mons *Visage*, le rôle de *Mahomet* ou celui de *Béverley* : avec sa voix de taureau, ce grédin-là braille à se faire entendre du boulevard du temple, à Mefnil-Montant.

Avant que la police eut interdit les représentations de nuit, les filles se portoient en foule dans ce taudion, parceque-là, au milieu de la grosse joye qui y regne, elles passaient autant de caprices qu'elles vouloient ; de petites loges qu'on leur avoit permises ne laissoient rien à desirer pour la commodité.

Les vieillards qui se contentoient *du toucher* y étoient servis à souhait. C'étoit le rendez-vous de toutes les Prêtresses de *la Montigny* & de *la Dumas*. La suppression des représentations nocturnes a fait aussi cesser ces innocen-

tes assemblées. *O vertu! On ne cessera donc jamais de te persécuter!*

Malgré que ce taudion ne soit habité que par les décroteurs & les filles du boulevard, tant marchandes de pommes, que *donneuses de nouvelles à la main*, les associés ne laissent pas que de faire leurs choux gras.

Le gros butor de *Nicolet* est le Directeur du spectacle, *les grands danseurs du roi*. C'est un spectacle composé de bon & de mauvais, de bizarre, d'extravagant, & qui cependant amuse quelquefois par la variété. S'il n'avoit point ses fauteurs & ses pantomimes d'Arlequinades, ça seroit froid; avec les deux objets, c'est sot & ennuyeux. Sans ses acteurs, ça seroit insupportable; avec eux, c'est très souvent insipide. Si on n'y voyoit point de ballets, son spectacle seroit moins divertissant; il y en a, on ne s'en apperçoit pas. Sans ses musiciens, on dormiroit, en les écoutant, on bâille. Si ce spectacle n'existoit pas, personne n'y songeroit; il existe on s'y rend par habitude.

L'affiche de ces *grands danseurs du roi* est singulière: *On donnera aujourd'hui le dogue d'Angleterre, pantomime à machines pour rire... Sur le répertoire de la semaine, il y aura assemblée générale pour tout le monde,*

Le Directeur de ces *grands danseurs du roi*, le sot *Nicolet* a joué jadis la comédie sur la parade & dans son spectacle : mais cela ne prouve pas qu'il soit comédien ; car on peut dire de lui comme de cet acteur de Province, *qu'il jouoit les financiers comme les Arlequins, & les Arlequins comme les financiers.* Tel étoit l'emploi de cet histrion. Dieu merci, il ne joue plus ; *Ainsi soit-il !* il faut remercier Dieu de tout.

En revanche son épouse a beaucoup joué après lui ; il n'y a que quelques mois que *Madame* a quitté les planches. Elle a été remplacée dans les grands rôles par la belle *la Forest*, entrée à ce théâtre en 1777, sortie en 1778 pour être entretenue par *Bertin*, Ministre des parties casuelles, & rentrée en 1780. Nous reviendrons sur le compte de cette jeune actrice, continuons à nous entretenir du *bardache Nicolet*.

Sa femme, a heureusement l'esprit d'arrangement & d'économie qui convient pour conduire une maison à la disposition du coffre-fort ; car lui le dépenseroit aussi sottement qu'il l'a amassé ; le moindre petit minois qui lui donneroît dans l'œil, feroit sûr de lui tirer jusqu'au dernier sou. Aussi sa femme a-t-elle soin de

borner sa dépense ; on lui met régulièrement tous les matins dans son gousset dix écus , ce qui fait environ 11,800 livres par an. Il jouit de 60,000 : aussi vous voyez qu'il en est encore loin.

Une fille qu'il a bien aimée , & pour laquelle il a fait les plus grandes folies , est une certaine *Riviere* , danseuse à son théâtre. Il lui donnoit 1,0000 liv. d'appointemens , & 15 louis par mois pour ses menus plaisirs , la dépense de sa maison payée.

Mais cette petite gueuse , amoureuse des deux sexes , n'a jamais amassé un sou. C'est assez facile à croire ; la première *gouine* qui lui plaisoit , elle l'entretenoit comme elle avoit entretenu le *petit Diable* , *Talon* , *Placide* , &c , &c , qui l'un après l'autre lui passèrent sur le corps.

Malgré cette conduite infame , *Nicolet* ne pouvoit s'empêcher de l'adorer , par la raison que l'amour est aveugle.

Tel par sa pente naturelle ,
Par une erreur toujours nouvelle ,
Quoiqu'il semble changer son cours ,
Autour de la flamme infidèle ,
Le papillon revient toujours.

Mais la femme, outrée à la fin de devenir la risée d'un chacun, fit tant & tant que *Nicolet* se vit contraint de renvoyer *Riviere*, qui n'a aujourd'hui que le Palais-Royal & les boulevards pour subsister.

On avoit fait courir le bruit qu'en sortant de la *Riviere*, il étoit entré dans la *Forest*; mais c'est une fausseté: *Nicolet* m'a assuré lui-même qu'il n'en avoit jamais tâté.

La beauté qui maintenant le retient dans ses fers est la grande sotte de *Fournier*, sortie de chez *Audinot* à Pâque pour entrer chez lui. Ceux qui l'espionnent, disent qu'il va tous les soirs, avant ou après souper, chez elle passer une couple d'heures, & que l'appartement qu'elle occupe étant trop petit, le tout sans difficulté se passe devant la mere qui s'y prête avec tout le zele dont est capable, en pareil cas, la mere d'une fille de théâtre pour *Nicolet*.

Le destin de ce *Nicolet* étant d'être toujours cocu, c'est dans ce moment que le beau *Dupuis*, l'un de ses fauteurs, lui en fait porter. Ce *Dupuis* est un assez bel homme, mais bête comme une hanneton, & sale comme un porc.

Toujours sur son théâtre pendant que ses fauteurs s'escriment, ou que le petit Diable danse

danse sur la corde ; sifflant à tout moment sans nécessité , par la grande habitude qu'il en a ; dormir dans sa loge pendant qu'on joue la comédie , ou y amener une petite danseuse , & pour un écu de 6 livres , voir si la nature fait chez elle d'heureux progrès , ou distiller dans les mains blanches de cette belle , le plaisir qu'elle lui fait goûter , retourner siffler pour baisser une toile , éteindre lui-même les lumières , mettre beaucoup d'amendes sans raison , être sans cesse de son théâtre sur le boulevard , & du boulevard sur son théâtre , prendre journellement de fortes prises de tabac , *ecce homo* .

Madame sa femme ne joue plus , & s'est retirée , comme je l'ai dit , (quoique ses attraits fussent déjà depuis longtems partis) pour avoir plus de tems à contempler en liberté l'amie qu'elle s'est choisie , & qu'elle chérit autant que *Raucourt* , chérissait *Soulke* .

Cette créature , haute & fière , oubliant qu'elle a raccommode des bas dans un tonneau , comme la *belle Margot* , ne vous rend jamais le salut que vous êtes assez sot de lui donner ; feint , par ton , d'avoir l'ouïe dure ; à l'impudence de se mettre dans une loge de son spectacle & d'y lorgner le public , affotée de sa figure & se croyant accomplie . —

PREMIERE PARTIE.

P

Difons un mot en paffant des belles Nymphes qui compofent ce théâtre.

Mademoifelle *La Forest*. C'eft le phyfique d'une Venus charmante dans tous les rôles de payfannes, d'Agnès, de petites maîtrefles ; mais dans les grands rôles de pieces & de pantomimes, pas affez de noblefle, trop de roideur dans fes gèftes. Il eft pourtant fi aifé d'arrondir fes bras, quand on les a beaux.

Un infatigable auteur de pieces foraines, un Abbé *Robineau* en a été amoureux-fou, à ce qu'on prétend. Mais n'ayant pu rien obtenir d'elle, on dit qu'il s'en confola en faifant courir contr'elle des couplets affreux.

Un certain *la Rouffe*, fruitier, retiré avec quinze à feize mille livres de rentes, eft, dit-on, celui qui eut les premières faveurs de la belle *la Forest*. On affure que ce plaifant perfonnage veut fe donner des airs qui, loin de cacher fa baffe origine, ne fervent qu'à la rappeler fans cefle ; ce qui a donné lieu de le qualifier du titre de Marquis *des Poirées*.

Bertin, Miniftre des parties cafuelles, étant venu fur les brifées du Marquis *des Poirées*, il étoit jufté qu'il eut la préférence. Il logea fuperbement fa nouvelle maîtrefle dans la rue Popincourt, au Pont-aux-Choux, & lui donna

pour 60,000 liv. de meubles. Elle resta un an avec ce vieux débauché qui , dit-on , prenoit tout son plaisir à caresser sa jolie coquille avec la partie la plus élastique de la bouche.

Soit brouille ou refroidissement , au bout de l'année , *la Forest* rentra chez *Nicolet* , & repassa dans les bras de son ami , le Marquis des *Légumes* , qui en est fou , & avec qui elle vit fort décemment.

Mademoiselle *la France* est fille d'un nommé *la France* , jouant le rôle d'Arlequin à ce théâtre. Elle est grande , sèche , noire , barbue , la denture puante , marchant comme une oie , voilà son physique ; mielleuse dans son parler , l'air froid en apparence , mais très amoureuse dans le fond , voilà son moral.

Elle s'appliqua sur l'estomac quelques-uns des Comédiens & des danseurs qui lui plurent le plus , & finit par le maniéré *Talon* ; ce qui fit dire plaisamment que *la France* se donnoit du *Talon* dans le cul.

La plaisanterie eut son effet ; car , au bout de neuf mois , *la France* accoucha d'un petit marmot dont le petit bancalle de *Talon* étoit le pere. Cet enfant a , maintenant , cinq ans & demi , se porte à merveille , & a pour

nom *Saint-Arnout* : il falloit bien lui trouver un nom.

Le petit *Talon* s'étant dégoûté de la dégoûtante *la France*, jetta ses filets d'un autre côté, & Mademoiselle *la France* bannit le chagrin qu'elle eut de quitter ce perfide, en se faisant faire un autre enfant dont elle va bientôt accoucher. Sera-t-il fille ou garçon ? Quel nom portera-t-il ? C'est ce que nous dirons dans la seconde partie de cet ouvrage.

Mademoiselle *Rosalie*. Cette pierre bambouche, de trois pieds & demi de haut, a commencé par jouer la Comédie en bourgeoisie. Elle remplissoit les rôles de foubrette avec assez d'intelligence.

Cagnette, grippe-sou à la ville, en devint amoureux & vécut avec elle. Vous sentez bien qu'il ne fut pas seul possesseur de ses charmes ; mais j'ai oublié les noms de ceux des acteurs bourgeois qui en firent porter au gros *Cagnette*.

On fait particulièrement qu'elle eut *Moriseau*, directeur du théâtre sur lequel elle jouoit. Mais on n'en parle point, parce qu'elle ne se prétoit aux desirs de ce dernier que par pure commisération.

Quelques amis lui conseillèrent d'entrer au

spectacle de *Nicolet*. Elle s'engagea chez ce bateleur, conservant toujours son ami le grippe-sou, mais lui associoit l'élégant *Hochereau*, Officier de la garde de Paris., ensuite le *Lievre*, acteur de *Nicolet*, ensuite l'Abbé *Robineau*, ensuite la *Rouffe*, le Marquis des *Poirées* en question, qui la laissa pour la *Forest*; mais celui-ci c'étoit tout différent; il payoit; Ensuite de *Lor*, autre acteur de *Nicolet*, ensuite *Mayeur*, ensuite &c. &c. &c. &c. & combien d'autres &c.

Avec autant de fatigue, il n'est pas étonnant qu'une femme voye en peu de tems les roses & les lys de son visage se flétrir; aussi se flétrirent-ils; mais ils ne l'étoient pas encore tout-à-fait, quand un nigaud de *Bougier*, homme de bureau, & pilier des *grands danseurs du roi*, se prit de belle passion pour elle & fit la folie de l'épouser; elle eut de lui plusieurs enfans, dont il ne reste que deux.

D'autres disent que ce *Bougier* avoit pris la *vacche* & le *veau*. Moi qui n'aime point à médire, je dis seulement qu'il n'a pas pris grand' chose. Elle est maintenant d'une laideur affreuse, le teint morne & livide, les yeux hagards, les joues creuses; elle n'est un peu supportable que sur les planches, où elle a soin de ne point se mon-

trer sans beaucoup de blanc & de rouge , avec l'attention de toujours affecter de rire pour remplir le vuide de ses joues.

Eh bien ! avec tout cela , elle a trouvé encore un assez jeune Marquis , qui a bien voulu prendre la peine de faire son mari *cocu* , & lui donne de tems en tems quelques louis , avec les quels elle achète les chiffons dont elle a besoin , & que son mari lui refuse par le peu d'argent qui lui reste , vu les cadeaux qu'il est obligé de faire à une certaine *Fanfan* , concubine dont il s'est nouvellement épris.

Cette *Messaline* vient de lui donner de quoi se ressouvenir d'elle pendant six semaines ; ce que , sans le savoir , il a transmis à sa femme , & que sa femme a par contre-coup transmis à son Marquis.

Mademoiselle *Langlois* , premiere danseuse , est une petite tribade qui en conte , & s'amuse avec toutes les autres danseuses.

Son maintien est décent , mais sa conduite très libertine. Elle fut dépucelée par un certain *Chevalier* qui , parcequ'il porte ce nom , s'en donne la qualité. C'est un grand escrogriffe , qui vit d'escroqueries sur le pavé de

Paris ; & il s'en excuse en disant *qu'il a bien des confreres pour revenir à Langlois.*

Depuis quelques jours , elle semble partager ses plaisirs entre les deux sexes. *Léger* , son danseur , a remplacé le grand *Chevalier*. Cependant, regardez-les ensemble , vous lui verrez toujours la vue baissée ; mais c'est qu'elle est attachée sur le bouton de culotte du Sr. *Léger*.

Mademoiselle Fournier fort , comme je l'ai déjà dit , de chez *Audinot* , sert aux plaisirs du gros dindon de *Nicolet* , & s'en dédommage avec le beau *Dupuis* , fauteur , qui a plutôt l'air d'un fort de la halle que d'un danseur.

Mademoiselle Seurette , est sœur de *la France* : elle étoit folle à lier du *petit Diable*. Il vient de partir en Angleterre. Celui qui se présentera sera bien venu ; car il lui en faut , à quelque prix que ce soit.

Desir de fille est un feu qui dévore.

Mademoiselle Bellingant est une danseuse qui , avant d'être chez *Nicolet* , étoit aux *variétés* ; elle vivoit avec un coupe-jarret & un

croc qui lui fit un enfant. *Volange*, le fût *Volange*, (autre acteur) a désiré de voir si cette belle dançoit aussi bien au lit qu'au théâtre.

Après lui, ce fut un coëffeur qui s'endetta pour elle, & fut contraint de la laisser-là, s'apercevant, mais trop tard, qu'il étoit fa dupe.

Après lui, l'avantageux *Ribier* qui, à son tour, lui mangea le peu qu'elle avoit, lui donna la vérole, la battit, la quitta, & en est toujours aimé.

Elle vient de se faire donner quelques meubles par un Sr. *le Bossu*, Cadet, commis d'un Architecte, qui, dit-on, finira par la maltraiter. Voilà une fille bien heureuse !

Mademoiselle *Alphonfine* est une petite coquine, de la plus jolie figure du monde, donnant de l'amour à qui veut en prendre, & n'en prenant pour personne.

Elle commença par appartenir à un Sr. *Neveux*, acteur d'*Audinôt*. Elle n'avoit alors que douze ans, elle en a maintenant quinze, bien faits.

Ensuite, elle coucha avec un libertin, nom-

mé *Boudet*, qui l'a mise dans le cas d'aller de pair avec son cher *Neveux*.

Ensuite, *Audinot* en devint amoureux : il lui fit meubler un appartement dans le faux-bourg du Temple ; mais le petit fat de *Mayeur*, toujours à l'affut du nouveau gibier qui se présentoit dans ses terres, eût envie d'elle, le lui dit, & en fit ce qu'il voulût ; & *Audinot*, instruit de la conduite de sa *Venus*, la chassa de son appartement & de son théâtre.

Nicolet fut son refuge : elle étoit jolie ; il la reçut à bras ouverts, coucha avec elle, environ quinze jours, & la laissa passer au Chevalier de *Ségur* qui l'entretient assez bien. Elle fut brouillée quelques jours avec lui, par la raison que, pendant un voyage qu'il fut forcé de faire, elle lui en fit porter par un Américain, dont elle est maintenant grosse.

Mais, quel pouvoir les femmes n'ont-elles pas sur nous ! Elle parvint à persuader le Chevalier de *Ségur* qu'elle lui avoit été fidele, que l'enfant étoit de lui, & mon Chevalier continue à lui faire du bien.

Toutes les autres sont en attendant de bonnes fortunes, & sont ce que leur âge peut leur permettre. Celles sur-tout qui ont de jolies

ains, ont soin de les faire remarquer aux amateurs.

Passons au théâtre de l'*Ambigu-Comique*, & disons d'abord un mot de son Directeur. J'avois donné, il y a quelques années, sa confession; mais la police m'en ayant réprimandé, je trouve ici le moyen de me venger. Et pourquoi la vindication nous feroit-elle étrangère à nous, simples mortels? On dit qu'il faut toujours copier plus haut que soi, &

Le vengeance est le plaisir des Dieux.

Audinot, né en Lorraine de parens pauvres, gardoit les vaches de ses voisins pour se faire un petit revenu avec lequel il subsistoit. Mais; las de faire un tel métier, & ayant entendu dire aux vieilles du voisinage qu'on ne faisoit jamais fortune dans son pays (proverbe qui s'effectua pour lui par la suite) il partit, un beau matin, de Lorraine, des sabots aux pieds, une paire de souliers dans la poche d'une grande veste de bure, la tête cachée sous un épais bonnet de laine, un mauvais chapeau par dessus, à la main une gaule, qui, appuyée sur son épaule, soutenoit un paquet de quelques chemises de toile grise.

Il avoit alors ce teint frais & vermeil qu'ont nos villageois; gras, bien portant, un peu hâlé, à la vérité, mais, malgré cela, d'une figure assez revenante.

Quelle différence ! Aujourd'hui maigre, décharné, le teint plombé, les joues enfoncées, un regard hypocrite, un corps qui ne respire que par le souffle de l'envie, enfin une existence si éphémère, qu'on croit, en le fixant, voir un spectre animé; avec cela, un mouchoir pour cacher une levre livide qui distille le Mercure, fruit d'une débauché infame.

Arrivé à Paris, le premier soin d'*Audinot*, fut d'aller trouver un de ses freres, qui tenoit une boutique de perruquier au fauxbourg St. Germain. Ce frere lui apprit son métier, & ce metier a fait sa fortune. D'abord, coëffeur des baladins du Boulevard, enfin devenu baladin lui-même, il est, à l'heure où je parle, grand Seigneur.

Protégé par le feu Prince de *Conti* à qui *Audinot* procuroit les plus jolies femmes qu'il connoissoit, & à l'aide des avances de Son Altesse qui lui étoit fort attachée, il a formé son Théâtre de *l'ambigu-Comique*.

Ce spectacle seroit assez agréable, si le Directeur vouloit employer le goût qu'il a, sans

contredit, & qu'on ne peut lui contester. Mais ce payfan, *Audinot*, est, aujourd'hui, un Prince qui passe fix mois de l'année à la campagne; il laisse le soin de son spectacle à un autre; & ce n'est pas ainsi qu'on acquiert la bienveillance du public; il ne lui offre que des drogues, des ordures qui le font déserter de chez lui.

Audinot est un homme à bonne fortune. Il a eu pour maîtresse *la Prairie*, qui, quoique mariée, lui a accordé ses faveurs. De cette *Prairie*, il a eu deux filles, dont l'une est entretenue par le Prince de *Soubise*, & l'autre est à l'Opéra.

Il s'est marié à une *Jeannette*, joli minois, appartenant à des parens dans la dernière des misères. Sa mère blanchissoit des bas, elle les raccommodoit, & son père étoit commis à la barrière.

Au bout de trois ans, *Jeannette*, voyant les desirs de son époux témoigner d'avoir des enfans, elle s'en fit faire un, par le Marquis de *Persan*. Aujourd'hui, c'est le fils de *Vernet*, Peintre, qui partage les faveurs de cette belle, qui ne l'est pas trop.

Terminons par le portrait des Laïs de l'*Ambigu-Comique*.

Ce théâtre n'a rien de remarquable en fem-

mes que *Julie*, *Fiatte*, *Rousseau* & *Lolotte*.
Je ne dirai que deux paroles de chacune d'elles.

Julie est une charmante petite coquine, dont il seroit difficile de nommer les amoureux & les entreteneurs; elle ne s'attache pas plus à l'un qu'à l'autre; le *nouveau* seul lui plaît: & à chaque réprimande qu'on lui fait sur cette légèreté qui, à coup sûr, ne tourne point à son profit, voici son refrain:

Déformais je serai sage,

Encore celui-là.

Laissons-là donc changer d'amans, comme de chemise, & voyons *Fiatte*. Un croc, du nom de *Dumesnil*, chacun le connoît pour tel, lui fit un enfant; de son côté, il contracta des dettes, fut enfermé au Fort-l'Evêque, trouva le moyen de s'évader, & est maintenant réfugié au Temple, où *Fiatte* le soutient avec ce que lui donne *Alison*, Maître-d'Hôtel du Maréchal de *Duras*.

Mannette Rousseau perdit son pucelage avec un bâtard du feu Marquis de *Marigny*, qui, par sa mauvaise conduite, s'étoit fait enfermer.

Mannette, en son absence, prit un nommé *Magneu*, officier des Gardes-Suisses, qui s'en-

detta pour elle au point qu'il est, à son tour, en lieu de sûreté, pour lui donner le loisir d'arranger ses affaires.

Le petit *Marigny* vient de reparoître; rien ne l'empêchoit de rentrer dans ses droits; il y rentra : mais qu'il les trouva aggrandis !

La mere de cette petite a une singuliere manie. Ne voulant point paroître avoir quelqu'un qui entretienne sa fille : ceux qui vont chez elle n'ont l'air d'y entrer qu'en qualité d'adorateurs, & recevant d'eux par-ci par-là quelques cadeaux, sans tirer à conséquence, la petite fille s'évade au jardin, l'amant la suit, la mere ferme les yeux. . . .

Un moment après, *Madame Rousseau* appelle *Mannette*. — “ Que faites-vous dans le jardin, Mademoiselle? — Maman, je cueille des cerises. — A la bonne heure ! ”

L'amant enchanté croit avoir joui de sa beauté à l'insçu de sa mere. Quel plaisir pour lui ! Ah, le nigaud ! Mais, combien la mere *Rousseau* en a fait ainsi, sans avoir l'air de consentir à rien ! . .

Lolotte Delaire commença par figurer dans les ballets d'*Audinot*, ensuite entra aux élèves de l'Opéra. — *Desbays*, son maître à danser, l'engagea aux François; mais à ce théâtre, l'on

ne fait pas autant de connoissances qu'aux boulevards; elle ne s'en apperçut que trop, & revint chez *Audinot*.

Ce dernier paya pour avoir sa rose; il le crut: tant mieux pour lui!

Le Comte *Edimbourg*, connu par son procès avec le Marquis de *la Riviere*, paya aussi pour avoir sa jeune rose, mais si *Audinot* l'avoit toute épanouie, jugez comme celui-ci la trouva!

Elle attrapa au théâtre François ceux qu'elle put. Je ne l'ai pas suivie si loin; mais je fais que depuis qu'elle est retournée aux tréteaux, elle s'en fait donner par son perruquier.

* — * Voilà qui est assez parlé de ces *Laïs* & de ces *baladins* pour une fois. Si le public s'amuse de ces anecdotes, je pourrai lui en fournir encore un chapitre, l'année qui vient, & qui ne fera pas moins piquant que celui que je lui offre aujourd'hui. On trouve toujours tant à dire, quand

Des sottises d'autrui l'on compose son fiel.

*

*

*

HISTOIRE DES TRIPOTS, DES TRIPOTEURS & TRIPOTEUSES DE PARIS,
POUR L'INSTRUCTION DE LA JEUNESSE
FRANÇOISE & ÉTRANGÈRE.

*Qui donc fait taire ici la loi prudente & sage,
Qui des jeux de hazard proscriit le sot usage ?
Ce n'est pas toi, LOUIS !*

LES tripots à Paris sont les égouts de tous les aventuriers & de tous les mauvais garnemens dont cette capitale est peuplée. Ceux qui les fréquentent, commencent par être joueurs, & finissent par être escrocs. Ceux & celles qui les tiennent sont tous & toutes, des gueux & des gueuses.

Ces tripots sont de vrais coupe-gorges ; les forêts sont moins dangereuses pour les voyageurs, & les bordels moins à craindre pour les jeunes gens. Il n'y a, dans l'année, ni jours ni nuits qui ne soyent marqués par la ruine de plusieurs peres & de plusieurs enfans de familles ; les fêtes mêmes ne sont pas respectées ; & telle est l'avidité de la Police, que l'on joue en
tout

tout tems. De ces tripots, on a vu sortir des gens ruinés, devenir Incendiaires, assassins, voleurs; d'autres désespérés, n'ont fait qu'un faut de ces tripots à la rivière.

Je vais tracer à grands traits l'histoire des Tripoteurs & Tripoteuses de la capitale des Welches; attendez-vous, Lecteur, à voir un tableau chargé d'abominations.

Moi, je voudrois pour ma part que le Diable emporteroit tous les joueurs & toutes les joueuses; que tout l'enfer & tous les Satans de l'enfer se déchaîneroient contre les inventeurs du *Biribi*, du *Pharaon*, du *Trente & Quarante*! Je voudrois que la terre s'entr'ouvriroit tout-à-l'heure, & engloutiroit tous les tripots! J'y ai perdu tout mon argent, mon château, mon régiment, &, sur ma parole, deux mille Louis d'or que je ne suis pas en état de payer.

Je voudrois que l'on jetteroit dans un cul de basse-fosse la *Lacour*, la *Dusaillant*, la *Laforest* & la *Demare*! Je voudrois que la *Denain*, la *Morelle*, la *Cardonne*, la *Montaiguë*, la *Bonelle*, les *Dufresne*, toutes ensemble cousues dans un sac, fussent jettées au fond d'un puits! Cent malheureux qui pourrissent dans les cachots de Bicêtre, ont cent fois moins été funestes

PREMIERE PARTIE.

Q

que toutes ces canailles de femmes à *tripot* dont Paris est infecté.

Je voudrois que Dieu puniroit d'un chancre, de la peste ou de la vérole le Magistrat de la police, qui contre toutes les loix de l'ordre, a établi ces jeux détestables! Je voudrois qu'une heureuse révolution pût, de nouveau, anéantir le Parlement qui les souffre & les autorise: je voudrois que, d'une seule lettre de cachet, on pût envoyer, pour jamais, en exil, tous ses membres aux Antipodes! . . .

Oh! mere malheureuse! Oh! pere respectable! ne suis-je donc venu à Paris que pour vous donner la mort! — Non, non, je ne puis plus survivre à la douleur que vont vous causer mes dissipations! O femme chérie! O chers enfans! je vous rends malheureux à jamais; il ne me reste que le désespoir & la mort! — Le désespoir me jettera dans l'eau, mais ce ne sera qu'après que j'aurai mis le feu à la chambre de la *Dufaillant*: le même désespoir me menera, peut-être, sur les grands chemins pour y détrouffer les passans, & de-là à la potence, &, peut-être à la roue; mais ce ne sera qu'après que j'aurai brulé la cervelle à l'infame *Lacour*. . . .

J'étois, Lecteur, dans ce concert infernal de

blasphêmes & d'imprécations, lorsqu'un religieux Janséniste qui m'entendoit, me dit: “ il
,, y a, Monsieur, de très grands dangers à
,, ces partis que vous inspirent le désespoir.
,, Vous n'êtes pas né pour être étranglé à la
,, potence ou rompu vif sur la roue: vous êtes
,, jeune, & vous pouvez trouver encore dans
,, vos parens, vos amis, dans vos bras même,
,, me, s'il est nécessaire, des ressources contre
,, le malheur qui vous égare. Vous avez perdu
,, du votre régiment, votre argent & vos
,, biens, mais l'honneur vous reste, & votre
,, famille tient encore plus à l'honneur qu'à
,, l'argent. — Je voudrois bien savoir, Monsieur,
,, quelles sont les Dames dont vous avez
,, parlé, & dont le seul nom allume votre fureur?”

Ce sont des gueuses, des coquines, m'écriai-je, à l'instant.

“ J'ai peine à croire, (me répliqua mon Janséniste) ce que, dans votre douleur, vous me dites de ces femmes & de leurs maisons; je connois encore moins l'intérêt que peut prendre la respectable *Police* de notre capitale, à laisser subsister ces *coupe-gorges* au milieu de Paris.”

En me parlant ainsi, l'humain Janséniste cher-

choit à s'instruire, & à me distraire du désespoir auquel j'étois livré.

“ Avant que je périsse, Monsieur, (lui dis-je) je veux vous apprendre l'histoire de toutes ces putains de femmes, & vous faire part aussi des arrangemens qu'on prend avec le Lieutenant de Police & avec ses infâmes agents pour tenir des tripots. . . . ! ”

La *Lacour* est fille d'un laquais du premier Président du Parlement, Messire *Etienne-François d'Aligre*. Ce Président premier, & Cordon bleu, par dessus le marché, usa de l'enfant de son laquais comme d'un bien propre. De ce commerce, il vint deux filles; Sa Grandeur en agit avec elles comme un Jardinier qui se croit en droit de goûter les premiers fruits de arbres qu'il a greffés.

Ce Magistrat suprême, ne voulant rien déboursier ni pour l'entretien de la mere, ni pour celui des filles, trouva, dans les ressources de la justice, des moyens d'en faire payer les frais par le public.

Il les recommanda à Messire *Antoine-Raimond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartine*, chargé, alors, de la Police, & qui, comme tout le monde fait, la faisoit à merveille, avec une bande de dix à quinze mille espions qu'il soudo-

voit, & répandoit dans Paris & dans les quatre coins du royaume.

Ces espions étoient, pour la plus grande partie, des laquais, des Abbés ou des Chevaliers de St. Louis; il avoit mis à prix l'industrie des uns & la fidélité des autres. C'est avec de pareils émissaires que *Sartine* favoit ce qui se passoit dans l'intérieur des familles de Paris, chez les Princes comme chez les Grands, chez les bourgeois & dans le peuple.

Un Magistrat avoit corrompu les Laquais, les servantes, & on appelloit cela bien faire la Police. On a là-dessus des anecdotes singulières, & la Comtesse de *Tessé*, & le Duc d'*Aray* se plaisent d'en citer deux qui leur sont particulières. Je les tais par respect pour Madame la Comtesse, & pour Sa Grace, M. Le Duc.

Ce qui est notoire, c'est que, sous ce digne Magistrat, fortuné & unique, la tristesse & la méfiance contristoient tous les ménages de Paris, comme à Rome au tems de *Tibère* & de *Séjan*.

C'est encore sous sa magistrature que s'établirent les tripots. Non seulement il les toléra, mais il les protégea. C'est à des courtisans qu'il favorisoit, ou qui avoient de jolies

filles, qu'il en donnoit la direction; & comme ces Académies, de si belle institution, devinrent des maisons de liberté, où l'on se mettoit à son aise pour parler des affaires publiques, il se servoit de ces courtisannes pour savoir ce qu'on disoit du gouvernement, & de son administration; & c'est du rapport de ces femmes & de celui de ces émissaires qu'il soudoyoit, qu'il composoit ce fameux journal si menteur & fait à sa guise, avec lequel il allarmoit où tranquillisoit à son gré *Louis XV* & le Duc de *Choiseul*, ce Ministre déprédateur. C'est aussi de cet établissement, que le public indigné voit un *Bouchinai*, valet de chambre de ce Magistrat, jouir de cinquante mille livres de rente, & traiter au pair avec lui.

Ainsi donc, un Magistrat de Police établi pour maintenir l'ordre, & qui est à Paris ce qu'étoit à Rome le *censeur des mœurs* loin d'y veiller, y a introduit des maisons de ruine, de désordre & de mauvaises mœurs.

M. le *Noir* qui, dans le premier Président, ménageoit le parti dont il avoit besoin, où qu'il pouvoit craindre, donna à la *Lacour*, connue publiquement pour faire les menus plaisirs de ce premier Magistrat, un privilège de jeux de hazard. Elle eut successivement le Bi-

ribi , le *Pharaon*, la *Bouillotte*, & avec un tel appui, malgré les plaintes qu'on a portées contr'elle, malgré les aventures arrivées dans sa maison qui auroient conduit toute autre à l'hôpital, malgré les cris & l'indignation publique, elle n'a effuyé aucun revers.

Les *Dufaillant* ne valent pas mieux. Je ne m'appesantirai pas sur les détails de la vie privée de la tante. Un vieux financier de l'espece qu'on appelle dans le monde un *My Lord pot-au-feu*, lui monta une maison où le luxe, l'opulence & le goût regnerent bientôt.

Ce financier jouissoit en public du doux plaisir d'entendre dire qu'il avoit, pour maîtresse, une femme charmante: mais, hélas! y a-t-il jamais de plaisirs sans peine! Un Inspecteur de Police jouissoit en secret des faveurs de la maîtresse. Le *Plutus*, trompé, mourut de chagrin, & la *Dufaillant* alloit rentrer dans l'indigence, si l'inspecteur & la Police ne fussent venus à son secours.

Le Lieutenant de Police, *Sartine*, qui étoit alors un de ces instrumens dont la providence se servoit pour convertir la boue en or, lui permit, à la recommandation de l'Officier, & après qu'il eût jeté un coup d'œil sur une pa-

rente qu'elle conservoit pour la seconder, d'ouvrir un jeu public.

Dufaillant fut reconnoissante, &, dans ce moment de sensibilité, fit passer l'inspecteur, de son lit dans celui de sa nièce aînée, & des bras de celle-ci, dans les bras de la cadette, toutes les deux ayant préalablement offert leurs charmes à la discrétion du dispensateur des graces.

La *Demare* fut d'abord servante de cabaret. Jamais fille de cette espece ne fut plus complaisante pour les voyageurs. Plus d'un, qui étoit arrivé à cheval au gîte de la créature, n'y pût remonter le lendemain pour avoir trop monté la mégère. Elle exerça ensuite avec un succès chancelant le métier de femme publique. Ses charmes perdus, manquant de ressources, le Lieutenant de Police qui, comme nous l'avons dit & le dirons encore, est un instrument dont Dieu se sert pour convertir la boue en or, lui tendit une main protectrice. Elle ouvrit avec privilège un tripot: elle eut une table bien servie, d'excellens vins: on courut chez elle pour diner, souper, jouer & se ruiner.

On reproche à cette créature diffamée de faire commettre le crime chez elle, pour le plaisir infernal d'en nommer les auteurs à la

Police; & par ce moyen, digne des furies, se procurer l'entrée chez le Magistrat dans tous les tems.

La *Cardonne*, née à Versailles d'une blanchisseuse aux casernes, fit un enfant à treize ans. Des escrocs l'associerent à leurs fonctions; à dix-sept, elle vola de ses propres ailes; à vingt, elle fut fille & femme à toutes mains & à tous les jeux.

Livrée de bonne heure au service des laquais & des cochers (dont elle payoit les gages avec son corps) des porteurs d'eau, des prêteurs sur gages, des soldats, des moines, elle fut souvent pourvoyeuse. Des jeunes Seigneurs, d'agens de change, des gens de finance, mais diffamés, la protégerent.

L'un étoit ce prêteur de gages insolent, nommé *Reffier*; l'autre ce fameux *Berenger*, qu'on a vu racoleur, espion, mendiant, puis riche; valet de tripot, puis joueur en chef, chassé de la Commetable.

Ce fut en quittant le service de ce dernier, que la *Cardonne* tomba dans une misère si affreuse, qu'elle se faisoit conduire dans les fiacres sur les places publiques; & enfermée dans ces salons, elle y travailloit à moitié de profit avec les cochers.

Un garçon perruquier la remit sur le plus haut ton : & fortunée actuellement , elle dispense les graces du premier Président , de l'Avocat-Général *Ségurier* , du Procureur du Roi , & tient le tripot le plus gros de Paris.

Les *Dufresne* sont de Lyon ; leur nom est *Picard*. Leur pere étoit savetier au coin , & leur mere vendoit des fleurs à la porte des spectacles. Cette tendre mere trafiqua de bonne heure des charmes des quatre filles qu'elle avoit : elle comprit que ces bouquets lui rapporteroient plus que les paquets de violettes.

Liennette , la cadette des quatre , n'étoit point encore nubile , lorsqu'elle fut vendue vingt écus à un jeune Officier de la même ville , fils d'un banquier de la rue des *trois Carreaux*.

Ce jeune homme avoit du goût pour cette famille. Déjà , il avoit vécu avec l'ainée de *Liennette* , qui étoit morte de la vérole : il craignit la corruption de *Liennette* , l'envoya à Montpellier , d'où elle passa à Bordeaux. Elle n'y fut pas heureuse. Elle vint à Paris où tout se vend. Un marchand de la rue *aux Fers* en prit soin , & ne l'enrichit pas : au marchand succéda le Duc de *Berwick* , homme avare , impudent , luxurieux , que les jeunes gens montrent au doigt , & qui , chaque jour , trai-

ne son inutile & crapuleuse existence d'un lieu de débauches dans un autre. Son avarice ou son impuissance lui firent quitter *Liennette*, qui s'en consola par un travail journalier aux Tuileries, dans les ruelles & dans son taudis, & allant dans les petits spectacles des Boulevards.

Ce fut dans une de ces courses qu'elle racrocha, un soir, un des gens du Duc de *la Vrilliere*; un autre jour, un valet de chambre du Comte d'*Estaing*. Sur le récit des valets, les maîtres vinrent voir la *Phrynée*.

Elle persuada au Duc de *la Vrilliere* qu'elle étoit grosse de ses œuvres: elle fit, de cet impuissant, un Hercule, en accablant son Duché de trois enfans, qui ne connurent non plus que *Liennette* même, jamais leur pere; & sous prétexte d'un soin particulier rendu à cet êtres du hazard, elle obtint par cette supposition une permission de jeu: & M. *Le Noir*, qui est, aujourd'hui, à la tête de la Police, & dont Dieu se sert, lui a permis aussi un tripot; *Liennette* criant, " j'ai vécu avec feu M. le Duc, de *la Vrilliere*, regardez son enfant " s'est acquis une considération parmi les filles de son état; & tient enfin son tripot & son bordel rue de *Richelieu*.

On ne joue encore chez *Liennette* que la

Bouillotte. Le produit de ce jeu n'est pas bien considérable. Elle se flattoit d'une meilleure fortune sans la disgrâce inopinée de son ami *Sarraire*, mais recommandée à l'ami *Gombaud*, qui est aussi *Lyonnois*; on se flatte d'avoir l'honneur dans peu de coucher avec lui, &, au sortir du lit, d'obtenir un *Biribi*. C'est en attendant ce délicieux moment que *Liennette*, qui couche avec tout Paris, réchauffe, en cet instant, contre ses tettons mollasses le S. . . . Greffier au Châtelet.

La grosse *Dufresne*, sœur de *Liennette*, est la très humble servante du Logis, laide, dégoûtante, mais adroite. Personne ne donne avec plus de grace le bassin dont on se sert au sortir de la chaste couche de *Liennette*.

Je ne dirai que deux mots de la *St. Fermin*, & de la *Laforêt*. Toutes les deux ont leurs académies scandaleuses au Palais-Royal: ce sont deux fameuses putains de Paris; je les connois malheureusement toutes les deux.

L'une, en me caressant, m'escamota ma bourse; l'autre me donna une chaude-pisse cordée, & si bien cordée, qu'ayant pour la faire trafter, prolongé mon séjour dans la Capitale, elle fut la source de mon dérangement, de toutes mes pertes & de tous mes malheurs.

C'est de cette putain effrontée, luxurieuse & rongée de vérole qu'on disoit, il y a deux ans : " que la *Grenade* avoit coûté moins de „ Soldats à l'Angleterre, qu'il ne s'étoit em- „ poisonné d'Anglois dans ses bras."

C'est cette même *Laforêt* qui se vante qu'il n'y a pas une nation dont elle ne connoisse la maniere & le goût de prostitution, par l'usage qu'elle en a fait.

O MŒURS ! QU'ÊTES-VOUS DEVENUES ? On permet des tripots, non-seulement à des prostituées, mais encore à celles qui, par leurs longues débauches, sont devenues le rebut de la valetaille; à la *Desmahis*, à la *Druot*, à la *Montaigne*, à la *Dupré*, à la *Salle-Saron*, si universellement, & à si juste titre surnommée; *l'impudique* & la *voleuse*; à la *Morelle*, cette raccrocheuse dans les boues, & qu'on dit dressée à tous les exercices sur lesquels les débauchés de toutes les nations trouvent à assouvir leurs lascivités; chez laquelle *Sodome* comme *Venise* renaistroient; à la *Bigot*, aux *Gérard*, aux *Denain*, aux *l'Esfang*, aux *Poincot*, (ces trois dernières ont épousé des croix de St. Louis, l'ordure de cet ordre respectable, & n'en sont ni moins coquines ni moins viles) & ce sont cependant ces créatures infâmes qui ta-

piffent la salle d'audience du Lieutenant de Police, & celle du Ministre *Amelot*, leur protecteur, & de ce Ministre étonné de l'être.

Ici, mon Janféenifte m'arrêta tout court, pour me demander comment s'acréditoient les parties de jeu de ces putains.

C'est, lui répondis-je, parceque leur maison est le receptacle de tous les garnemens, de tous les vauriens, de tous les oisifs de Paris. La jeunesse & la beauté vont s'y mettre à l'enchere, & se livrer au plus offrant, parceque les courtisanes entretiennent une bonne table dans Paris. Les Seigneurs n'ont pas la leur mieux servie & il en est beaucoup qui ne le font pas si bien. Elle ont encore le soin d'avoir à leur table & chez elle celles d'entre les filles publiques qui, par leur figure, leur lubricité ou leurs gentilleffes, c'est-à-dire, leurs polissoneries, ont acquis quelque célébrité chez l'un ou l'autre; *Lolotte* chez une, *St. Hilaire* chez l'autre; chez celle-ci la belle *Dupernon*, chez celle-là la gentille *Laborde*, la *Renard*, qui jadis figuroit dans ces tripots qui depuis... mais, maintenant, je me tais....

Voilà ce qui attire. Quand une fois on y est, l'appas du gain vous y retient enchaîné, & y prépare vos malheurs. Elles ont aussi un

autre expédient pour s'achalander ; c'est d'avoir des racoleurs à leurs gages qui vont à la découverte ; & aussitôt qu'un étranger , Anglois , Italien , Espagnol , Arabe , Turc ou Provincial est débarqué , ils le suivent à la piste aux spectacles , aux promenades , & ne le quittent plus qu'ils ne l'aient entraîné dans quelque tripot où on l'a bien vite dévalisé.

Ce que vous venez de me raconter est abominable , me dit mon Janséniste. Oh ! oui ; mais ce qui me reste à vous dire l'est bien davantage. Le tableau que je vous ai tracé des femmes prostituées n'est que dégoûtant ; celui que j'ai à vous montrer est horrible.

Mon premier début dans le monde fut au Palais-Royal. Les vertus de l'auguste Prince qui y tenoit sa Cour , sont au-dessus de mes éloges. Après lui avoir été présenté , je m'approchai d'une table de *Pharaon*. Trois infatigables banquiers se relayoient pour tailler au jeu. Je hazardai un , deux , trois ou quatre rouleaux de vingt-cinq *Louis* chacun ; je les perdis de suite. Cette perte continue m'interdit un peu. Je hazarde encore , en quatre fois différentes , quatre autres rouleaux ; je fus aussi malheureux.

La mine basse & commune des Banquiers

m'inspira de la défiance. Plus j'observois le front & l'œil de ces Banquiers, plus je croyois y démêler quelque chose de sinistre & de faux : mais pensant que nuls autres que des Gentils-hommes ne pouvoient tailler au jeu de S. A., je m'interdis tout soupçon sur leur probité.

Mon erreur ne dura pas long-tems ; j'en fus bientôt tiré par l'expression vigoureuse d'un joueur qui étoit auprès de moi, & qui, à la manière dont fut tirée une carte, qui lui faisoit perdre son argent, dit entre ses dents, “ Ah ! les coquins ! ” puis se tournant vers moi, & jugeant à mon embarras que j'étois nouvellement présenté, il me dit : “ M. tout est respectable dans ce Palais ; mais malheureusement un Comte de *Genlis* l'a infecté pour son intérêt de ces trois fripons qui nous volent impunément deux fois par semaine.”

Au nom de *Genlis*, au mot de fripon, je frémis & voulus m'éloigner de cet homme qui me paroissoit si fortement courroucé ; mais lui, s'apercevant de mon mouvement, me saisit le bras & me retenant auprès de lui, me redit avec encore plus de chaleur : “ Oui, M., ce sont trois fripons, je vous le répète, afin que vous n'en soyez point leur dupe.

„ L'un s'appelle *Fontaine* ; c'est celui qui por-

porte cette plate figure, marquée de tâches de vin, & duquel l'épaule a mérité dix fois de l'être des armes de l'auguste maître de ce Palais. C'est le plus adroit fileur de cartes qui soit en Europe.

„ Il est affiché partout comme un fripon, noté à la Police, expulsé de tous les jeux bourgeois, & maquereau de moitié avec un nommé *Basse-Salle* qui racole pour lui, puis de compte à demi avec l'antique poupée de *Goudard*. Ils vendent, louent & achètent de moitié les créatures que l'on peut essayer sur son balcon au Palais-Royal.

„ Ce *Fontaine* a pour second un certain *Le-ger*, l'homme à la plus large main de France, qui auroit escamoté la Normandie & les Normands au Pharaon, qu'il fut tailler à Rouen, si le Parlement de Normandie n'eut pas envoyé à ces Messieurs *Etignan*, *Bardache*, *Bouy* & *Le-ger*, le bourreau du ressort, pour leur notifier de partir, à peine de passer par ses mains. Tel fut l'ordre incivil d'une Cour qui, quoique membre pour un douzième de la Cour de Paris, ne pense pas comme sa mere.

„ L'autre s'appelle *Amiot*. C'est cet homme pâle, dont l'œil est souvent en dessous. Il a le col enveloppé d'une large & fort épaisse

PREMIERE PARTIE. R

cravate. Il a cette précaution, pour que l'on n'apperçoive pas la marque du collier de fer, dont on le décora à Bruxelles, où on l'attacha à un poteau, pour être montré aux passans & en être reconnu, pour avoir volé toute la jeunesse de cette ville.

„ A la suite de cette représentation, qui édifia tous les gens de bien, on le chassa avec la fille d'une caffetiere aussi notée, & qu'il avoit épousée par convenance. C'est ce même *Amiot* qui, pris en volant aux Etats de Dijon, fut obligé de s'enfuir, pour se faire, par un terrible défaut d'habitude, décréter réellement à Rheims. Il n'échappa au bras de la justice que par la légèreté de ses jambes, & comme le cerf, il périra en se jettant à l'eau : c'est la seule ressource qui puisse le soustraire à la vindicte publique.

„ De Rheims, il vola à Spa. Dans ce séminaire des plus subtils escrocs, des plus grands fripons de la terre, il fut à l'instant Profès. Trop tôt reconnu, il s'en fût encore; & après avoir erré de climats en climats, il est enfin rentré dans celui où un brouillard épais & constant empêche longtems qu'on ne soit reconnu. Il l'est cependant; mais ça été plutôt à la lumiere qu'ont répandue les diamans que sa

digne épouse vient insolemment étaler au Palais-Royal. On la souffre avec impunité, & son impudence la fait tryompher de la misere, dont elle n'est sortie que par le crime même qui lui donna l'être. Ce couple insolent montre l'audace la plus décidée d'occuper, dans la maison de *Fontaine*, l'appartement du Comte de *Genlis*, ce brave marin, si connu par le combat d'Ouessant, & si célèbre par les parties de *Travonay*.

Ce gros joufflu qui s'appuye sur son épaule, est son associé; il porte le nom de *Dufour*. Cette masse informe de corps est un ramassis de toutes les iniquités: on la traîné de prisons en prisons pour vols & escroqueries.

Le Maréchal de *Mouchy* certifie l'avoir fait arrêter maintes fois, à Bordeaux; comme *escroc de profession*. Son adresse l'a toujours tiré d'affaire, & il fait aujourd'hui la partie du Maréchal Duc de *Noailles*, frere du premier.

Ce *Dufour* a eu un procès avec un de ses seconds. Ils s'accusoient réciproquement de vols & d'infamies; on les a mis hors de Cour. Cet arrêt de faveur a coûté à la fille *Renard* des courses rapides, des soins infinis; sur-tout des complaisances entieres envers l'intégre Président de la Tournelle, de ce tems; & Mada-

me *Bomier* a payé de la même monnoye pour l'adversaire.

Dufour fut arrêté à *Pont-d'Ain*, pour s'être trompé en prenant, dans la poche d'un ami, sa montre pour la sienne. Cette ressemblance de bijoux le fit conduire en prison à Grenoble. Il fut renvoyé en s'excusant que, dans la foule qu'attiroit, à *Pont-d'Ain*, le passage de Madame la Comtesse de *Provence*, on devoit nécessairement excuser une pareille méprise.

Ce seigneur est maintenant sur le pont de la faveur : il escorte les visiteurs nocturnes de la *Renard*, & chaque nuit lui vaut un protecteur. Cela, néanmoins, ne l'empêchera pas d'être pendu un de ces matins, quoique ce gueux, à la honte des loix, ait acquis une charge au tribunal de l'honneur. Cette décoration insultante au corps, avilissante à la place, a à la fois fait rire & gémir les honnêtes citoyens.

Voilà, Lecteur, les recommandables banquiers, auxquels ont à faire, à Paris, les nationaux & les étrangers, & du ministère desquels on se sert dans les plus augustes maisons de la Capitale des Welches.

Rendez-vous de-là au *Luxembourg*. Vous ne soupçonnerez pas, sans doute, que, dans

ce Palais de *Monsieur*, frere du Roi, tout ne respire la décence la probité & la vertu; mais quel fera votre étonnement, si vous pénétrez dans une espece de souterrain! Là vous verrez trois ou quatre cents hommes, mal & misérablement vêtus & confondus ensemble, le visage pâle; la contenance morne & inquiète, & tous, les yeux fixés sur une espece de valet qui tire, d'un sac, un *numero*, & qui donne ou recoit de l'arget. Dans cette tourbe, à peine appercevrez-vous un seul individu qui ait l'air honnête.

Vous y verrez un tas de malheureux ouvriers se lamentant sur leur infortune. L'un se plaint d'avoir perdu sa journée avec des voleurs, l'autre le salaire de sa semaine; celui-ci l'argent de son loyer, celui là pleure sur le sort de sa femme & de ses enfans, qu'il a laissé sans pain; & tous, de concert, vomissent des blasphêmes contre le Magistrat & le Ministre, qui favorisent la cause de leur ruine, & maudissent le Gentil-homme complice de cette infamie. On le nomme le Comte de *Modène*.

Au nom de *Modène*, vous me demanderez quel est ce Comte? C'est le Gouverneur du Luxembourg; un Gentil-homme sans valeur, sans mérite, & rongé d'une avarice fardide.

R 3

Il a loué à un prix énorme cet asyle pour tenir un jeu prohibé par toutes les loix civiles & religieuses.

Un des banquiers de ce tripot est un nommé *Landrieux*, fils d'un colporteur, ensuite garçon de magasin, chassé de ce poste par inconduite. Après avoir traîné, pendant vingt ans, sa sale existence de tripots en tripots, tantôt pieds nuds, tantôt en voiture, il a épousé une bâtarde à laquelle on a donné, pour dot, le titre de banquier à son époux.

Cette infame & indécente dot vaut à ce faquin de tripotier plus de cent mille écus. L'associé de *Landrieux* ou *ladre-gueux* est le fils d'un chartier. On le nomme *Chavigny* ou *Charivari*, (car sur son infect cadavre on fait ce qu'on veut.) On ignore le vrai nom qu'il devrait porter. Il est si fripon qu'il vole la Police, les joueurs & ses associés.

Vous ne fortirez, sans doute, Lecteur, qu'indigné du spectacle qu'offrira à votre vue, dans cette salle souterraine, ce tas de malheureux jurant & maudissant les jeux, le Comte de Modène, & *Landrieux* & son secondaire *Chavigny*.

Mais, transportez-vous chez l'Ambassadeur de Venise, vous ne serez pas moins frappé des

horreurs qui se passent dans la maison de ce Ministre, du nom de *Grandenigo*. On feroit bien loin de penser que le Représentant d'une République, réputée sage, fut capable d'avoir converti son hôtel en tripot: le fait existe pourtant chez ce fripon d'Ambassadeur. Sa maison est un lieu des plus dangereux de Paris.

Là, sont établies en titre quatre de ces filles galantes dont Paris fourmille, & leur état ne leur en laisseroit pas desirer d'autre, sans l'affreux inconvenient où elle sont de se prêter à des manœuvres diaboliques, pour ruiner ceux qui entrent chez Son Excellence; d'être ensuite obligées, au sortir du jeu, de passer le reste de la nuit au lit avec les valets-de-chambre, & d'être, le matin, en but aux caprices des maîtres.

Ces filles sont chez l'Ambassadeur au mois, toutes quatre aux même gages & au même emploi, celui de faire les honneurs de sa table. Elle sont toujours placées à côté des nouveaux venus; elles doivent, sans cesse, leur verser à boire, riant & chantant comme des étourdies, & pendant leurs plaisanteries, mettre, sans que l'on s'en apperçoive, dans la liqueur ou le vin qu'elles versent, une poudre dont l'effet est très excitatif.

R 4

Au deuxième verre dans lequel cette poudre a pu être mise, ceux qui en ont usé, éprouvent une effervescence étonnante. Lorsque la belle humeur des convives est dans un degré convenable, l'Ambassadeur se lève, & pendant que les filles passent avec les nouveaux venus dans une chambre particulière, où elles doivent entretenir le feu dont ces Messieurs brûlent déjà, la table du jeu se prépare, les cartes s'arrangent & l'on se rassemble.

L'Ambassadeur prend les cartes, taille, passe huit coups, gagne *quatre mille Louis*, feint un mal de tête, en s'excusant de ne pouvoir donner de revanche, & laisse les joueurs s'entregorger ensemble.

Les filles ne doivent pas quitter la table du jeu ; leur emploi est de conper ; elles ont ce qu'on leur donne, & cela seroit souvent considérable pour elles, si ce vilain Ministre n'exigeoit pas qu'elles partageassent, avec les valets de chambre, la moitié de leur gain, pour leur servir d'appointemens. L'usage des gens de S. E. & ses ordres précis font que, pour faire venir tout à la masse, elles foyent toutes fouillées avant de sortir.

Outre la partie, qu'on appelle la *belle partie*, ou celle de S. E., il y en a une autre dans une

chambre voisine, qu'on appelle la *partie publique*, & à laquelle préside un M. *Hazon*.

On ne fait trop quel est ce Monsieur; mais il a été dans la magistrature & en a été chassé, & il a été plusieurs fois banni de Paris. On l'y tolère, aujourd'hui, mais on lui a défendu de toucher les cartes. Ce n'est pas qu'il ne les tienne, ni les manie mal, car, on dit au contraire, qu'il ne tire jamais d'une poignée de cartes, que celle qui lui convient. Quelque argent qu'il ait prodigué aux suppôts subalternes de la Police, il n'a pu avoir ce droit.

Il a simplement obtenu la tolérance d'être à Paris; tout déshonoré qu'il est, on le voit pair à pair avec tous les Seigneurs *Cartonniers* de France. Le premier Commis d'*Hazon* est un *Dumoulin*.

Je ne puis autre chose dire de ce *Dumoulin*, sinon que c'est un ancien *Gendarme*, fils d'un Mercier Normand. Ruiné, perdu de dettes, & ne sachant comment exister, il offrit ses services à *Hazon*: celui-ci le prit à l'essai, & après s'être assuré, par un apprentissage de six mois, qu'il lui a fait faire dans la partie publique, de son industrie & de son adresse; il l'a reçu aux appointemens.

Il y a un an que ce *Dumoulin* étoit sans sou-

liers & sans pain ; mais , à l'aide de sa figure , assez agréable , il étoit nourri par vingt tripotieres , desquelles il étoit le *Gréluchon* . . . On ne le connoissoit que sous ce nom ; mais il a l'ame sensible , puisque , depuis qu'il est bien dans ses affaires , il entretient deux gueuses qu'il mène en belle voiture , à *Longchamp* .

Le second Commis d'*Hazon* est un Italien , ancien valet-de-chambre de l'Ambassadeur . On lui proposa , l'autre jour , des coups de bâton , il ne dit mot , & fut demander conseil à S. E. , qui lui dit de gagner & de souffrir .

On voit encore trois autre crocs chez S. E. j'ignore leurs noms , mais ils sont tous de la même étoffe ; car pour servir *Hazon* , il faut être à la fois , hardi , insolent , adroit & fripon .

Parmi les autres employés , on distingue un personnage à mine égarée . C'est de *Villier* ; il a été palfrenier : s'étant enfui de France , il fut à Vienne , & s'y disoit Ecuyer . Il s'introduisit auprès d'un Seigneur Allemand ; mais ce malheureux valet & transfuge fut bientôt reconnu & chassé .

A. propos de Vienne , on dit que le Magistrat de cette Capitale n'y loue pas , comme on fait à Paris , la permission de jouer des jeux de hazard que la loi a défendus .

Observez ce *de Villier* ; voyez comme sa main agit ; il fait semblant d'ajuster sa veste , & il glisse quelques *Louis* dans son estomac.

Hazon ferme les yeux sur ces petites escroqueries auxquelles sont sujets tous ses employés ; il regarde ces petits vols , lorsqu'il ne sont pas apperçus , comme on regardoit à *Lacedemone* le prix de de l'adresse.

Un grand drôle qui se trouve encore dans le tripot de cet Ambassadeur , c'est *Martin* qui a ruiné son pere , & qui a fait banqueroute. Il s'est fait joueur , il vole , mais il est mal-adroit. Il avoit quitté la France , y est revenu , suivant la coutume des banqueroutiers , & s'est engagé à *Hazon* ; il le fert mal : il n'y a guere plus de six semaines qu'il laissa tomber un double *Louis* qu'il glissoit dans sa culotte : on le vit & fut menacé d'être chassé.

Tous les autres facteurs d'*Hazon* , je les connois peu. Ils sont de la troupe de *Spa* , & servent sous les étendarts de *Genlis* & de *Menoux*. Leurs Capitaines sont Mrs. d'*Argens* & d'*Algret*.

Ceux-là sont des gens comme il faut , ils ont la croix de *St. Louis*.

C'est dans cette troupe d'élite qu'on voit servir cet impudent *Garelle* , qui , de laquais & de maquereau du Comte de *Jumilhac* , épousa la

sœur du valet *Bouchinet*, lui servit de complaisant, de directeur d'Académie; puis, à force d'argent, parvint à un tel degré de puissance & d'insolence, qu'on l'a vu tirer au court bâton avec M. *Le Noir*, & avoir le dessus.

Un autre, de la même bande, est si fripon & si connu, qu'il n'ose jouer; mais il est payé pour faire signe & indication des cartes: On appelle cela faire le service. C'est le Chevalier *Grifon* ou de *Grifon*, l'ancien associé de *Cauvin*.

On dit bien que le Sr. d'*Algret*, qui est, aujourd'hui, riche, est le fils d'un Cordonnier; que c'est un de ces *Grecs* qui, par leur adresse au jeu, savent corriger les torts de la fortune: qu'il a ruiné tout son régiment en faisant jouer ses camarades: mais cela se dit tout-bas, parcequ'il est méchant. Il a été *maitre-ès-armes*, & fait mettre l'épée à la main; ce qui fait qu'avec lui, on aime mieux perdre son argent que la vie.

Pour ce qui est de d'*Argens*, on dit hautement qu'il est un insigne fripon. Il taille, toutes les saisons, à *Spa*, aux gages de la compagnie, avec un ancien moucheur de chandelle de la comédie de Liège, du nom de *Jacques*, gros lourdaud, actuellement Garde-du-Corps de son Altesse Celssissime Mgneur, Le Prince Evêque de Liège.

Amiot, dont tout l'univers a entendu parler, pour avoir servi à l'instruction de la jeunesse étrangère, fut fait valet-de-chambre des cartes. D'*Argens* habite hors Paris, pour être moins exposé aux fureurs de ceux qu'il a ruinés.

Revenons à M. d'*Algret*, mais parlons bas. — Eh bien! Tout laid, tout *chafouin* qu'il est, il a été reçu pendant six semaines dans les meilleures maisons. Il avoit prêté de l'argent à son Colonel qui le produisoit; mais le Colonel s'étant apperçu que ce Capitaine lui vendoit trop cher son argent, il le pria poliment de quitter le régiment, & lui fit donner la croix de *St. Louis* en échange de sa démission.

D'*Algret* s'associa, ensuite, avec un Monsieur *Desécotais*, autre honnête homme du tems.

A propos de M. *Desécotais*, on l'a dit enfermé, parcequ'il voloit avec un Monsieur *Aucanne*. Ce dernier est banni: il méritoit d'être marqué d'un fer chaud; & Mons d'*Algret* ne l'échappera pas, si l'on fait tout.

Un autre drôle qui joue aussi un beau rôle chez cet Ambassadeur de Venise, c'est *le Grand*, si aisé à reconnoître par son visage boutonné (c'est la vérole qui le désigne,) il s'appelle *Lezenne*.

Ce *Lezenne* étoit garçon perruquier. Il y a

peu de monde qui fréquente le tripot de S. E. qu'il n'ait rasé ou peigné. Je connois beaucoup ce M. *Lezenne*. Il a épousé la fille d'un nommé *Esprit*, le plus fameux faiseur de tou-pets de Paris.

Comme ce Seigneur est intelligent & adroit, il quitta la perruque & le peigne, & se mit au service d'un Gentil-homme gros & adroit joueur.

M. *Lezenne* étudia sous son maître, prit de l'ambition, joua, vola, & fut heureux de n'avoir pas été pendu.

Alors, il se fit appeller DE *Lezenne*. Il fût à la *subtile* école de *Spa*. Là, il vola de même, revint à Paris avec un bon magot, obtint une banque de *Belle*, prit une fille, & l'entretint avec éclat. On peut même dire, sans mentir, qu'il a poussé au dernier degré ce genre d'insolence & de luxe, & qu'il a mis sur le plus haut ton la plus méprisable des Putains, la *Cardonne*, blanchisseuse; & qui, comme le disent tous les promeneurs de la rue St. *Honoré* & du Palais-Royal, a, tour-à-tour, reçu dans son lit, laquais, cochers, perruquiers, filoux, espions, racrocheurs, moines & ramoneurs.

Personne n'est, à ce moment, plus insolent que ce perruquier. Les belles voitures sont à lui. Il en a trois sur le pavé, la sienne, celle

de sa femme & celle de la fille *Cardonne* ; mais, dans le fond, il est lâche, bas, rampant.

Croiriez-vous qu'à la honte du Gouvernement François, à l'erreur, ou, plutôt, à la sottise du tribunal des Maréchaux de France, ce faquin, fait tout-au-plus pour juger d'un chinon ou d'un toupet, a été, reçu juge du *point d'honneurs* ? — O, mes amis ! le plaissant juge ! Tout Paris en rit. Les gens sensés sont indignés de l'indécence d'un pareil choix ; & M. de *Lezenne* joue partout.

Comme ce Monsieur a accommodé, il est très accommodant envers ceux qui levent la canne sur lui. Deux garçons de tripot sont à ses ordres & à ses gages.

L'un est *Laporte*, ci-devant cuisinier de Lord *Stormont*, Ambassadeur d'Angleterre ; l'autre le fameux *Nollet*, qui fut valet-de-chambre pourvoyeur du Duc de *Villeroi*.

Ce *Nollet* obtint, de ce Seigneur, l'agrément d'aller ouvrir un jeu de *Belle* dans son Gouvernement de Lyon. Son regne y fut de peu de durée.

Le danger de ce jeu & la fourberie du joueur firent proscrire l'un & chasser l'autre. *Juste jugement d'un peuple commerçant & calculateur !*

Nollet, coulé d'or, revint à Paris augmen-

ter la troupe des voleurs autorisés à dévaliser les oisifs de cette Capitale.

Deux personnages, encore plus fameux & bien plus dangereux dans ces tripots, & dont il faut que je vous entretienne, ami Lecteur, sont *Poinçot* & *l'Estang*.

Le premier est fils d'un aide de cuisine du feu Prince de *Conti*. Soutenu de la faveur de ce Prince, il s'enrichit de bonne heure; mais, sans conduite comme sans mœurs, il dissipa tout, & épousa une fille perdue, à laquelle il restoit une petite fortune qui lui permit de se couvrir d'une des plus tarées croix de *St. Louis* qui aient existé. Il obtint un jeu de *Belle*, & prit à ses ordres un payfan, nommé *Guillot*, homme fort & vigoureux, & son substitut clandestin au lit de sa femme.

Poinçot, à l'aide de son secondaire, vola cent mille écus à la Police, fut insolent impunément; &, pour éviter la punition qu'il étoit sur le point d'éprouver, il se fit adopter par le Sr. *Chalabre*, ce joueur le plus étonnant, & du quel la probité, l'adresse & la fortune sont un problème; mais dont l'audace, qui mène à tout, l'a fait nommer le maître en chef de tous les Tripotiers.

C'est, au milieu de ce cercle brillant, que,
le

le public voit indigné, la platte & crotée figure de ce *Poinçot* & de cette partie respectable, par un contraste digne de cette ame de boue. On le voit rapporter les mépris dont il est couvert, au plus épais nuage des assemblées des tripots de Paris; mais le jeu, dit-on, comme l'amour unit tout, même *Guillot* le roué, le voleur *Guillot* avec *Adeline Poinçot*, grande coquine qui m'a mangé bien des *Louis*!

Quant à Monseigneur l'*Estang*, il est de bonne maison: il est décoré, comme trois ou quatre de ses confreres, de la croix de *St. Louis* qu'il traîne dans l'opprobre & dans l'avilissement.

Ce Seigneur l'*Estang* a épousé, par famine, une des filles *Gérard*. Il a ouvert une Académie de jeux, où il taille lui même, & reçoit à ce metier cent camoufflets par jour. Il permet à sa femme, suivant son usage, de dévaliser, dans sa chambre à coucher, tous ceux que la fortune épargnoit dans sa partie de jeu.

Par ce mariage abhorré par l'ame, ce Gentil-homme est devenu le beau-frere d'un *Bonnet*, banqueroutier, puis banquier, puis voleur, puis, enfin, chassé de Paris, car on ne part de cette capitale, que lorsque l'on a épuisé toutes les ressources.

PREMIERE PARTIE. S

Telle est l'indulgente Police, qui, faisant de Paris une auberge, elle se foucie fort peu de ce que font les sujets qui y logent. On ne les invite à partir que lorsqu'ils ne peuvent plus payer.

Depuis le départ de cet homme à talens, sa femme que l'ami *Gombaudo* protège, a privilège d'un jeu, mais en jouit dans un genre nouveau. Elle a à sa solde un certain *Lagarde*, autre Chevalier de *St. Louis*, qui bat le pavé, court les cafés, & ramène les étrangers au domicile de la gueuse, qui les fait attendre par des *Grecs* instruits, & qui sont aux gages de la maison.

Tels sont les *St. Paul*, chassés des Mousquetaires par excès de talent au jeu.

Une troisième fille *Gérard*, porteuse d'une petite mine chiffonnée & qui plaisoit, dont la madrée coquine tiroit un excellent produit, épousa un Gascon qu'on venoit de renvoyer des Gardes du Roi.

Elle lui porta pour dot, en outre de son petit minois, une industrie qui lui valut le poste brillant de *banquier de la Police*.

Instruit par ses beaux-frères, ses sœurs & par sa femme, maître *Grame* fut bientôt aussi savant que ses maîtres, & *Fontaine*, *Amyot*, *Pierri*, *Dufour* & *Landrieux* ne filoient pas mieux la carte que ce nouvel agrégé.

Il escamota cent mille écus à la Police , autant aux malheureux qui jouoient chez lui , puis s'enfuit. On l'a banni après, mais il est riche , & jouit avec impunité de fruit de ses rapines.

Je ne finirois pas , Lecteur , si je vous disois tous les noms des banquiers & de leurs infâmes employés. Ce sont des gueux & des escrocs , gagés par d'autres gueux & d'autres escrocs qui remplissent tout Paris de malheureux.

Parmi eux on voit un *Monbion* , ame vile qui *gréluchonne* une vieille *Hervain* , & abandonne sa femme au premier qui s'en veut charger ; un *May* petit friponneau , qu'on a vu solliciter cet emploi avec la chaleur qu'on mettroit à la demande d'un emploi honorable ; un *Petit* , rebut de la nature ; un *Romi* , boucher indigne qui vendoit du cheval pour du boeuf ; enfin , un *Boyer* , que pour vol domestique , le Maréchal de Biron chassa , en lui disant : *vas te faire pendre ailleurs*.

Ce *Boyer* , intrigant obtint un jeu de *Belle* , & vola la banque avec *Catherine Picard* , dite *Dufresne*.

Catherine & *Boyer* se volèrent ensuite réciproquement , & cela au détriment du Sr. *Sarraire*,

Inspecteur, chargé de la partie des jeux & intéressé dans tous.

Sarraire se fâcha : voulut retirer ses bontés à *Boyer*, mais comme un homme condamné à la potence, se fait bourreau, *Boyer* pour l'éviter & conserver son intérêt, se fit espion aux gages de M. l'inspecteur. Dès qu'il pût voler avec privilège, il fut bientôt riche & insolent.

Ce *Boyer* entretient actuellement, rue *Bourbon-Villeneuve*, les vieux restes du magasin de l'Opéra, qui occupent un superbe appartement, & traînent un carosse, tandis que *Boyer* & sa gueuse n'auroient jamais dû avoir qu'un tombereau.

Ce *Sarraire* ! Quelqu'un le connoît-il ? Quelqu'un l'auroit-il vû à Marseille ? Il y étoit employé sur une galère ; il en fut renvoyé par lachété. Obligé de ne plus s'y montrer, il vint à Paris où tout se cache & est confondu, pour y tenter fortune. Il avoit fait son voyage à pied, & servi de recors à un Inspecteur, qui amenoit un pendart.

Cette rencontre fait arriver *Sarraire* à l'hôtel de la Police. Il s'y faufila avec l'inconcevable *Bouchinet*, ce laquais opulent de M. de *Sartine*, qui dispuoit d'insolence avec l'imper-

tiennent *Duval*, Secrétaire intime de ce Magistrat, & qui jouoit auprès de sa personne le même rôle que le fat de *Gombaud*, fait à si grands frais, mais non avec moins d'insolence, & bien plus de *lourdeur*, auprès du Ministre *Amelot*.

Le laquais *Bouchinet*, accueillit *Sarraire*, le jugea capable d'être son homme, lui achêta une charge d'Inspecteur de police, & à l'abri d'un tel crédit des casuels de la place, l'industriel protégé fût bientôt centupler les fonds de son protecteur.

Les fripons vivent rarement longtems d'intelligence ensemble. Ces deux drôles se brouillèrent sur la reddition des Comptes : aucun d'eux ne voulut céder rien & leur fortune n'ayant à perdre, ne risquant que le mot d'*honneur*, ils ont porté leurs droits par devant les tribunaux.

C'est pour éviter le scandale qu'on a envoyé *Sarraire* faire la police à Brest. Là, soustrait aux yeux des témoins de son brigandage, il lui fera compté un service quelconque : on le joindra à celui duquel il fut chassé, puis on fera valoir ceux qu'il aura rendu à la Police, *notre bonne mere*.

Puis riche & décoré, Mons *Sarraire* ira faire l'insolent à côté d'un *Demeay*, d'un *Bourgouin*,



d'un *Lageniere*, la honte & l'opprobre des croix de *St. Louis*.

Pour *Bouchinet*, quoiqu'endormi dans un lit d'or, & entouré des chefs-d'œuvres des *Gobelins*, encadrés dans des baguettes, enrichies d'une sculpture dorée & recherchée, il n'ose brusquer son ami, par la crainte qu'il a que M. *Le Noir*, qui a déjà mené durement l'ami *Carrelle*, ne lui impose silence.

En attendant, ce *Bouchinet*, ainsi logé, traîne sa servile & sale existence dans un char superbe, traîné ci-devant par six chevaux, mais, par ordre, réduit à deux.

On assure que la dispute qui s'est élevée entre ces deux êtres n'a eu lieu que sur la remise proportionnelle qu'on devoit faire au Sr. *Gombaudo* qui, comme intrus, étoit venu, par ordre, dîmer sur leur portion.

A ce nom de *Gombaudo*, au rôle qu'il joue auprès du Ministre de Paris, arrêtons nous un moment.

Gombaudo est né à Lyon dans la lie & la fange. D'abord, aux gages de M. *Pupil*, puis écrivain sous M. *Demion*, mais l'ami de *Pouteau*, ce bel esprit *Lyonnois*, premier Secrétaire, sans savoir écrire, d'un Ministre, dont l'Esprit (on entend l'Esprit-Saint) dirige tou-

tes les œuvres, protégé de l'ami *Robinet*, ce Secrétaire massif du plus pesant Ministre, de ce M. *Amelot* que le Comte de *Maurepas* aimoit comme son fils, &, qu'en conséquence, il a élevé au Ministère, ce qui durera aussi longtems qu'il plaira à Dieu.

Gombaud devenu le chéri de M. *Amelot*, à peu-près comme le valet de Chambre *Lebel* pouvoit l'être de *Louis XV*; ce Ministre lui confia la caisse de la Garde de Paris.

Ici commence l'origine de la fortune de *Gombaud*: il a été, ensuite, créé pour lui un emploi; jusqu'alors inconnu, de Caissier des Banquiers des jeux de la Police.

C'est dans cette caisse qu'il régit, que, chaque jour, tous les banquiers, qui taillent dans les tripots de Paris, sont obligés de venir prendre des fonds. Ce n'est qu'à cette condition qu'ils ont la permission de tenir les jeux. Chacun d'eux est payé à proportion de son talent ou de son industrie, & ils ne font que les commis de la Police & de *Gombaud*.

A raison de cet emploi, chaque matin, notre Sire tient fallon, ou ses nobles Employés viennent rendre compte de leurs fonds & du nombre des victimes qui ont été sacrifiées à leur cupidité, recevoir leur salaire, & verser

dans ses coffres ce que leurs talens, la fortune ou leur adresse ont arraché à des malheureux, qui, séduits par l'apparence d'un jeu trompeur, qui, en leur offrant la facilité de gagner beaucoup, en risquant peu, dévore en peu de tems leur fortune.

C'est sur les produits énormes de cet infâme trafic des jeux prohibés que le Seigneur *Gombaul* a monté la maison la plus dispendieuse ; qu'il a la voiture la plus élégante ; qu'il paye toutes les fantaisies de M. *Amelot* ; qu'il acquitte les *bons* que chaque fille lui présente de sa part ; qu'il pourvoit à l'entretien de la *Sainte-Hilaire*, cette vétérante & insatiable Maîtresse de ce Ministre, dont les charmes délaissés s'offrent en vain à qui les voudroit ; mais entierement maîtresse des volontés du maître, elle impose au valet le soin de la garder, de la produire & de la, de la.... Vous m'entendez bien....

La caisse des jeux, ainsi que le crédit d'en disposer, dépend d'un Sieur *Vougnny*, qui, pour l'honneur de ceux à qui il appartient, auroit dû s'enterrer *tout vif* dans la fosse sépulcrale où il se laissa choir.

Ce *Vougnny* bénéficie sur la caisse ; il donne à certaines filles des permissions d'avoir des

jeux de hazard chez elles. Il partage avec les unes; il se contente de jouir ou de faire jouir de la fortune des autres. Aux unes il procure des pensions sur la caisse, & flatte les autres de l'honneur d'être présentés à *M. Gombaud*. Celui-ci, après l'essai, les conduit à son maître. Tel un fermier, empressé d'un bel extrait, conduit l'étalon à sa jeune jument, & paye, du fond de la caisse, le prix des soins & des plaisirs qu'on a procurés par ses ordres.

Pour être secondé dans de si belles opérations, *Gombaud* a appelé auprès de sa personne un certain *Pierri*, soldat défecteur, né à Lyon près l'église S. Nizier, de la plus vile femme que depuis cent ans on ait vu dans cette ville. Ce ne fut point avec son mari que cette femme fit cet enfant, ce fut avec un jeune officier de la rue des *trois Carreaux*, avec le même qui avoit eu la bouquetière *Picard*, & ses deux filles qu'on nomme aujourd'hui *Dufresne*.

Ce *Pierri*, depuis son introduction dans ce Ministère de jeux qui est le Ministère de toutes les iniquités, entretient à grands frais une Baronne de hazard, couverte d'or & de diamans. Le brevet de la Police à la main, il ose se présenter chez les plus grands Seigneurs qui veulent donner à jouer.

A la suite de cet autre *Grec* insolent & fastueux, on voit marcher un nommé *Dufresnoi* qui lui fert d'heiduque, & le nommé *Barbarou*, qui est son pourvoyeur, & dont la mere & la sœur font tour-à-tour le même service auprès de S. E. M. *Amelot*, & son impudent maître *Gombaud*.

Vous demanderez ici, Lecteur, pourquoi l'Avocat-Général *Séguier* qui a fait tant & de si plats réquisitoires, contre les Philosophes, lesquels ne prêchent que la paix, l'ordre & les mœurs; qui a harangué plusieurs fois au sujet de ces philosophes, les chambres assemblées, avec le ton d'un pere de l'Eglise & le stile de M. *Lefranc*; qui a crié si souvent que tout étoit perdu en France, si on laissoit penser les gens de bien; n'en a jamais fait contre les filles publiques, dont le nombre augmentant chaque jour, trouble tant de menages honnêtes, & contre les tripots de jeux que tiennent ces courtisannes, lesquels jeux occasionnent, chaque jour, la ruine de beaucoup de citoyens & la mort de plusieurs.

L'avocat *Séguier* persécute les philosophes, Lecteur, parce qu'il en est méprisé & qu'il craint leurs historiens. Il protège au contraire les catins qu'il aime, & avec lesquelles il vit

& les lieux de débauches qu'il a toujours fréquentés.

Un énigme encore plus inexplicable que l'avocat *Séguier*, c'est le *Parlement* au sujet de ces mêmes jeux, c'est le silence de ce fameux *Corps* qui s'est fait le conservateur, l'exécuteur & le vengeur des loix.

Ce *Parlement* n'a jamais fait du bruit que contre ce qui blesse sa vanité, ou ce qui combat les chimères de cette vanité; & c'est pour quelques-unes de ces chimères que, sur la fin du regne de *Louis XV*, il se fit persécuter & exiler, & que toute la France fut agitée & troublée.

Ce *Parlement* ne montre du zèle que pour arrêter le progrès des lumières, & pour persécuter ceux qui les répandent.

Autrefois, il fit proscrire l'Imprimerie, & fit empoisonner comme *forciers* les premiers facteurs de cet art respectable. — Il interdit l'usage des pommes de terre, de cet aliment que nous répandons, aujourd'hui, comme un des plus grands dons que Dieu ait fait à la terre pour la conservation de l'espèce humaine. — Il proscrivit l'émétique, cette drogue si utile pour prévenir ou pour dissiper des maladies dangereuses. — Dans d'autres tems, il pro-

scrivit la saignée & la circulation du sang. —

Il prononça peine de mort contre tout homme éclairé qui oseroit contredire *Aristote* ou les supports de l'Université. — Tout le monde fait que , dans sa mauvaise humeur , & sous des prétextes qui ne sont que ceux de l'ignorance , il a contre-carré l'établissement de la *petite poste* , reconnue si utile pour le public , sur-tout pour les galans & leurs maîtresses ; & que , par des chicanes qu'il a excitées , il a retardé les progrès de l'inoculation en France : en un mot , ce *Parlement* n'est pas instruit , & ne veut pas qu'on l'instruise. Sur cent soixante & douze membres qui le composent , on y compte cent soixante & dix *butors* , qui ont fait leur *licence* à la faculté de *Montmartre* avec les porteurs de plâtre , les *oiseaux d'Arcadie*.

J'avoue pourtant , & je dois l'avouer , que ce *Parlement* éleva , il y a deux ans , la voix contre les tripots. Les excès de ces tripots sembloient être à leur comble. Chaque jour , ou ne parloit que de gens ruinés au jeu , de gens qui s'étoient noyés , assassinés ou battus en duel , à la suite du jeu. On crioit beaucoup , sur-tout , contre la *Belle*.

Les jeux Publics furent dénoncés à l'assem-

blée des Chambres. Le Lieutenant de Police, *le Noir*, mandé, répondit : *que tout Paris regorgeoit de véroles & de vérolés* ; (il ne parla pas des chaude-pissés, chancres & poulains) — il ajouta : “ Que le Gouvernement ne lui assignant point de fonds pour arrêter cette diable de maladie, qui, dans ses progrès rapides, menaçoit de dépeupler la Capitale & les Provinces, il employoit sagement le produit de ces jeux pour la guérison des infectés ; qu’en remèdes & en Chirugiens, il en coûtoit un million cent-quarante-deux livres-trois sols, toutes les six mois, pour Paris *seulement*.”

L’avis de M. le Premier-Président, Messire d’*Aligre*, fut de remercier M. le Lieutenant-Général de Police, Messire *le Noir*, & de s’en rapporter à sa sagesse. Le grand nombre des Magistrats, qui a besoin du premier Président, & encore plus du Lieutenant de Police, dans ses *parties fines*, fut de l’avis du Dictateur.

Pourtant, la fureur des jeux alloit en croissant. Les suicides se multiplioient, la Seine regorgeoit de cadavres, & le cri des honnêtes gens redoubloit.

La seconde Chambre des Enquêtes força son Président à désavouer les jeux de hazard : mais,

avant de faire cette dénonciation, celui-ci crût devoir en conférer avec le Premier-Président, qui, dans le public, passoit toujours pour protéger la putain *La Cour*, & même pour avoir des fonds dans différentes banques de joueurs.

Le Premier-Président, un peu déconcerté, confessa qu'il ne prenoit aucun intérêt ni à Madame *La Cour* ni à ses jeux, & qu'il étoit le maître de faire ce qu'il croyoit convenable.

Les chambres furent assemblées; les jeux de hazard furent dénoncés, solennellement pros crits, & notamment le jeu de la *Belle*. L'arrêt fut publié & affiché dans tout Paris: il fut enjoint à M. *Le Noir* de veiller à l'exécution de cet arrêt: mais le Lieutenant de Police & le Ministre *Amelot* rioient entr'eux de la mauvaise humeur du Parlement.

Ils supprimèrent à la vérité cette *Belle* dont on se plaignoit si fort dans le public; mais tous les autres jeux de hazard, le *Pharaon*, le *Brelan*, le *Bérubi*, le *Quinze*, le *Vingt-un*, le *Trente & Quarante* eurent plus de vogue que jamais.

La police profita plus que jamais, seulement de cette occasion, pour retirer les permissions de jouer, qu'avoient quelques courtisanes dont on n'étoit pas content ou qui n'avoient plus de

protecteurs pour les donner à d'autres qui ne valaient pas mieux, pour mettre des pensions soit sur les différens jeux, soit sur les banquiers, en faveur d'une centaine de petits protégés, soit de M. *Amelot*, soit de M. de *Sartine* soit de M. ou de Mad. de *Maurepas*.

L'abomination, Lecteur, est encore au milieu de Paris; on s'y ruine avec plus d'acharnement que jamais, & le Parlement garde le silence.

Si un Janséniste de ce corps disoit dans une assemblée de Chambres: " Qu'il y avoit dans
„ Paris un Philosophe qui , dans ses goguet-
„ tes, rioit des tuteurs de nos rois & des plain-
„ tes de la nation; dans l'instant on entendroit
„ vingt fanatiques crier : quel est ce Philoso-
„ phe? Où est cet ennemi du trône & du roi,
„ cet ennemi de Dieu & des Magistrats? Qu'on
„ le décrète vite : il faut étouffer un pareil
„ monstre. Si on lui permet d'exister, ce sera
„ un mauvais exemple, & l'Etat fera bientôt
„ bouleversé. La liberté de se ruiner à des
„ jeux de hazard, qu'on nous reproche d'au-
„ toriser, ne peut nuire qu'à la fortune de
„ quelques citoyens; mais la liberté de penser
„ & d'écrire nuit à leur salut, ce qui dans un
„ Gouvernement (plein d'inconséquences com-

„ me celui des Francois) est bien plus terrible
„ & plus dangereux.”

Si je vous disois (le croiriez-vous, Lecteur!) qu'un intrigant, & l'espece n'en est pas rare, qui a sçu se procurer la connoissance d'une femme qui a une jolie fille, (cela n'est pas difficile a trouver à Paris) croiriez-vous que la fortune de ce drôle est faite? ... & voici comme il s'y prent.

Il présente l'une & l'autre à Maître à Gombaud, & celui-ci à son Maître Amelot. Tous deux ont un entretien particulier avec la fille & la mere : il leur offrent tous deux leur protection, & c'est un grand point que la protection de ces hommes-là.

Au sortir de cette audience, on les mene au Lieutenant de police : elles en sont très bien reçues : ce subalterne Ministre a à son tour une conversation particuliere avec la fille & la mere; & si la fille surtout est bien fraîche & bien jolie, on a sur le champ l'agrément d'un *Pharaon* ou d'un *Biribi*.

Mon drôle couche ensuite avec la fille ou la mere, si ça l'amuse; & en exige cent & deux cents *Louis* par mois. Il tient la banque chez ces femmes. Le produit de cette banque pour les revenans-bons de la police & de ses infâmes
sup-

suppôts, ne va gueres moins qu'à près de soixante mille francs par an. On laisse au tripoteur un intérêt très honnête qui, chaque année, tous frais de police prélevés, lui vaut au moins dix mille écus de revenu.

Vous conviendrez, lecteur, qu'une place de Fermier-Général ne vaut pas davantage aujourd'hui, & je doute, moi, qu'en Auvergne, dans le Limousin & bien d'autres provinces, il y ait beaucoup de domaines dont la ferme produise autant que la banque d'un *Pharaon*.

Que de réflexions morales & politiques se présentent naturellement à faire ici sur la vie de Paris, sur les jeux de hazard, & sur les occasions où, chaque jour, ils mettent l'honnête homme dans le cas de se ruiner & de se perdre !

N'a gueres plus de huit jours, je me transportai chez un de mes amis : je le trouvai au lit accablé d'une fièvre brûlante. Il avoit perdu tout son argent en pariant pour la Reine ; & n'ayant pas conservé de quoi pour coucher à Marly, ou pour revenir en pot-de-chambre, il s'étoit mis en route à pied, avoit essuyé la pluie, l'orage & le froid, & ne s'étoit traîné à Paris dans la nuit, la plus obscure, qu'après avoir fait cent chûtes le long du chemin.

PREMIERE PARTIE.

T

Le compagnon de voyage de mon ami, n'avoit pas été plus heureux, & n'avoit pas voulu survivre à son malheur. Ils étoient revenus ensemble jusqu'à Neuilli; là, l'infortuné, vaincu par son désespoir, s'étoit jeté de dessus le pont dans la Seine.

Combien dans Paris ne voit-on pas, chaque jour, de gens ruinés aux tripots, tantôt se couper la gorge avec un couteau, tantôt se passer leur épée à travers le corps, & le plus souvent se précipiter dans la rivière? Et le Parlement garde un silence criminel sur ces jeux & sur les suicides qui journellement en sont la suite!

Que de choses n'aurions-nous pas à ajouter à cette histoire des tripots, Lecteur; que de portraits n'aurions-nous pas encore à attacher à ceux que nous n'avons que foiblement esquissés, des tripoteurs & des tripoteuses de la Capitale, si les uns ne nous paroissent dégoutans, & les autres d'une touche trop vigoureuse? Que n'aurions-nous pas à dire, par exemple, d'un Duc de *Duras*, qui, après avoir escroqué un million, est allé, escorté du Juif d'*Alpuget*, dit *Belarise*, & d'un tas de frippons, ouvrir à Bordeaux une maison de débauche; d'un *Laramisse* qui fut apprendre l'art de vo-

ler au jeu , en Pologne , & dans les Cours du Nord , & qui en fut chassé ; d'un Duc de *Mazarin* , qui s'est rendu fameux par sa crapule & son avilissement ; & qui , renonçant à son nom de famille , à l'illustre nom de d'*Aumont* , en a pris un qui est odieux à la France , & qui seul renferme une injure , le nom de *Mazarin* ; d'un Marquis de *Fleury* , qui ainsi que les *Duras* & les *Mazarin* , est fils d'un premier Gentilhomme de la Chambre , & s'est enfui , emportant quinze cent mille livres à des malheureux , aux demandes desquels le pere a répondu d'un air très dévot : „ Mon fils , Messieurs , „ vous vole en ce monde , mais Dieu fera vo- „ tre récompense dans l'autre ? ” Que de choses intéressantes à dire encore , si nous voulions décrire l'histoire des *Cocancheurs* , des trois *la Calprenede* , (*) de leurs ressorts , des Inspecteurs de Police & de leurs ressourçes. Mais nous l'avons déjà promis & le promettons de nouveau , c'est un morceau dont nous enrichi-

(*) Le *la Calprenede* du Parlement , dit M. de *Maupeou* , fut surpris au bal de l'Ambassadeur de Sardaigne , ayant un ressort dans la manche de son *domino* , pour escamoter les cartes. Ses deux freres , non moins habiles , passent pour avoir volé 100 mille écus chez la *Varnier* , fameuse riptotiere , place des *Victoires* à Paris.

rons dans peu , DIEU AIDANT , les Annales Francoises.

Nota bene. Ce que nous avons dit est vrai : ce que nous n'avons pas dit , est encore plus vrai ; mais ce que nous n'avons pas dit , nous le dirons très sûr : attendez-vous y !

54656810

24/-

✓

782

17

27

27



